L'IMAGE DU SUD-EST AFRICAIN DANS LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE AU XVIe SIÈCLE

W. G. L. RANDLES

L'IMAGE DU SUD-EST AFRICAIN DANS LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE AU XVIᴱ SIÈCLE

(Préface du Prof. A. da Silva Rego)

CENTRO DE ESTUDOS HISTÓRICOS ULTRAMARINOS

LISBOA, 1959

«Afrique, dit Pantagruel, est
coutumière de toujours produire
choses nouvelles et monstrueuses»

Rabelais

«Deux vrais amis vivoient au Monomotapa :
L'un ne possédoit rien qui n'appartinst à l'autre.
Les amis de ce païs-là
Valent bien, dit-on, ceux du nostre».

La Fontaine

Pl.

Femme assise sur un crocodile.
Figure allégorique représentant l'Afrique. Gravure de Martin de Vos, dernier quart du XVI^e siècle.
(B. N. P. Dept. des Estampes, C. c. 19., p. 61, Pl. 37.)

Photographie: Bibliothèque Nationale, Paris

PREFACIO

Deseja o Dr. W. G. L. Randles algumas palavras minhas no portal desta sua tese, brilhantemente defendida o ano passado na Sorbonne. Nada acrescentarão elas ao valor intrínseco do trabalho e só se podem justificar pela posição que, por força das circunstâncias, ocupo dentro do Centro de Estudos Históricos Ultramarinos. *Uma tese, defendida na Sorbonne, impõe-se por si mesma.*

Escolheu o Dr. Randles um tema deveras curioso e sugestivo. Por motivos, certamente de carácter metodológico, trata-o sob todos os seus aspectos, embora sintèticamente. Ocupando-se da terra e do homem do Sudeste Africano, tal como apareciam na literatura europeia do século XVI, dá-nos em quadros vivos a imprecisão e fluidez daqueles conhecimentos. O século XVI é bem um século de adaptação. As viagens portuguesas e espanholas revelaram concepções inéditas e suscitaram problemas até então nem sonhados. O presente livro, muito embora se ocupe sobretudo do Sudeste Africano, leva o leitor a outras paragens e a outros povos. Os Portugueses, ao passo que iam avançando no campo da ciência geográfica e etnológica, iam corrigindo necessàriamente as suas impressões. O século XVI é assim, também, um século de ensaios e erros.

Ao findar este século, a Europa tinha avançado tanto no capítulo das relações humanas que os seus anseios e as suas dúvidas, os seus problemas e as respectivas soluções estavam pràticamente resolvidos, à luz do recém-nascido Direito Internacional. *Ninguém se lembrou, em 1914-1918 ou em 1939-1945, de discutir a legitimidade da guerra. E se algumas vozes se levantaram, eram logo abafadas não só pelo troar dos canhões, mas principalmente pela retórica dos tribunos.*

É por isso que as discussões, travadas entre juristas, teólogos e letrados do século XVI, ainda hoje apaixonam os espíritos do mundo inteiro. Foi na Espanha, a braços com a ocupação da América Meridional, que mais agudamente se levantou o problema da

liberdade do homem. O celebérrimo sermão de fray António Montesino, pregado na matriz de Santo Domingo em 1511, a expor os abusos dos encomenderos, *reboou por toda a Espanha e por todo o mundo culto. Os seus ecos dominaram sempre os pensamentos cristãos do século XVI. Las Casas e Vitoria, entre outros, continuaram a atitude e consagraram a teoria.*

Em Portugal não se sentiu tanto este mesmo problema, talvez por não haver motivos tão prementes para o seu estudo. Portugal viajava, evangelizava, comerciava e... quase não conquistava. A Espanha vira-se forçada a conquistar. Daqui, o seu interesse instintivo quase em querer desembaraçar-se do escrúpulo moral que lhe acicatava a consciência.

E, como este, tantos e tão interessantes problemas que a leitura desta obra faz surgir desse século XVI!

A. DA SILVA REGO

AVANT-PROPOS

En essayant de reconstituer l'image du Sud-est Africain dans la pensée européenne au XVI^e siècle, nous nous sommes appliqué surtout à l'analyse des ouvrages imprimés contemporains, laissant de côté, autant que possible, les documents publiés ou non. La raison en est qu'il nous a semblé plus intéressant de voir ce que le lecteur européen moyen pouvait alors savoir au sujet de cette époque, que de reprendre les très nombreuses informations qui n'étaient communiquées qu'aux fonctionnaires et aux administrateurs portugais.

*Nous n'avons pas la prétention d'apporter une contribution à l'*Histoire des Découvertes Portugaises, *ni à l'*Histoire de l'Expansion Portugaise dans le Monde. *Nous avons simplement voulu apporter une modeste contribution à l'*Histoire de l'Afrique, *et non pas tant à celle des faits qu'à la façon dont ces faits ont été accueillis par l'Europe.*

Ce qui suit donnera peut-être parfois l'impression de manquer d'équilibre et de continuité, c'est à cause de notre désir d'éviter les sentiers déjà parcourus par Theal et le Dr. Eric Axelson. C'est ainsi que nous n'avons pas analysé le manuscrit d'António Fernandes, pas plus que l'expédition de Barreto dans ses détails, ou les lettres d'André Fernandes, car tous ces thèmes avaient déjà été traités dans les ouvrages anglais. Nous avons toutefois fait appel aux documents à chaque fois qu'il fallait fournir des explications ou des comparaisons, ou encore illustrer une idée assez répandue.

Si nous avons à l'occasion dépassé les limites géographiques et chronologiques choisies, c'est parce qu'il arrive que les questions historiques échappent à ces cadres artificiels.

Le terme «Sud-est Africain» désigne ici la partie de la côte d'Afrique qui va du Cap de Bonne Espérance jusqu'à l'île de Mozambique non comprise.

INTRODUCTION

Pour bien des gens, l'histoire de l'Afrique du Sud se confond avec celle de la domination hollandaise et britannique. Elle commence pour eux en 1652, et dans plusieurs manuels d'histoire, un paragraphe consacré à Henri le Navigateur suffit à représenter la période précédant Van Riebeek. On passe sous silence le siècle et demi qui s'est écoulé entre eux, l'excuse tacite étant que les Portugais n'ont rien établi de durable.

Les travaux considérables de Theal et du Dr. Eric Axelson ont beaucoup contribué à éclairer les époques antérieures, mais ils restent pratiquement isolés.

L'histoire de l'Afrique du Sud a été presque entièrement écrite du point de vue de «l'enregistrement des faits». Ce n'est que tout récemment que l'on a étudié de plus près l'influence de l'Europe sur l'Afrique. Cette influence n'a d'ailleurs pas été très forte du début du XVIe siècle jusqu'au milieu du XIXe, à peu près. L'empreinte laissée par l'Europe sur la scène africaine était assez faible, vite effacée par les guerres entre tribus, par les remous et l'instabilité de la société africaine. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIXe siècle que l'influence de l'Europe devint suffisamment puissante pour mettre en marche le processus selon lequel l'Afrique est entrée dans l'orbite de la religion européenne et a commencé à se plier au droit et à l'organisation économique européens.

Si l'influence de l'Europe sur l'Afrique s'est exercée avec beaucoup de vigueur dans la seconde moitié du XIXe et la première moitié du XXe siècle, c'est en revanche au XVIe siècle que l'Europe a été le plus fortement impressionnée par l'Afrique. Les découvertes apportaient la solution des vieux problèmes concernant le Continent Noir et en révélaient d'autres dont on n'avait pas soupçonné l'existence; l'image du Continent Africain s'imposa à la pensée européenne; le goût du temps pour l'exotisme trouva d'abondants matériaux pour se nourrir; enfin, on découvrit le phénomène de l'homme

primitif et les problèmes qu'il posait quant à la nature de l'homme. Tout cela agita l'Europe du XVI^e siècle.

L'esprit humain avait conçu une image du Continent Africain bien avant la découverte de l'Afrique. Tantôt cette image se rapprochait de la réalité, tantôt elle s'en éloignait, selon les récits qui couraient en Europe, donnant une idée plus ou moins déformée de ce qu'on voyait en Afrique. Dans les pages qui vont suivre, nous allons tenter de retracer l'histoire de cette image en Europe et ses rapports avec la réalité.

REMERCIEMENTS

Ne pouvant exprimer ici ma gratitude à tous ceux qui ont bien voulu m'accorder leur aide et leurs conseils dans la réalisation de cet ouvrage, je voudrais néanmoins citer quelques-uns d'entre eux, et tout d'abord le Dr. Eric Axelson qui, en Afrique, a le premier orienté mon attention vers le sujet de cette étude.

À l'Université de Lisbonne, je sais tout particulièrement gré aux Profs. Manuel Heleno, Hernâni Cidade, Virgínia Rau, António Gonçalves Rodrigues, Orlando Ribeiro et Mário de Albuquerque du bienveillant intérêt qu'ils ont constamment manifesté à mon égard.

Toujours à Lisbonne, je tiens à remercier également le Commandant Avelino Teixeira da Mota et MM. Manuel Freire de Andrade, Carlos Estorninho et Alexandre Lobato.

En France, à la Sorbonne, j'ai eu le privilège de profiter des précieux conseils des Profs. George Le Gentil, Robert Ricard, Léon Bourdon, Charles Dédéyan, I. S. Revah, Luís de Matos et Vitorino Magalhães Godinho.

Je n'aurai garde d'oublier le Prof. Charles Boxer, de l'Université de Londres, et le Prof. Francis M. Rogers, de l'Université de Harvard.

*L'*Instituto de Alta Cultura *m'a attribué une bourse et je garde de ce fait une profonde reconnaissance à son Président et aux membres de la Direction.*

Quant au Centro de Estudos Históricos Ultramarinos *de Lisbonne, je lui dois la généreuse décision de publier cet ouvrage, et j'en suis tout particulièrement reconnaissant à son Président, le Prof. A. da Silva Rego, qui a eu en outre la bonté de le préfacer.*

Je croirais faillir aux devoirs de l'amitié, si je ne signalais tout ce que je dois à la sympathie et aux encouragements de deux grands amis, MM. Tara Prasad Dash et Jean Bachelot.

Je voudrais enfin remercier très particulièrement Mme Simone Biberfeld, de Lisbonne, pour le soin et la patience apportés à la révision du français de la première rédaction, ainsi qu'à la traduction en français de toutes les citations, qui figuraient dans leurs langues originales. Je ne sais pas si j'aurais pu, sans son aide, publier cet ouvrage sous sa présente forme.

W. G. L. R.

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie: LA TERRE

CHAPITRES:

Pages

I — La connaissance européenne du continent africain et de l'hémisphère méridional jusqu'à la mort de l'Infant Henri (1460) 1

II — Progrès de la découverte de l'Afrique au sud de l'équateur de la mort de l'Infant Henri jusqu'au voyage de Bartolomeu Dias (1460-1488) 17

III — La reconnaissance par Pêro da Covilhã de l'Océan Indien, de l'Afrique du Sud-est et du royaume du Prêtre Jean — Les origines de la légende du Prêtre Jean et son rapport avec l'Afrique du sud-est — Les renseignements que les portugais pourraient avoir obtenus sur l'Océan Indien et l'Afrique du sud-est par la voie de l'Orient (1481-1497) 25

IV — Les voyages de Vasco da Gama (1497) et de Pedro Álvares Cabral (1500) — L'achèvement du périple africain et la première reconnaissance de la côte de l'Afrique du sud-est par l'ouest — L'idée de l'Afrique du sud-est s'implante définitivement dans l'esprit européen (1497-1500) 35

V — L'Afrique du Sud-est de 1501 à 1505 — Le récit de Thomé Lopes — Sofala et Ophir — Le récit de Balthasar Sprenger — La première représentation, dans la littérature européenne, des noirs de l'Afrique méridionale 45

VI — La fondation, à Sofala, du premier établissement européen en Afrique du sud-est — L'origine des établissements arabes sur la côte de l'Afrique du

Pages

sud-est — Le mythe qui plaçait l'Afrique du sud-est sous la domination du Prêtre Jean, depuis le voyage de Cabral jusqu'à sa destruction par João de Barros (1552) — La description de l'Afrique du sud-est par Duarte Barbosa (1516) 53

VII — Les limites géographiques du Monomotapa d'après les écrivains du XVIe siècle — Les vassaux du Monomotapa — Ce qui devait constituer les limites réelles de l'empire du Monomotapa au XVIe siècle — La description par João de Barros des ruines de Zimbabwe 63

VIII — Le chapitre de João de Barros sur le Monomotapa et la diffusion de son contenu en Europe — La description du Monomotapa par André Thevet et les débuts de la légende du Monomotapa dans la littérature européenne 71

IX — La description du Monomotapa par Filippo Pigafetta — L'association entre les ruines trouvées au Monomotapa et la légende d'Ophir — Le récit de Pigafetta concernant les Amazones guerrières du Monomotapa 79

X — Le mythe du Monomotapa au XVIIe siècle — Vincent Le Blanc et l'usage qu'il fit de la «fausse lettre» du Pêtre Jean 93

XI — La légende du Monomotapa au XVIIIe siècle — Dubois Fontenelle et G. H. Millar 93

XII — L'Afrique du sud-est dans la littérature européenne depuis la publication de la première *Décade* de Barros jusqu'à la fin du XVIe siècle 101

Deuxième partie: L'HOMME

CHAPITRES:

I — L'idée que l'Europe du Moyen Âge se faisait de l'étendue géographique de la Chrétienté — Les premiers contacts de l'Europe du Moyen Âge avec l'homme primitif — Le problème des habitants des Îles Canaries 109

Pages

II — Les Portugais ne placent pas les Noirs sur le même plan spirituel que les Maures; évolution de cette idèe — La position de l'infidèle et des peuples non-chrétiens devant la théologie chrétienne 115

III — Les mobiles religieux et économiques et leurs relations réciproques dans les découvertes portugaises le long de la côte de l'Afrique occidentale 123

IV — Titres juridiques auxquels le Portugal revendiquait les terres découvertes le long de la côte africaine — La concession papale et son fondement 127

V — La découverte du Congo fait prendre conscience de l'existence des antipodes et de la possibilité d'y parvenir à partir de l'Europe 131

VI — Les premiers contacts de l'Europe avec les peuples indigènes de l'Afrique du sud-est pendant les voyages de Bartolomeu Dias et de Vasco da Gama, vus à travers les historiens portugais du XVIe siècle 135

VII — Le Vice-Roi Francisco de Almeida est tué par les Hottentots sur la Baie de Saldanha — Les diverses relations de l'évènement — Les Hottentots vus par deux auteurs non portugais vers la fin du XVIe siècle — Description des habitants du territoire en face de l'île de Mozambique en 1510 145

VIII — La morale du primitif africain — Le primitif africain et la doctrine du bon sauvage — Les jugements portés sur le primitif africain par des écrivains européens, de l'antiquité classique, arabes et orientaux — La connaissance de la morale du primitif africain en Europe et son influence sur la pensée européenne 151

IX — La structure ethnographique de l'Afrique (1533) — Le mélange des traditions géographiques du Moyen Âge et des nouveaux faits révélés par les découvertes, chez Alphonse de Saintonge — Les races monstrueuses de l'Afrique et leur origine ... 165

X — Les nouveaux titres pris par le Roi Emmanuel à l'occasion de l'achèvement du périple africain et leur signification juridique — La doctrine de Francisco de Vitória et son importance pour les peuples récemment découverts — La doctrine de Vitória au Portugal 169

Pages

XI — Le document du Jurisconsulte anonyme adressé à D. João III concernant les peuples non-chrétiens — Le document de la «Mesa da Consciência» concernant la guerre proposée contre le Monomotapa ... 173

XII — L'histoire missionnaire de l'Afrique du sud-est jusqu'en 1600 179

ANNEXE

L'Asie de Jean de Barros — Déc. I, Livre X, Chapitre I de la traduction française manuscrite se trouvant à la Bibliothèque National de Paris. M.S. français 9047 183

BIBLIOGRAPHIE 197

I — Sources, Critiques et Articles jusqu'en 1498 197

II — Ouvrages géographiques d'écrivains arabes du Moyen Âge 204

III — Travaux et articles modernes concernant la géographie arabe 205

IV — Livres et manuscrits importants, 1498-1550 206

V — Livres Imprimés et Manuscrits, 1550-1600 212

VI — Sources publiés après 1600, mais présentant un intérêt particulier pour l'étude du XVI[e] siècle ... 221

VII — Ouvrages d'Histoire, de Critique, et Articles Modernes se rapportant à la période 1500-1600 224

VIII — Ouvrages ethnographiques et archéologiques concernant l'Afrique du sud-est 229

IX — Ouvrages renfermant des gravures concernant l'Afrique du sud-est 230

X — Bibliographies... 231

PLANCHES

Pages

I — Femme assise sur un crocodile. Figure allégorique représentant l'Afrique Gravure de Martin de Vos IV

II — Les habitants de la région de Lourenço Marques et de l'embouchure du Zambèze. Gravure de Hans Burgkmair 48

III — Le Monomotapa partant pour la guerre... 72

IV — Les Amazones du Monomotapa 80

V — Page de titre de la première édition de *Ethiopia Oriental* de João dos Santos, Évora, 1609 96

VI — Le Sud-est africain d'après la carte de João Teixeira d'Albernás (1667) 104

VII — Carte de l'Empire du Monomotapa de Delisle et autres auteurs... 108

INDEX 233

CARTES

1 — Le continent africain comme le concevaient Marino Sanuto et Petrus Vesconte (1321).

2 — Le continent africain comme le concevait Albertin da Virga (c. 1415).

3 — Le continent africain d'après la carte de l'Afrique dans *l'Atlas Ptolémien* dit de *Wilczek-Brown* (c. 1430-1440).

4 — Le continent africain d'après la Mappemonde Catalane de 1450.

5 — Le continent africain d'après la Mappemonde Gênoise de 1457.

6 — Le continent africain selon Fra Mauro (1459).

7 — Le Sud-este africain.

Première partie

LA TERRE

Chapitre I

La connaissance européenne du continent africain et de l'hémisphère méridional jusqu'à la mort de l'Infant Henri (1460).

Avant les voyages de Bartolomeu Dias, de Vasco da Gama et de Pedro Álvares Cabral, il régnait en Europe deux conceptions rivales en ce qui concerne le prolongement vers le sud du continent africain: la théorie ptolémienne et la théorie macrobienne. Selon la première, les côtes d'Afrique s'infléchissaient sans interruption vers le sud-est et vers le sud-ouest; on croyait en outre que celle du sud-est finissait par rejoindre la péninsule du sud-est asiatique, faisant ainsi de l'Océan Indien une mer fermée. Selon la seconde, le continent africain avait une forme plus ou moins rectangulaire et n'allait que jusqu'à l'équateur; au sud, il était entouré par l'océan, l'Atlantique et l'Océan Indien se joignant pour former une mer unique; on supposait qu'il existait, au-dessous de l'équateur, un continent austral symétriquement opposé au bloc formé par l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Quant aux savants dont les noms sont liés à ces deux théories, aucun d'eux n'est responsable de les avoir lancées. Ils se bornérent à établir et à répandre la théorie qui devait leur être attribuée par la suite. On admet communément que c'est le géographe grec Claude Ptolémée qui a inventé la théorie ptolémienne. Sa *Géographie,* ouvrage dont il est généralement considéré comme l'auteur, aurait été composée en 150 apr. J.-C. Elle ne fut connue en

Europe occidentale qu'en 1410 [1] par la traduction latine de Jacopo Angiolo. Mais à cette date, l'Occident n'ignorait pas complètement les principes généraux de la géographie Ptolémienne. Les arabes les avaient conservés à travers le Moyen-Âge et, grâce à eux, depuis de XIV° siècle tout au moins, l'Europe en avait acquis de vagues notions [2].

En ce qui concerne l'Afrique, la théorie Ptolémienne se divise en deux parties: la première admet le prolongement de l'Afrique au sud de l'équateur, la seconde suppose une lente inflexion continue de la côte orientale vers le sud-est et de la côte occidentale vers le sud-ouest. Cette théorie existe déjà, sous une forme embryonnaire, chez les écrivains antérieurs à Ptolémée, Marin de Tyr et Hipparque [3]. Quant à la première partie, elle remonte aux Égyptiens [4]. En effet, les prêtres égyptiens étaient persuadés que les crues du Nil étaient causées par des pluies, mais ils avaient noté qu'elles se produisaient pendant l'été, c'est-à-dire à une époque de l'année qui n'était pas pour eux la saison des pluies. Pour expliquer ce décalage, ils avaient élaboré la théorie suivante: il fallait chercher l'origine des crues du Nil dans le tropique méridional qui devait correspondre à leur tropique septentrional, et où les saisons se trouveraient inversées. C'est ce raisonnement qui les avait amenés à penser que le continent africain devait se prolonger loin dans l'hémisphère méridional [5].

La seconde partie de la théorie ptolémienne, celle qui suppose

(1) On a soutenu récemment que seules les grandes idées de base sont dues à Ptolémée lui-même. Le texte aurait été rédigé au Xème ou au XIème siècle par un savant Byzantin et c'est d'après celui-ci que le moine grec Maximos Planudes aurait composé, vers 1300, les 26 cartes. Cf. Leo Bagrow: «The Origins of Ptolemy's Geography», In *Geografiska Annaler*, Stockholm, Arg. XXVII, Häft 3-4, 1945, p. 318-387.

(2) Comme preuve, nous citerons la carte de Marino Sanuto et Petrus Vesconte de 1321 (Reproduite dans A. Kammerer: *Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'antiquité*, Le Caire, 1955, Tome II, II° partie, Pl. CXXXV).

(3) Cf. A. J. Letronne: «Discussion de l'opinion d'Hipparque sur le prolongement de l'Afrique au sud de l'équateur, et sur la jonction de ce continent avec le sud-est de l'Asie; origine de cette opinion et son influence sur la Géographie de Marin de Tyr, de Ptolémée et de leurs successeurs», In *Journal des Savants*, Paris, 1831, p. 476.

(4) Idem, p. 550.

(5) A. J. Letronne, *op. cit.*, p. 550, citant Eudoxe et Diodore de Sicile.

l'inflexion des côtes d'Afrique vers le sud-ouest et vers le sud-est, se rattache à une autre théorie, selon laquelle les océans du monde se trouvaient chacun dans un bassin isolé. Elle s'opposait à la théorie homérique d'un *océan environnant*, qui entourait l'*œcumène* habitable. Les côtes occidentale et orientale devaient ainsi s'infléchir l'une vers l'ouest, l'autre vers l'est pour emprisonner l'Atlantique en un bassin et l'Océan Indien en un autre. Cette théorie se trouve déjà vaguement suggérée chez Aristote [6], ce qui prouve qu'elle est antérieure à Ptolémée. Mais il la réfute dans un autre ouvrage [7].

À une époque relativement reculée du Moyen Âge, on avait déjà cessé de croire que la côte occidentale de l'Afrique s'infléchissait vers le sud-ouest, la plupart des mappemondes en témoignent. On la représentait au contraire infléchie vers l'est. On donna donc à l'Afrique la forme d'une virgule dont la queue était tournée vers la droite et reliée à la péninsule du sud-est asiatique. En ce qui concernait l'Atlantique, la théorie homérique l'avait emporté sur la théorie des bassins. En outre, la forme circulaire des mappemondes de l'époque a dû imposer une certaine déformation à la configuration du continent africain.

On pourrait penser que cette modification est la conséquence des bruits qui couraient alors sur l'existence du Golfe de Guinée. Mais la mappemonde de Sanuto, qui date de 1321 [8], indique une profonde échancrure dans la côte occidentale d'Afrique, assez peu accidentée par ailleurs. Si imprécise que soit l'indication, il ne peut s'agir que du Golfe de Guinée.

La théorie macrobienne, plus tard vulgarisée par Martian Capelle, se trouve très clairement exprimée dans le commentaire du *Somnium Scipionis* de Cicéron par Macrobe (V° siècle). Contrairement à la *Géographie* de Ptolémée, cet ouvrage était bien connu au Moyen Âge.

La théorie comprend deux parties.

La première concerne la division de la terre en zones climatiques. Un grande nombre de penseurs de l'antiquité adhéraient

(6) Aristote, De Caelo, II, 14, cité par A. J. Letronne, *op. cit.*, p. 478.

(7) Aristote, Météorologie, II, 5, cité par A. J. Letronne, *op. cit.*, p. 479.

(8) Reproduite par A. Kammerer: *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'antiquité*, Le Caire, 1955, Tome II, II° partie , Pl. CXXXV.

à cette théorie des zones, qui était la conséquence logique de l'idée d'une terre sphérique, et que les Grecs avaient sans doute héritée des Égyptiens [9]. La terre était divisée en cinq zones climatiques, dont deux glaciales, près des pôles, une équatoriale et deux tempérées. Seules les zones tempérées étaient tenues pour habitables, les autres étant trop froides ou trop chaudes pour permettre la vie humaine [10]. Le problème restait alors de savoir si la zone tempérée dans l'hémisphère sud était habitée.

Et on arrive maintenant à la seconde partie de la théorie macrobienne. C'est la théorie de Cratès admettant l'existence d'un continent austral, séparé du bloc composé par l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et situé sous l'équateur. Elle était attribuée à Cratès de Mallos (IIème siècle av. J.-C.), mais on en trouve une préfiguration dans un fragment des oeuvres de Théopompe (IVe siècle av. J.-C.) conservé par Elien [11].

La théorie de Cratès ne supposait pas seulement un continent au sud, mais deux autres situés symétriquement à l'ouest et au sud-est du bloc composé par l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Évoquant la théorie de Cratès, Martian Capelle (Ve siècle apr. J.-C.) soutenait que le continent austral était habité par une race portant le nom d'*Antikoi*, celui du sud-ouest par des *Antichthones* et celui de l'ouest par des *Antipodes* [12]. Le terme *Antipodes* a fini par l'emporter sur les deux autres.

Plus tard, et surtout au Moyen Âge, si la croyance à l'existence d'un continent austral se trouve bien établie, on ne croit pas à l'existence d'une race antipodienne. C'est au sujet de l'existence de cette race antipodienne que la théorie macrobienne s'est heurtée à la théologie chrétienne. St. Augustin la dénonce comme hérétique [13]. Si le continent austral était habité, ses habitants seraient nécessai-

(9) A. J. Letronne, *op. cit.* p. 550.

(10) Parménide est, semble-t-il, le premier à avoir soutenu ceci, Cf. A. Rannaud, *Le Continent Austral*, Paris, 1893, p. 39.

(11) Claude Elien, *Histoires Diverses, III, 18*, ed. M. Dacier, Paris, 1827, pp. 103-105. Théopompe parle d'une île habitée, d'une immense étendue, où vivaient des animaux énormes et des hommes dont la taille et la longévité étaient le double des nôtres. Leurs lois et leurs moeurs étaient entièrement différentes de celles des grecs.

(12) J. K. Wright, *Geographical Lore of the Time of the Crusades*, New York, 1925, p. 160.

(13) St. Augustin, *La Cité de Dieu*, XVI, 9.

rement des descendants des fils d'Adam (l'Église ne tolérant pas l'idée d'une humanité polygénétique), et comment alors auraient-ils pu parvenir jusqu'au continent austral, à travers la zone torride, inhabitable et infranchissable? C'est, pour lui, une preuve suffisante que les Antipodes n'existent pas. Malgré cette tentative de St. Augustin pour trancher la question, elle n'en demeura pas moins, pendant tout le Moyen Âge, le sujet d'âpres discussions, et ce n'est que grâce à l'expérience apportée par les découvertes qu'elle fut définitivement résolue.

Ce n'était pas là le seul argument que l'on opposât à l'idée d'une race antipodienne. Certains auteurs soutenaient que les Antipodes n'étaient pas habités parce que, s'il y avait eu là des hommes, il aurait fallu que l'Évangile leur fût prêché, conformément à l'affirmation sacrée: «leur voix [des Apôtres] est allée par toute la terre; et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux extrémités du monde» (Romains X, 18) [14]. Or les Apôtres ne pouvaient être allés jusqu'aux Antipodes en raison de la zone torride, et comme il était inadmissible que les Antipodes eussent été privés du droit d'entendre l'Évangile, donc les Antipodes n'étaient pas habités.

En 1492 encore, Zaccaria Lilio écrivait: «Il n'est pas allé [le Christ] jusqu'aux Antipodes; et il n'y a envoyé aucun de ses apôtres, qui n'ont pas prêché dans une seule partie du monde, ni chez un seul peuple, mais partout, l'Évangile du Christ» [15].

Il est intéressant de relever les idées de Dante au sujet de l'hémisphère austral. Dante est né en 1265 et mort en 1321. Il croyait que l'hémisphère austral était inhabité (mondo senza gente) [16]. Quand Lucifer fut expulsé du Ciel, il tomba dans l'hémisphère austral; la terre, épouvantée, se retira dans l'hémisphère septentrional, ne laissant là que la mer. Une partie a subsisté, cependant, c'est le Mont du Purgatoire, situé aux antipodes de Jérusalem, à 32° de Lat. Sud. [17]. Au sommet du Mont du Purga-

(14) Pierre d'Ailly, *Imago Mundi*, ed. de E. Buron, Paris, 1930, Tome I, cap. 7, p. 201.

(15) Zaccaria Lilio, «Contra Antipodes», In *De Origine et laudibus scientiarum*, Florence, 1496. Zaccaria Lilio était Chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran et évêque titulaire de Sebasti, en Arménie. Il était né à Vienne (cf. Harrisse, *Bibl. Amer. Vet.*, p. 48).

(16) Dante, *Inferno*, XXVI, 117.

(17) *Ibid.*, 121-126.

toire se trouve le Paradis Terrestre [18]. Dante le visite, accompagné de son guide Virgile. Ils passent par le centre de la terre et surgissent sur le versant oriental du Mont du Purgatoire, la veille du Vendredi Saint 1300. Là, ils voient quatre étoiles dans le ciel, et on a pu croire qu'il s'agissait de la Croix du Sud [19].

> «Je me tournai à droite pour considérer l'autre pôle et j'aperçus quatre étoiles qui ne furent jamais observées que par les premiers habitants de la terre [20]. Le ciel paraissait se réjouir de leur éclat: ô contrée septentrionale, comme je te plains de ne pouvoir les contempler!» [21].

On a prouvé que ces étoiles, dont parle Dante, ne sauraient être la Croix du Sud, car en 1300 elle s'écartait du pôle de 31° à 37° [22].

Certains ont soutenu qu'elles sont les flammes de la constellation «Ares» [23]; d'autres qu'elles sont des étoiles imaginaires, inventées par le poète pour symboliser les quatre vertus cardinales. Quoi qu'elles représentent, il paraît à peu près certain que Dante était au courant des connaissances empiriques acquises au sujet de l'hémisphère austral. Il aurait tenu ces connaissances des arabes, qui étaient bien renseignés à cette époque sur toute la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Sofala. La science géographique arabe exerçait, au Moyen Âge, une influence sensible en Europe [24], et la contribution arabe entraîna un déplacement de l'intérêt que portait l'Europe à l'hémisphère austral: du plan métaphysique et spéculatif,

---

(18) Dante, *Purgatório,* XXVIII, 75.

(19) Armand Rainaud, *Le Continent Austral,* Paris, 1893, p. 181, note 4.

(20) Adam et Ève.

(21) Dante, *Purgatório,* I, 22.

(22) Luciano Pereira da Silva, In *História da Colonização do Brasil,* Porto, 1921, Vol. I, p. 71. Le premier document où il est question de la Croix du Sud est la lettre du pilote de Cabral, Mestre João, au Roi D. Manuel, écrite de Vera Cruz (Brésil) de 1er Mai 1500, (reproduite in *op. cit.,* Vol, II, pp. 104-105).

(23) F. Angeletti, «Sugli acceni danteschi ai segni, alle costellazione ed al moto del cielo stellato da occidente in oriente, di un grado in cento anni», In *Revista di Astronomia,* Turin, Tome VI, VII, cité par Luciano Pereira da Silva *In op. cit., loc. cit.*

(24) Cf. J. K. Wright, *Geographical Lore of the Time of the Crusades,* New--York, 1925, Chap. III.

il passa au plan pratique et scientifique. On discutait toujours au sujet de l'existence du continent austral, mais ce qui importait surtout, c'était ce que l'on pouvait savoir des pays du sud.

Déjà, dans les *Voyages* de Mandeville (écrits peu après 1360 [25]) nous trouvons exprimé le soupçon que l'hémisphère austral ait pu être habité:

> «Car vous savez que ceuls qui sont endroit de lantarctique sont droitement pié contre pié de ceulz qui demeurent dessouz la tresmontaine, aussi bien comme nous et ceulz qui demeurent dessouz nous sommes pié contre pié; car toutes les parties de mer et de terre ont leurs opposites habitables et trespassables et de ça et de la. Et sachies que, selon ce que ie puis apparcevoir ne comprendre, la terre de Prestre Iehan, empereur dinde, est dessouz nous» [26].

Il faut sans doute chercher l'origine de ce passage de Mandeville dans la traduction du *Livre de Sidrach* (c. 1243). Voici ce qu'écrit le traducteur, un français:

> «Il i a des gens au monde tels come nos somes et voient apertement la clarté del jor et de la nuit et del soleil et de la lune et des estoilles et sont soute nos et sur terre et cultivent et labourent ensi com nos faisons et toz est par la rondesse dou monde» [27].

Que l'Europe ait eu, au XIVe siècle, des connaissances indiscutables au sujet de l'hémisphère austral, nous en trouvons la preuve dans un ouvrage de Guillaume Adam, évêque dominicain de Perse (1323-29). Dans son *Directorium ad Passagium Faciendum* (Direction pour assurer un passage), dédié à Philippe VI de France en 1332, il dit:

> «Je passai au delà de l'équateur, dans la direction du sud jusque dans une localité dans laquelle je ne voyais plus notre

---

(25) Malcolm Letts, *Mandeville's Travels,* Textes et Traductions, Hakluyt Society, Londres, 1953, Vol. I, p. xxvii.

(26) *Ibid.,* Vol. II, p. 332, (texte français du M. S. Bibl. Nat. Paris, Nouv. Acq. Franc. 4515).

(27) Th. Simar, «La Géographie de l'Afrique centrale dans l'antiquité et au Moyen Âge». In *Revue Congolaise,* 1912, p. 238.

pôle nord, et où je voyais le pôle sud élevé d'environ 24 degrés au-dessus de l'horizon. Je ne m'avançai pas plus loin que cette localité. Mais il est arrivé que des marchands et des hommes dignes de toute confiance, souvent, se sont avancés plus loin vers le sud, jusqu'à des localités où ils affirment que le pôle antarctique est élevé de 54 degrés au-dessus de l'horizon» ([28]).

On a soutenu que Guillaume Adam était parvenu jusqu'au Cabo das Correntes, dont la latitude est 23° 27′ 27″ ([29]). La latitude de 54° est certainement exagérée, mais en la soustrayant de 90°, on obtient 36°, ce qui correspond, à 2° près au Cap de Bonne Espérance. Kammerer juge admissible que l'erreur vienne d'une confusion de l'angle complémentaire ([30]).

Les arabes n'ont pas seulement fourni à l'Europe des renseignements géographiques, mais aussi des éléments théoriques. Contrairement à ce qui s'est passé pour l'Occident, nous avons vu que les principes géographiques de Ptolémée leur étaient restés familiers à travers tout le Moyen Âge. Tout en adhérant à la tradition ptolémienne en ce qui concerne l'inflexion vers l'est de la péninsule africaine ([31]), aucun géographe arabe n'admettait la notion que les océans du monde se trouvaient dans des bassins isolés, et, par conséquent, que l'Océan Indien était une mer fermée ([32]). On voit bien, sur ce point, tout ce qu'il y avait de nouveau dans cette indépendance vis-à-vis de Ptolémée, dans ce texte d'Albérouni (fl. XI^e siècle) cité par Aboulféda:

> «La partie extrême que visitent les personnes qui naviguent sur la grande mer [du Midi] du côté du couchant, c'est Sofala, dans le pays des Zendj. Les navigateurs ne dépassent pas cette limite; la cause de cela est que cette mer, du côté du nord-est, s'avance dans la terre; elle y pénètre en plusieurs endroits, et les îles dans ces endroits sont nombreuses. Au contraire, du côté du sud-ouest, et par forme de compensation, le continent s'avance dans la mer; ce lieu est occupé par les nègres de l'occident; il s'étend au-delà de l'équateur jusqu'aux montagnes de Comr [montagnes de la Lune], où le Nil prend sa source. À partir de cet endroit, la mer s'avance entre des montagnes et des vallées qui montent et descendent; l'eau y est continuellement mise en mouvement par le flux et le reflux de la mer, et les vagues s'entrechoquent, les navires sont mis en pièces. Voilà pourquoi on n'y navigue pas. Cela n'empêche pas la mer du Midi de communiquer avec l'océan [Atlantique] à travers ces passages étroits et par l'espace qui se trouve derrière ces montagnes du côté du sud. On a des preuves certaines de cette communication, bien que personne n'ait pu s'en assurer par ses yeux. C'est par suite de cette communication que la partie habitable du monde a été placée au centre d'un vaste espace entouré de tous côtés par la mer» ([33]).

Ce passage permet de conclure que les arabes croyaient fermement à l'existence d'un passage du sud-ouest entre l'Océan Indien et l'Atlantique. Cette modification arabe à la doctrine ptolémienne quant à la forme du continent africain a fini par être admise par la science européenne au XV^e siècle, il est toutefois impossible d'évaluer dans quelle mesure elle fut répandue, ou de préciser la date à laquelle l'Europe en prit connaissance. Sur sa carte de 1459, Fra Mauro a pu affirmer catégoriquement que «l'Océan Indien est un *Océan* [une mer ouverte] et non pas un *stagnon* [une mer fermée]» ([34]).

Si l'on admettait ainsi des modifications de la théorie ptolémienne, il n'en est pas moins vrai qu'à partir de la première traduction du grec de la *Géographie* de Ptolémée en 1410, et pendant tout le XV^e siècle, l'œuvre attribuée au géographe ale-

([28]) Reproduit dans Youssouf Kamal, *Monumenta Cartographica, Africae et Aegypti*, Le Caire, 1937, fasc. II, f. 1210.

([29]) A. Kammerer, *Mer Rouge etc.*... Tome III, IIIème partie, p. 8, note 6.

([30]) *Op. cit.*, p. 8, note 7.

([31]) Aboulféda (1273-1331) est un des rares géographes arabes qui aient arrêté le continent africain à l'équateur. Cf. G. H. T. Kimble, *The Catalan World Map of the Biblioteca Estense at Modena*, Londres, 1934, p. 4.

([32]) Maçoudi (fl. 947) affirme que: «Toutes les mers sont reliées et ne sont pas coupées les unes des autres». Ali-al-Maçoudi, *Les Champs d'or et Mines de pierreries*, Trad. Angl. d'Aloysius Sprenger, Londres, 1841, p. 297.

([33]) J. T. Reinaud, *La géographie d'Aboulféda*, Paris 1848, Vol. II, p. 15-16.

([34]) La légende numéro 20 de Fra Mauro, reproduite par A. Kammerer, *Mer Rouge... etc.*, Tome III, III^e partie, pl. CXLI.

xandrin jouit d'une estime croissante. Cependant, elle était plus appréciée pour la méthode, entièrement due à Ptolémée lui-même, que pour les renseignements de nature empirique. Par ailleurs, cet enthousiasme ne semble pas avoir porté atteinte à la réputation de la tradition macrobienne, avec son insistance sur les zones climatiques et l'existence d'un continent austral. Ces notions se trouvent surtout conservées dans l'œuvre d'un anglais, Johannes de Sacrobosco, dont le *De Sphaera Mundi*, écrit v. 1240 et imprimé pour la première fois en 1472, fut édité 24 fois au XVe siècle et 40 entre 1501 et 1647.

Une croyance assez généralement répandue, nous l'avons vu, et coïncidant avec les principaux éléments de la théorie macrobienne, voulait qu'il y eût une zone torride, inhabitable et infranchissable en raison de la chaleur qui y régnait. Les arabes se révélaient à cet égard très superstitieux, en ce qui concerne l'Atlantique, et ils communiquèrent leurs préjugés à l'Occident. On soutenait que la navigation sur l'Atlantique, ou *Mar Tenebroso* comme on l'appelait, était impossible dès qu'on s'éloignait du continent européen, et surtout vers le sud parce que la mer avait peu de fond ([35]), était pleine de récifs et sujette à des raz de marée qui engloutissaient les navires ([36]). On croyait au proverbe: «Quem passa o Cabo de Não, ou tornará ou não» ([37]) (Si on passe le Cabo de Não, on risque de ne pas revenir).

La crainte de la zone torride est évoquée par Gabriel Tetzel, qui fit le récit du voyage de Leo de Rozmital par l'Espagne et le Portugal en 1465-67. Voici ce que dit Tetzel:

> «Une fois, un roi de Portugal envoya de là deux navires et deux galères pour savoir ce qui se trouvait outre-mer, et s'il y existait quelque terre. Les navires furent approvisionnés pour plusieurs années et restèrent absents pendant trois ans, mais seule une des galères rentra et même sur celle-ci la plus grande partie de l'équipage avait péri [...] Ils parlaient de la chaleur incroyable, telle que c'était merveille que navires et équipages n'aient pas brûlé [...] Plus

([35]) João de Barros, Déc. I, Liv. I, Cap. II.
([36]) Idem, Déc. I, Liv. I, Cap. IV.
([37]) *Ibid., loc. cit.*

> loin ils naviguaient, plus la mer était furieuse et la chaleur intense. Ils pensaient que les autres navires étaient allés trop loin et qu'il leur serait impossible de rentrer» ([38]).

Quelques rares informations sur l'hémisphère austral continuaient à circuler en Europe depuis Dante. Elles furent dans une certaine mesure systématisées par Giovanni da Fontana ([39]). Après avoir remanié la doctrine ptolémienne, jusqu'à lui donner une forme qui est un compromis entre les versions arabe et alexandrine, Fontana affirme que certains cosmographes récents, et,

> «...surtout ceux qui doivent leurs renseignements à l'expérience exacte et aux fruits de beaucoup de voyages et de navigations diligentes, ont trouvé au-delà du cercle équinoxial, du côté du midi, une importante terre habitable, non recouverte par les eaux, et aussi un grand nombre de fameuses îles [...] À vrai dire, aucune partie de cette région, entre la zone torride et l'extrême sud, n'est inhabitable, car de ces îles et de ces terres là-bas, il nous vient de précieux articles de presque toute espèce, y compris de belles perles et soieries» ([40]).

Fontana parle de l'Océan Indien et ce qu'il dit prouve que, dès le milieu du XVe siècle, les Italiens disposaient de données assez importantes sur les terres qui le bordaient, au sud de l'équateur ([41]).

Nous avons donc vu comment les principales doctrines concernant la forme du continent africain furent lancées et comment elles évoluèrent peu à peu jusqu'au XVe siècle et au cours de celui-ci. Voyons maintenant comment elles ont reçu leur expression cartographique en examinant quelques mappemondes sélectionnées du XVe siècle.

([38]) Gabriel Tetzel, In Malcolm Letts, *The Travels of Leo of Rozmital.* Hakluyt Society, Londres, 1957, p. 111.
([39]) Giovanni da Fontana, *Liber de Omnibus Rebus Naturalibus*, Venise (?) XVe siècle. Nous n'avons pu vérifier ni la date, ni le lieu de la première édition. Ils ne sont pas donnés par Kimble. La citation qui suit est prise par Kimble dans l'édition de 1554, III, 18.
([40]) G. H. T. Kimble, *Geography in the Middle Ages*, Londres, 1938, p. 215.
([41]) *Ibid.*, p. 217.

La Mappemonde Gênoise de 1457 (42) montre une Afrique macrobienne, de forme presque rectangulaire, s'arrêtant avant l'équateur.

La carte de l'Afrique dans l'Atlas Ptolémien, dit de «Wilczek--Brown» (c. 1430-1440) (43) montre une Afrique macrobienne rectangulaire, ayant une côte méridionale horizontale, au milieu de laquelle se trouve un cap saillant. Ce cap est situé au 25° degré de Lat. S.

La Mappemonde Catalane de 1450 (44) révèle, de la part de son auteur, une tentative désespérée de concilier les traditions ptolémienne, macrobienne et arabe. On y retrouve les «passages étroits» d'Alberouni dans le canal qui relie le Golfe de Guinée à la Mer Rouge. On trouve également, au-dessous de ce canal, un continent austral en forme de lune.

On admit assez tôt en Europe que l'Afrique pouvait être de forme triangulaire, cela nous est confirmé par la mappemonde d'Albertin de Virga (c. 1415) (45). A l'extrémité méridionale se trouve le Paradis Terrestre, d'où sort le Nil, qui coule vers le nord. Cette place donnée au Paradis Terrestre pourrait d'ailleurs nous amener à croire que la forme triangulaire de l'Afrique n'avait pas été induite des données de l'expérience, mais au contraire imposée par le mythe qui voulait que le Paradis Terrestre soit situé aussi loin que possible du monde connu.

Il faut noter que l'Afrique a aussi une forme rectangulaire sur deux cartes chinoises, l'une de c. 1300 (46) et l'autre de 1402 (47).

(42) Reproduite dans Youssouf Kamal, *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti*, Le Caire, 1951, Tome V, fasc. I, f. 1494.

(43) Le manuscrit original se trouve à la John Carter Brown Library, Providence, Rhode Island, U. S. A. Il a été daté par Leo Bagrow, «The Wilczek--Brown Codex», In *Imago Mundi*, XII, p. 173.

(44) Reproduite par G. H. T. Kimble, *The Catalan World Map of the Reale Biblioteca Estense at Modena*, Londres, 1934.

(45) Reproduite par A. Kammerer, *Mer Rouge, etc.*, Tome II, ii° partie, Pl. CXXX.

(46) Walter Fuchs, *Monumenta Serica, Monograph VIII*, carte 44, (Bibl. Nat. Paris 8.° Imp. — Or. 1303 — VIII, Dept. des manuscrits).

(47) Idem, «Was South Africa known in the 13th century?» In *Imago Mundi*, X, (1953) p. 50 (carte reproduite).

La mappemonde de Fra Mauro de 1459 (48) montre une Afrique triangulaire ayant la queue tournée vers l'est, par déférence pour Ptolémée. L'élément le plus significatif de sa carte est l'île de Diab, séparée de l'extrémité du continent par le *Cavo de Diab* (le détroit de Diab). De la Roncière a soutenu que l'île de Diab était la péninsule des Somalis (49). Il base cette identification sur le manuscrit d'un certain Fra Nicolo, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, à Florence. Fra Nicolo affirme que «Diab est une grande province abondante en toutes choses utiles ...... et la ville principale de cet endroit s'appelle Mogadis» [Mogadiscio] (50).

Cependant, on a récemment soutenu que l'île de Diab est Madagascar et que le détroit de Diab est le détroit de Mozambique (51). Si l'on accepte cette identification, il y a tout lieu de croire que le détroit de Mozambique correspond aux «passages étroits» d'Albérouni. Les arabes ont dû savoir assez tôt, au Moyen Âge, que Madagascar était une île, mais il est toujours possible qu'à une époque antérieure, avant d'en avoir acquis la certitude par leurs explorations, ils aient pris la côte occidentale de l'île pour une partie du continent austral (52) ou même pour une prolongation vers l'ouest (dans le sens qu'avait deviné Ptolémée) de la péninsule du sud-est asiatique. Cette notion que le détroit de Madagascar était un passage entre les deux océans a dû d'abord apparaître dans leurs conceptions géographiques à un niveau assez généralisé, pour s'y enraciner par la suite sous la forme de la modification apportée par les arabes à la thèse ptolémienne d'un Océan Indien fermé. Elle aurait pu ainsi subsister longtemps après que l'on se fut rendu compte que Madagascar était une île.

(48) Reproduite par Ch. de la Roncière, *Découverte de l'Afrique au Moyen Âge*, Le Caire, 1925, Vol. II, Pl. XXXVI.

(49) *Ibid.*, Vol. II, p. 134.

(50) «Aviso di Fra Nicolo infrascripto da San Michiel di Murano», Florence, Bibl. Naz. ms. XIII, 8, 84, fol. 28 v° cité par Ch. de la Roncière, *op. cit.* Vol. II, p. 133.

(51) G. R. Crone, «Fra Mauro's representation of the Indian Ocean and the eastern islands», In *Studi Colombiani*, Gênes, 1951, Vol. III, p. 58.

(52) Que Ceylan a pu être prise pour une partie du continent austral, nous en avons la confirmation dans Pline. «Taprobanen alterum orbem esse diu existimatum est, Antichthonum appellatione», Pline VI, p. 24, cité par A. Humboldt, *Examen critique du nouveau continent*, Paris, 1836, Vol. I, p. 122.

Il n'est pas sans intérêt d'examiner le sens du mot *Diab*. Il signifie «île» et vient du malais *dib* ou *div* ([53]). On a ainsi *Maldiv*, et l'un des noms de Ceylan fut *Sielidiv* ([54]).

C'est la coexistence de deux théories aussi divergentes que la ptolémienne et la macrobienne, qui fait que les cinq cartes du XVe siècle analysées donnent des représentations très différentes de la forme du continent africain.

On est naturellement amené à se demander quelle a pu être l'influence de chaque conception sur les navigateurs portugais, au moment de leur poussée vers le sud. Il est extrêmement difficile de donner une réponse précise, car il ne nous reste que très peu de documents illustrant les idées géographiques des portugais à la veille des grandes découvertes. La théorie ptolémienne, qui supposait que le continent africain se prolongeait au-dessous de l'équateur, avait sans doute ébranlé la conviction que l'*œcumène* formée par l'Europe, l'Asie et l'Afrique restait limité à l'hémisphère septentrional; de même d'ailleurs que celle que l'équateur était la ligne de démarcation entre les régions habitables et inhabitables ([55]).

On a soutenu que la renaissance ptolémienne n'était pas parvenue au Portugal avant la mort de l'Infant Henri, et qu'il n'y eut, de son vivant, pas un seul exemplaire de la *Géographie* de Ptolémée dans le pays ([56]). Bien que datant du XVIe siècle, le témoignage de João de Barros est d'une certaine valeur pour réfuter cette affirmation, qui ne s'appuie d'ailleurs sur aucune preuve documentaire positive.

> «... il [l'Infant Henri] savait que cette terre [l'Afrique], comme le montraient les Cartes de Ptolémée, et d'après les

([53]) C'est à M. Hervé, du Département des Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale, Paris, que je suis redevable d'avoir eu mon attention attirée sur ce point.

([54]) A. Humboldt, *op. cit., loc. cit.*

([55]) Ibn Said (Xe siècle) affirmait que le Mozambique représentait la limite des terres habitables. Cf. Visconde de Santarém, *Recherches...*, Paris, 1843, p. 46.

([56]) Duarte Leite, *Acerca da «Crónica dos Feitos de Guiné»*, Lisbonne, 1941, p. 205, note 204.

> inform tions reçues des indigènes, était continue, jusqu'à passer sous la ligne Équinoxiale, bien qu'on n'eût jamais entendu parler de navigation sur ses côtes» ([57]).

C'est à Majorque qu'il faut chercher l'origine de la tradition cartographique portugaise, car l'Infant Henri avait fait venir au Portugal, vers 1420-27 ([58]), le célèbre cartographe majorquin Mestre Jacomo. Vers le milieu du XVe siècle, les portugais se tournèrent vers les Italiens pour obtenir des renseignements cosmographiques. À cette époque, les Italiens étaient ceux qui avaient le plus de contacts avec l'Orient et les mieux renseignés sur les connaissances géographiques des arabes. Un exemplaire de la carte de Fra Mauro fut envoyé de Venise au Portugal en 1459 ([59]).

Les découvertes des portugais le long de la côte occidentale de l'Afrique semblent s'être faites par poussées successives. Il est difficile de savoir ce qui en déterminait la cadence ou même ce qui les déclenchait à un moment donné.

On a émis de nombreuses hypothèses concernant le rythme des découvertes entre 1440 et 1460, et cette période continue à susciter des controverses acharnées. Nous n'avons point l'intention d'aborder ici les thèmes de ces controverses. Nous noterons seulement que ce fut pendant cette période que le Pape Nicolas V accorda au Roi de Portugal la bulle *Romanus pontifex* (8 Janvier 1455). On y affirme que:

> «... il lui semblait [à l'Infant Henri] que ce serait un très grand service rendu à Dieu, s'il rendait la dite mer [l'Atlantique] navigable jusqu'aux indiens [ad indos] qui, dit-on,

([57]) João de Barros, Déc. I, Liv. I, Cap. II (toutes les citations de J. de Barros sont tirées de l'édition de 1778). («...a qual terra [l'Afrique], segundo mostravam as Távoas de Tholomeu, e assi pela informação dos Alarves, sabia ser continua huma a outra, té se meter debaixo da linha equinocial, peró que não tevesse noticia da navegação de sua costa»).

([58]) Gonçalo de Reparaz, «Mestre Jacome de Malhorca, cartógrafo do Infante», in *Biblos*, Coimbra Vol. VI, (1930) p. 45.

([59]) A. Cortesão, *Cartografia e Cartógrafos Portugueses dos Séculos XV e XVI*, Lisbonne, 1935, Vol. I, p. 121.

adorent le nom du Christ, afin d'entrer en contact avec eux et de les amener à apporter leur aide aux chrétiens contre les sarrasins» ([60]).

Ce passage a été interprété comme une preuve que l'Infant Henri voulait contourner l'Afrique afin de permettre à la Chrétienté de s'allier avec le Prêtre Jean ainsi qu'avec les chrétiens nestoriens de l'Inde pour affronter la menace de l'Islam — menace qui prenait alors, à la suite de la chute de Constantinople, en 1453, des proportions considérables ([61]).

Jusqu'en 1460, date de la mort de l'Infant Henri, les explorations des portugais ne les avaient pas menés au-delà de la *Sierra-Leone* ([62]). Jaime Cortesão soutient qu'avant cette date, ils avaient déjà fait un voyage secret dans l'hémisphère méridional, et poussé jusqu'à la côte de l'actuelle Afrique du Sud-ouest. Sa thèse a été réfutée par Dias Dinis ([63]) et par Duarte Leite ([64]).

Il n'est pas impossible que les portugais aient fait des voyages secrets dans l'hémisphère méridional du vivant de l'Infant Henri, mais on n'en a jusqu'ici aucune preuve positive. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que l'équateur a vraisemblablement été franchi pour la première fois entre 1472 et 1474 ([65]).

([60]) João Martins da Silva Marques, *Descobrimentos Portugueses*, Lisbonne, 1944. Vol. I, p. 492 et p. 509.

([61]) Joaquim Bensaude, *L'Origine du plan des Indes*, Paris, 1930. p. 18. cf aussi la Bulle de Nicolas V, du 8 Janvier 1455 citée infra p. 120.

([62]) A. J. Dias Diniz, «Limite meridional dos descobrimentos Henriquinos», In *Itinerarium*, Braga, Ano I, N.º 6, 1955, p. 822. La Sierra Leone n'a pas été dépassée avant 1466.

([63]) *Ibid.* pp. 799-845.

([64]) Duarte Leite, *Acerca da «Crónica dos Feitos de Guiné»*, Lisbonne, 1941, pp. 243-269.

([65]) A. Fontoura da Costa, «Descobrimentos Maritimos Africanos dos Portugueses com D. Henrique, D. Afonso V e D. João II», In *I Congresso da História da Expansão Portuguesa no Mundo*. 1.ª Secção, Lisbonne, 1938, p. 26.

Chapitre II

Progrès de la découverte de l'Afrique au sud de l'équateur de la mort de l'Infant Henri jusqu'au voyage de Bartolomeu Dias (1460-1488).

Après la mort de l'Infant Henri en 1460, le rythme des découvertes devint plus lent sous Alphonse V. En 1474, le prince Jean, qui devait régner sous le nom de D. João II, se chargea de la direction des opérations. Monté sur le trône en 1481, il allait encourager puissamment les navigations. L'étendue du littoral que firent connaître les voyages de Diogo Cão contrasta de façon significative avec l'apport de ses prédécesseurs. Il serait néanmoins imprudent d'attribuer à la seule personnalité des «leaders» cette irrégularité des poussées. Des affaires politiques dans la métropole, des changements dans la structure du commerce méditerranéen, une amélioration dans la construction des navires de haute mer, l'essor de la science nautique et une connaissance croissante des vents et courants de l'Atlantique, autant de facteurs qui intervinrent pour stimuler ou retarder le progrès des découvertes, mais qui sortent du cadre de notre étude.

On pourrait croire qu'une fois arrivés au Cap des Palmiers, où ils avait pu constater que la côte commençait à tourner vers l'est, les portugais ont été convaincus que, conformément à la théorie macrobienne d'une Afrique tronquée, elle continuait ainsi en ligne droite jusqu'à l'Océan Indien. Il y a tout lieu de douter qu'ils aient jamais envisagé cette possibilité. L'existence du Golfe de Guinée était connue longtemps avant que l'on y soit parvenu par mer. On le trouve représenté, grossièrement il est vrai, sur la carte de Sanuto (c. 1321) ([1]). Le *Libro del Conescimento* (c. 1350) en

---

([1]) Reproduite par A. Kammerer, *Mer Rouge, etc.*, Tome II, Partie II, Pl. CXXXV.

2

donne une vague idée ([2]). On le voit clairement dessiné sur la carte appelée *Egyptus Novelo* (c. 1456) ([3]). Il existe même sur la carte gênoise de 1457, qui est une parfaite illustration de la théorie macrobienne. Il est donc tout à fait certain que le fait de le découvrir par la mer n'a guère pu faire naître chez les portugais le soudain espoir d'atteindre bientôt l'Océan Indien.

Ce n'est qu'à l'époque des voyages de Diogo Cão (1484-1486) dans l'hémisphère méridional, qu'ils semblent se demander anxieusement quand le littoral africain les conduira enfin à l'Océan Indien. L'apport principal des voyages de Diogo Cão fut sa découverte du Congo. Il serait certes trop hardi de prétendre qu'il avait pris le grand fleuve pour l'un des «passages étroits» d'Albérouni, mais on s'explique tout de même difficilement qu'il l'ait remonté pendant cent soixante kilomètres, une performance qui, aujourd'hui encore, et même avec un bateau à vapeur, comporte des risques considérables ([4]).

Il reste très peu de documents concernant cette période des découvertes. Il y en a deux, cependant, que nous allons citer.

Dans le *Liber Chronicarum* de Hartmann Schedel, publié à Nuremberg en 1493, nous trouvons ce qui suit:

> «En l'année 1483 Jean II, Roi du Portugal, homme à l'âme élevé, envoya des galions [galeas] bien armés, faire un voyage de découverte vers le sud, au-delà des colonnes d'Hercule, vers l'Éthiopie. Il leur donna deux capitaines: Jacobus Canus [Diogo Cão], un portugais, et Martinus Bohemus ([5]), un allemand né à Nuremberg d'une bonne famille originaire de Bohême, qui avait une connaissance approfondie des pays du monde et une grande expérience de la mer. Ayant navigué pendant de longues années, il connaissait aussi parfaitement les longitudes et les latitudes

([2]) G. H. T. Kimble, *Geography in the Middle Ages*, Londres, 1938, p. 112.

([3]) Reproduite par A. Kammerer, *Mer Rouge, etc.*, Tome III, Partie III, Pl. CXXXIX.

([4]) L'inscription qu'il a laissée sur le rocher d'Yalala prouve que Diogo Cão a bien parcouru cette distance.

([5]) Martin Behaim n'a pas accompagné Diogo Cão. Cf. E. G. Ravenstein, *Martin Behaim and his Globe*, Londres, 1908, p. 25.

> de Ptolémée vers l'ouest. Tous deux, grâce à la faveur des dieux, naviguèrent assez près de la côte vers le sud, et, ayant franchi la ligne équinoxiale, pénétrèrent dans un autre monde [alterum orbem] où, lorsqu'ils étaient tournés vers l'est, leur ombre tombait vers le sud et à droite. Ainsi, grâce à leurs efforts, ils avaient découvert un autre monde [alium orbem] jusqu'ici inconnu de nous, et cherché en vain pendant de longues années par les gênois» ([6]).

Une conclusion s'impose après la lecture de ce texte: le crédit alors accordé à la théorie macrobienne était tel, que le seul fait d'avoir passé l'équateur (constaté d'après les étoiles), suffisait à donner à ces navigateurs la conviction d'être parvenus dans un autre monde ([7]). Et cela bien qu'ils n'aient jamais cessé de suivre la même côte, et non pas, comme devait le faire Pedro Álvares Cabral, abandonné un continent pour en découvrir un autre. On peut donc dire que l'«idée» de la découverte du «Nouveau Monde» et tout ce que cela devait signifier plus tard lorsqu'il s'agit de l'Amérique, remonte à la découverte du Congo par Diogo Cão en 1484. Il est vrai que ce fut surtout par la fameuse lettre de Vespucci, le *Mundus Novus*, que l'idée fut lancée et répandue en Europe, mais il n'en reste pas moins que Diogo Cão est le premier à avoir vérifié l'existence d'un monde austral. Or ce n'était pas tant la découverte d'une nouvelle terre dans l'Atlantique Sud qui correspondait à l'idée d'un «Nouveau Monde», que l'entrée dans l'hémisphère sud, la révélation de nouvelles étoiles, et, par suite, la certitude que l'on

([6]) Reproduit par António Brásio, *Monumenta Missionária Africana*, Vol. I, Lisbonne, 1952, ed. de l'Agence Générale d'Outre-Mer, p. 6.

([7]) M. Luis de Matos n'a signalé l'existence d'un autre document qui appuie cette conclusion et je lui en suis très reconnaissant. Il s'agit d'un discours prononcé devant le Roi de Portugal en Mars 1489, lorsque Pedro de Meneses reçut le titre de Marquis de Vila Real:

«...Mais notre Roi, grâce à la divine Providence et aussi à ses grandes vertus, lança tant de navigations qu'il découvrit pour ainsi dire un autre monde [...] Ce fut un chose comme on n'en avait jamais vu, car nos marins passèrent le cercle équinoxial, et virent le soleil droit au-dessus de leurs têtes ...» (cf. *Oratio habita insigni viro Ioanne Teyxeira...*, Coimbra, 1562, B. N. L. Rés. 80 v. (sans pagination). Le texte latin est traduit de l'original portugais par Luis Teixeira, le fils de l'auteur).

pouvait parvenir aux antipodes et qu'ils étaient habités. Pedro Nunes devait écrire plus tard:

> «Les portugais ont osé affronter la grande Mer Océane. Ils s'y sont lancés sans aucune crainte. Ils ont découvert de nouvelles îles, de nouvelles terres, de nouvelles mers, de nouveaux peuples et qui plus est: un nouveau ciel et de nouvelles étoiles» (8).

Le second document se rapportant à la découverte du Congo est l'*Oration d'Obédience* du roi de Portugal D. João II au pape Innocent III, prononcée à Rome le 11 Décembre 1485 par l'ambassadeur du roi, Vasco Fernandes de Lucena, et imprimée à Rome la même année (9). Après de longs préliminaires, l'*Oration* continue ainsi:

> «Il importe d'y ajouter l'espoir justifié d'explorer le Golfe Arabique, où il existe des royaumes et des peuples habitant l'Asie, que nous ne connaissons que mal et par des informations très peu sûres, et qui pratiquent scrupuleusement la très sainte foi du Sauveur; si l'on en croit l'expérience de géographes dignes de foi, la navigation portugaise n'en est plus qu'à quelques jours de voyage. En effet, après avoir découvert une très grande partie de la côte africaine, les nôtres sont parvenus l'an dernier près du Promontoire Prasso, où commence le Golfe Arabique; les fleuves ont été explorés, ainsi que les plages et tous les ports énumérés sur une étendue de plus de 45 centaines de milliers de pas à partir de Lisbonne, et l'on a observé avec beaucoup de précision la mer, les terres et les astres» (10).

On a tenté de voir dans ce texte la preuve qu'à cette date (1485) les portugais étaient parvenus dans l'Océan Indien, peut-être au cours d'un voyage inconnu, peut-être au cours de l'un de ceux de Diogo Cão (11).

Le *Promontorium Prassum* est cité par Ptolémée comme le cap le plus au sud sur la côte d'Afrique orientale. Marin de Tyr le plaçait à 24° de latitude (12), ce qui correspond au Cabo das Correntes. Dans sa carte de 1507, Waldseemüller l'identifie avec le Cap Delgado (13). Fontoura da Costa a prouvé que Diogo Cão ne pouvait être parvenu au Cap de Bonne Espérance, ou l'avoir dépassé, avant le voyage de Dias (14). Il soutient que Diogo Cão a pris par erreur le Cap Lobo pour le point où l'Afrique se terminait et où la côte devait s'infléchir vers l'est (15). Pourtant, Diogo Cão était sans aucun doute un navigateur expérimenté. Aussi est-il difficile de croire qu'il ait pu prendre un cap qu'il n'avait pas encore doublé pour l'extrémité méridionale du continent africain (16).

S'il plane toujours un certain mystère sur l'identité réelle du Promontoire Prasso de Lucena, du moins sait-on à peu près ce qu'il représentait dans l'esprit des hommes de cette époque. Ils ne pensaient pas, comme, plus tard Waldseemüller, qu'il s'agissait du Cap Delgado — un simple promontoire sur la côte orientale d'Afrique —, nous en trouvons la preuve dans un texte de João de Barros:

> «Il lui semblait [à l'Infant Henri] aussi que, si ses bateaux continuaient à suivre la côte qu'ils étaient en train de découvrir, ils finiraient bien par arriver à l'endroit où se trouve le Promontoire Prasso, extrémité de ce pays» (17).

(8) Pedro Nunes: *Tratado da Sphera*, Lisbonne, 1537, ed. fac-similé, Munich, 1915, p. 117.

(9) Édition fac-similé et traduction portugaise par Basilio de Vasconcellos, In A. Fontoura da Costa, *As Portas da India em 1484*, Lisbonne, 1936.

(10) A. Fontoura da Costa, *op. cit.* p. 80.

(11) Eugène Déprez, «Les portugais et le périple de l'Afrique en 1484, avant Dias», In *Résumés des communications présentées au Congrès des Sciences Historiques*, Varsovie, 1933, Vol. II, p. 283-297.

(12) Cf. R. Guillain, *Documents sur l'histoire de la Côte orientale de l'Afrique*, Paris, 1856, Vol. I, p. 123.

(13) Cf. J. Fischer et F. von Wieser, *The World Maps of Waldseemüller, 1507 et 1516*, Innsbruck, 1903.

(14) A. Fontoura da Costa, *op. cit.* p. 44-50.

(15) Idem, p. 45.

(16) Telle est l'opinion du Professeur Manuel Heleno, de la Faculté des Lettres de Lisbonne.

(17) João de Barros, Déc. I, Liv. III, Cap. IV.

Si nous nous rappelons que la conception ptolémienne de l'Afrique, modifiée par les arabes, la représentait la pointe tournée vers l'est et coupée par le détroit de Mozambique, nous voyons bien que pour l'Infant Henri et pour Diogo Cão le Promontoire Prasso représentait le Cap de Bonne Espérance *avant sa découverte*.

Quoique la science nautique portugaise ait atteint, à cette époque, un niveau de précision très élevé, le calcul des longitudes était resté très en retard sur celui des latitudes. Les portugais ont su tracer les côtes qui s'enfonçaient vers le sud avec une remarquable précision, mais du fait de leur faiblesse en matière de calcul des longitudes, la doctrine ptolémienne d'une Afrique tournée vers l'est est restée en vigueur beaucoup plus longtemps qu'on né pourrait le croire. Elle a persisté même après le voyage de Bartolomeu Dias (1488); la carte de Martellus (c. 1490) [18] permet de le constater, de même que la carte dite de Christophe Colomb (c. 1492) [19]. L'influence de Ptolémée en ce qui concerne l'Afrique ne s'est éteinte qu'avec le voyage de Vasco da Gama: on n'en trouve plus trace sur les cartes de Caverio, de Cantino, ni sur la carte dite de Hamy, toutes de c. 1502 [20].

En 1488, deux ans après le second voyage de Diogo Cão, Bartolomeu Dias doubla le Cap de Bonne Espérance et parvint jusqu'au Rio do Infante, aujourd'hui la Great Fish River [21]. Là, son équipage l'obligea à renoncer à aller plus loin, mais avant de prendre le chemin du retour, il planta un *padrão*, le *padrão* de St. Grégoire, découvert par M. Eric Axelson à Kwaaihoek en 1938 [22]. Ce *padrão*, Dias l'a abandonné «avec autant de peine et de regrets que s'il quittait un fils à tout jamais banni» [23].

À la suite du voyage de Bartolomeu Dias, neuf ans passèrent avant que Vasco da Gama ne fût chargé de poursuivre l'exécution du projet et de gagner les Indes. On a avancé beaucoup de raisons

(18) Reproduite par A. Kammerer, *Mer Rouge, etc.*, Tome II, Partie II, Pl. CXXXIX.

(19) Reproduite, *op. cit.*, Pl. CXL.

(20) Reproduites, *op. cit.*, Pl. CLIV.

(21) Identification donnée par E. Axelson dans une communication personnelle.

(22) E. Axelson, *South-east Africa, 1488-1530*, Londres, 1940, p. 20.

(23) João de Barros, Déc. I, Liv. I, Cap. IV.

pour expliquer ce délai. On a soutenu, par exemple, que le fait que la côte se prolongeait toujours vers l'est semblait si bien confirmer la théorie ptolémienne que l'extrémité du continent africain s'avançait très loin dans l'Océan Indien, que même lorsque Dias eut découvert et doublé le Cap de Bonne Espérance, les portugais continuèrent à désespérer de jamais pouvoir contourner l'Afrique [24]. La carte de Martellus semble donner raison à cette théorie. Mais nous trouvons chez Duarte Pacheco le passage suivant:

> «...Bartolomeu Dias ...... [vit] que cette côte et ce litoral se dirigeaient désormais vers le nord et le nord-est, direction du chemin de l'Éthiopie sous l'Égypte et du Golfe Arabique, où l'on croyait et espérait pouvoir découvrir l'Inde...» [25].

Le délai a été expliqué de bien d'autres façons, nous citerons les suivantes, dont quelques-unes ont été présentées par Fontoura da Costa [26].

1) On attendait toujours des nouvelles de Pêro da Covilhã. Notons cependant qu'il n'y a aucune preuve que l'on en ait reçu avant le départ de Vasco da Gama [27].

2) Les affaires du Maroc tournaient mal, ce qui obligeait D. João II à organiser des expéditions coûteuses.

3) Une maladie du Roi, qui empirait depuis 1490.

4) Un déclin de la santé du Roi après la mort tragique de son fils unique.

5) Les efforts surhumains exigés des marins pour supporter de longs voyages à d'énormes distances de la métropole. Il y eut des mouvements de révolte de la part des équipages de Dias [28] et de Gama [29].

(24) Jaime Cortesão, «Teoria Geral dos Descobrimentos Portugueses», In *III Congresso do Mundo Português*, Vol. III, Tome I, 1.ª Secção, p. 38.

(25) Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de Situ Orbis*, ed. de la Acad. Port. Hist. Lisbonne, 1954, p. 183.

(26) A. Fontoura da Costa, *op. cit.*, p. 39.

(27) Voir infra p. 33.

(28) João de Barros, Déc. I, Liv. III, Cap. IV.

(29) Gaspar Correia, *Lendas da India*, ed. de l'Académie Royale des Sciences, Lisbonne, 1858, Tome I, p. 17.

6) L'opposition des conseillers du Roi qui s'inquiétaient de voir engager des dépenses énormes sans aucun résultat apparent ([30]).

7) On aurait retardé exprès la découverte de l'Inde jusqu'après la signature du Traité de Tordesillas ([31]).

8) L'intervalle entre les voyages de Dias et de Gama n'avait rien d'un «accroc». Les portugais en auraient profité pour mettre au point leur science nautique et relever les vents et les courants dans l'Atlantique Sud. C'est dans cette période qu'aurait été découverte la technique du «grand arc» ([32]), employée pour la première fois pendant le voyage de Gama. En utilisant les vents et les courants, on traçait un «grand arc» dans l'Atlantique Sud, ce qui permettait de réduire considérablement le temps nécessaire pour doubler le Cap de Bonne Espérance, et par conséquent la quantité de vivres que l'on était obligé d'emporter.

Cette dernière explication est indubitablement la plus plausible, mais il doit y avoir aussi une part de vérité dans chacune des autres.

([30]) E. G. Ravenstein, «The voyages of Diogo Cão and Bartholomew Dias», In *Geographical Journal*, Londres, 1900, p. 649.

([31]) Joaquim Bensaúde, *A Cruzada do Infante Henrique*, Lisbonne, 1942, p. 92.

([32]) Gago Coutinho, *A Náutica dos Descobrimentos*, Lisbonne, 1951.

Chapitre III

La reconnaissance par Pêro da Covilhã de l'Océan Indien, de l'Afrique du sud-est et du royaume du Prêtre Jean — Les origines de la légende du Prêtre Jean et son rapport avec l'Afrique du sud-est — Les renseignements que les portugais pourraient avoir obtenus sur l'Océan Indien et l'Afrique du sud-est par la voie de l'Orient (1481-1497).

En 1487, le Roi du Portugal, D. João II organisa une expédition confiée à Pêro da Covilhã et Afonso de Paiva, dans le triple but de recueillir des renseignements sur les possibilités d'exploitation du commerce d'épices dans l'Inde, de vérifier s'il existait un passage reliant l'Océan Indien à l'Atlantique et de lever un peu le voile de mystère qui entourait le royaume du Prêtre Jean. On ne connaît aucun document contemporain relatif à ces instructions ([1]). Dans la version italienne de son livre *A Verdadeira Informação das Terras do Preste João*, Francisco Álvares nous dit que le Roi avait ordonné à Covilhã et Paiva, après s'être renseignés sur le commerce d'épices et avoir cherché le royaume du Prêtre Jean, de voir si,

> «... dans ses mers [du Prêtre Jean] on avait entendu parler d'un passage vers les mers de l'ouest [l'Atlantique], car les susdits docteurs ([2]) disaient qu'ils n'en avaient plus trouvé qu'un souvenir ([3]) (diceuano hauerne trovata non che memoria)».

([1]) Cf. le biographe de Covilhã, le Conde de Ficalho, *Viagens de Pêro da Covilhã*, Lisbonne, 1898. Ficalho ne cite que les chroniqueurs de l'époque.

([2]) Le licencié Caçadilha, le mestre Rodrigo et le mestre Moyse, conseillers scientifiques du roi.

([3]) Giovanni Baptista Ramusio, *Navigationi e Viaggi*, Venise, 3ᵉ édition, 1563, f. 236 v.

Ce passage ne se trouve pas dans l'édition portugaise de Francisco Álvares. Il est impossible de dire ce que signifie l'expression «plus qu'un souvenir», à moins qu'il ne s'agisse d'une allusion aux «passages étroits» d'Albérouni, ou bien à l'un des nombreux récits légendaires des circumnavigations de l'Afrique dans l'antiquité.

Le roi avait déjà envoyé deux émissaires, qui avaient reçu les mêmes directives que Covilhã et Paiva: Frei António de Lisboa et Pêro de Montaroyo. Ils avaient échoué, car ils ne savaient pas assez bien l'arabe pour passer, sans de faire remarquer, à travers les pays islamiques ([4]).

Il faut bien évoquer ici brièvement la légende du Prêtre Jean. Bien que son rapport avec l'Afrique du sud-est ne soit pas évident, elle y a joué un rôle considérable.

La légende du Prêtre Jean, sous sa forme la plus concrète, qui est celle du XIII[e] siècle, semble être partie d'un ensemble de vagues renseignements concernant le roi des Keraits ([5]), ou le roi des Onguts ([6]). Les Keraits et les Onguts étaient deux tribus mongoles d'Asie Centrale, de religion nestorienne. Sur cette base sont venus s'ajouter certains éléments du roman d'Alexandre, de la légende de St. Thomas et du récit de la visite à Rome de Jean, patriarche de l'Inde. L'ensemble a à la fois reçu une forme concrète et profité d'une grande publicité, grâce à la fameuse «fausse lettre du Prêtre Jean». De nombreuses copies en plusieurs langues circulaient partout à travers l'Europe pendant le Moyen Âge. La fameuse lettre, dont la première version connue date de 1177, est attribuée à l'évêque de Mayence et se trouve tantôt adressée à Manuel, l'empereur byzantin, tantôt à Frédéric Barberousse, l'empereur romain ([7]). Il

([4]) Cf. João de Barros, Déc. I, Liv. III, Cap. V. A notre grand regret, nous ne pouvons pas admettre l'incroyable histoire, selon laquelle António de Lisboa aurait voyagé avec Bartolomeu Dias jusqu'au Rio do Infante, où il aurait abandonné le navire pour se rendre à pied à Jerusalem, et de là au Portugal, où il aurait raconté son aventure au Roi. Cf. Esteban de Garibay y Zamalloa, *Los XL Libros del Compendio Historiale de la Chronica y Universal Historia de todos los Reyes de España*, Anvers, 1571, Tome II, Liv. XXXV, p. 897.

([5]) Cf. J. K. Wright, *Geographical Lore of the Time of the Crusades*, New-York, 1925, p. 285, citant Pelliot.

([6]) Cf. une étude inédite de M. Namio Egami, Professeur de l'Université de Tokio, *Découverte d'une Église romaine, établie au XIII[e] siècle, en Mongolie, par Montecorvino.*

([7]) Cf. J. K. Wright, *op. cit., loc. cit.*

y est question à plusieurs reprises de l'opulence fabuleuse et de l'immense étendue du royaume du Prêtre Jean, où l'on trouvait toute la perfection et l'abondance du Paradis Terrestre.

Jusqu'au milieu du XIV[e] siècle, on situait le royaume du Prêtre Jean en Asie, où Marco Polo avait cru le trouver. Sa première identification avec le royaume d'Abyssinie semble bien être due au Frère Jordan (c. 1340) ([8]), bien qu'il ne mentionne pas le nom du Prêtre Jean. L'auteur du *Libro del Conescimento* (c. 1350) situe catégoriquement le royaume du Prêtre Jean en Afrique ([9]). Au XV[e] siècle, il ne subsistait, semble-t-il, aucun doute en Europe sur ce point que le Prêtre Jean était le Roi d'Éthiopie, mais on exagérait beaucoup en essayant de se représenter ce qu'était l'Éthiopie.

On imaginait communément que l'Empire du Prêtre Jean comprenait toute la partie de l'Afrique dont l'Antiquité ne pouvait pas avoir eu connaissance. Dans le quatrième livre de sa *Géographie*, Ptolémée divise l'Afrique en douze régions ou provinces: la Maurétanie Tingitane, la Maurétanie Caesarensis, la Numidie, la Cyrénaïque, la Marmonique, la Libye proprement dite, l'Égypte supérieure, l'Égypte inférieure, la Libye intérieure, l'Éthiopie sous l'Égypte et l'Éthiopie intérieure ([10]). Dante la divisait simplement en Libye, Éthiopie et Égypte ([11]). En général, on ne pensait pas que l'Éthiopie faisait partie de l'Afrique. Dans l'esprit de la plupart des écrivains du Moyen Âge, «Éthiopie» ne signifiait pas seulement la région au-delà de l'Égypte supérieure et au sud du Sahara, mais toute la partie méridionale du monde connu ([12]). Frère Jordan nous apprend que «... le roi d'Éthiopie est seigneur de toutes les terres voisines vers les plages méridionales (plagam meridionalem), jusqu'à l'ouest (usque ad occidentem)» ([13]). On pourrait en induire

([8]) Cf. «Mirabilia descripta per Fratrem Jordanum», In *Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de Géographie*, Paris, 1839, Tome IV, p. 57. «Dominus istius terrae [Aethiopia] credo quod est potentior quam aliquis homo mundi, et ditior in auro et argento, atque lapidibus pretioris».

([9]) Cf. *The Book of Knowledge of All Kingdoms*, ed. par Sir Clements Markham, Hakluyt Society, Londres, 1912, p. 36.

([10]) Cité par John Pory, traducteur de Leo Africanus, *Description de l'Afrique*, Hakluyt Society, 1896, Vol. I, p. 21.

([11]) Dante, *Inferno* CXXIV, 85-90.

([12]) Cf. G. H. T. Kimble, *Esmeraldo de Situ Orbis*, trad. angl. Hakluyt Society, Londres, 1937, p. 9. note 1.

([13]) Cf. Frère Jordan, *op. cit.*, p. 57.

que ses possessions s'étendaient jusqu'en Afrique occidentale et jusqu'à la côte de Guinée. Dans la lettre d'Antoniotto Usodimare, en date du 12 Décembre 1455, nous trouvons des preuves qu'on le croyait réellement. Usodimare affirme que, depuis la rivière de Gambie, il ne manquait que trois cents lieues pour parvenir au royaume du Prêtre Jean dans l'intérieur ([14]). Nous trouvons dans João de Barros un texte qui nous apprend que D. João II avaient entendu parler du royaume du Prêtre Jean par des moines Abyssins, qui avaient visité Jérusalem, comme de «... cette terre qui se trouvait au-dessus de l'Égypte et qui s'étendait jusqu'à la mer du sud [l'Océan Indien] (té o mar do Sul)» ([15]). On retrouve là un écho de l'expression *plagam meridionalem*. On a donc fini, par induction, par étendre les possessions du Prêtre Jean à toute la péninsule africaine au-dessous de l'équateur.

On voit alors très bien pourquoi les Portugais, admettant que ce royaume était aussi vaste qu'on le croyait communément, ont pensé qu'il était indispensable de le connaître avant d'élaborer le moindre projet visant à gagner l'Inde ou à rendre praticable le passage du sud-est.

Pêro da Covilhã et Afonso de Paiva poursuivirent ensemble leur voyage jusqu'à Aden. De là, Paiva partit pour l'Abyssinie et Covilhã pour l'Inde. On ignore si Paiva parvint en Abyssinie, car lorsque son compagnon fut de retour au Caire, il n'en eut d'autre nouvelle que celle de sa mort. Covilhã, lui, atteignit son but, et certains écrivains soutiennent qu'il a longé la côte d'Afrique du sud-est jusqu'à Sofala. Ce voyage se serait fait sur des bateaux arabes. Dans la version de Ramusio du livre de Francisco Álvares, on dit qu'il est allé à Sofala ([16]). La version portugaise affirme qu'il est rentré directement de l'Inde au Caire ([17]). Barros affirme que Covilhã embarqua pour Sofala, mais il ne parle pas du

([14]) Cf. Rinaldo Caddeo, *Le Navigazioni Atlantiche di Alvise da Cà da Mosto, Antoniotto Usodimare e Niccolaso da Recco*, Milan, 1929, p. 154.

([15]) Cf. João de Barros, Déc. I, Liv. III, Cap. IV.

([16]) Cf. Giovanni Baptista Ramusio, *Navigationi e Viaggi*, Vol. I, 3ª ed., Venise, 1563, f. 236 v.

([17]) Cf. Francisco Álvares, *A Verdadeira Informação das Terras do Preste João das Indias*, Lisbonne, 1540, p. 281. Ed. de l'Agence Générale des Colonies, Lisbonne, 1943.

voyage ([18]). António Galvão ([19]) et Castanheda ([20]) précisent qu'il a visité Sofala. Il est donc très probable que Covilhã est en effet passé à Sofala. Il retourna ensuite au Caire, où il rencontra deux juifs porteurs de lettres du Roi de Portugal. Ces lettres lui apportaient, ainsi qu'à Paiva, l'ordre de ne pas rentrer à la métropole avant d'avoir visité le royaume du Prêtre Jean. Après avoir écrit une réponse au Roi, que devait rapporter l'un des juifs, le cordonnier de Lamego, Covilhã partit pour l'Abyssinie. Il y est mort quelques années plus tard, mais non sans avoir reçu la visite de ses compatriotes, venus par le Cap de Bonne Espérance. Dans sa lettre au Roi, Covilhã résumait les renseignements recueillis au cours de ses voyages. Il ne reste aujourd'hui aucune trace de cette lettre, et elle n'est que vaguement mentionnée dans Francisco Álvares et dans Castanheda. D'après Francisco Álvares (dans la version italienne comme dans la version portugaise), Covilhã y informait le Roi que ses caravelles, qui naviguaient en Guinée, pouvaient, en restant près de la côte et en cherchant *l'île de la Lune* (Madagascar), pénétrer facilement dans l'Océan Indien (mari orientali) et parvenir ainsi à la côte de Calicut ([21]). On retrouve à peu près les mêmes phrases dans Castanheda ([22]). Un autre passage de Francisco Álvares, qui ne se trouve que dans la version de Ramusio, nous révèle qu'à Sofala Covilhã avait appris «par certains marins et des arabes, que toute la côte (c'est-à-dire celle de l'Afrique du sud-est) était navigable vers l'ouest (verso ponente), et que l'on ignorait son étendue» ([23]).

([18]) Cf. João de Barros, Déc. I, Liv. III, Cap. V.

([19]) Cf. António Galvão, *Discoveries of the World*, trad. angl. et texte portugais de la Hakluyt Society, Londres, 1862, p. 78 (1ª éd. Lisbonne, 1563).

([20]) Fernão Lopes de Castanheda, *História do Descobrimento e Conquista da India*, Lisbonne, 1551, Liv. I, Cap. I (p. 3 ed. de 1833).

([21]) Giovanni Baptista Ramusio, *Navigationi e Viaggi*, Vol. I, 3ª éd. Venise, 1563, f. 237 v. et Francisco Álvares, *Idem*, *ed. cit.* p. 282.

([22]) Fernão Lopes de Castanheda, *História do Descobrimento e Conquista da India*, Lisbonne, 1551, (p. 4, ed. de 1833).

([23]) Giovanni Baptista Ramusio, *op. cit.*, f. 236 v.

Un écrivain écossais du XVIII[e] siècle, James Bruce, parle des renseignements envoyés au Portugal par Covilhã; voici ce qu'il en dit:

> «Dans son journal, Covilhã décrivait les diverses parties de l'Inde qu'il avait vues; la nature et la disposition des princes; la situation et les richesses de la mine de Sofala. Il informait que le pays était très peuplé, plein de villes aussi puissantes que riches, et il exhortait le roi à poursuivre, avec une ardeur soutenue, la circumnavigation de l'Afrique, qu'il affirmait très peu périlleuse, ajoutant que le Cap lui-même était bien connu dans l'Inde. Il accompagnait cette description d'une carte qu'il avait reçue des mains d'un Maure de l'Inde, où le Cap et toutes les villes le long de la côte étaient représentés avec précision» ([24]).

Il n'existe plus rien aujourd'hui de ce journal qui aurait été tenu par Covilhã. Ficalho cite deux notices bibliographiques qui pourraient s'y rapporter. L'une, extrêmement invraisemblable, se trouve dans Padre Mariana *(De Rebus Hispaniæ,* Lib. XV, cap. II); l'auteur attribue à Covilhã des renseignements sur les habits et les moeurs des indiens. L'autre, plus plausible se rapporte à une note de Nicolau António *(Bibliotheca hispana,* II, 148) concernant un manuscrit attribué à Covilhã et portant le titre: *Relación de su Viaje desde Lisbon hasta la India por tierra y su buelta al Cairo, 1587* (sic). Barbosa Machado répète le titre en portugais: *Relação da Viagem de Lisboa até a Índia por terra e volta que fez pelo Cairo.* Ficalho doute qu'aucun de ces ouvrages ait jamais existé et tient les notices bibliographiques pour des «exagérations plus ou moins hypothétiques» ([25]). Voici cependant ce que nous avons trouvé dans León Pinelo ([26]): *Relación de su viaje desde Lisboa hasta la India, por tierra, e su buelta al Cairo, donde la escrivio em Português: Salio Año 1487 e su noticia fue la mas cierta, i la que acabó de efectuar el Descobrimento de la India.* Il ne nous semble pas que l'on puisse, en s'appuyant sur des raisons valables, affirmer qu'il n'est pas parvenu en Europe de journal tenu par Covilhã, soit par les soins du cordonnier de Lamego, soit plus tard.

La mention faite par Bruce d'une carte que Covilhã aurait envoyée au Portugal pose une énigme. Elle se trouve confirmée par une phrase de la première édition de Castanheda (1551), mais cette phrase a été supprimée dans la seconde édition (1554) ([27]), probablement par l'auteur lui-même, qui l'avait corrigée. Elle n'explique toutefois pas les affirmations de Bruce au sujet d'une carte d'origine arabe, indiquant toutes les villes de la côte africaine jusqu'au Cap. Les arabes se servaient couramment de cartes de l'Océan Indien, nous en trouvons la preuve dans un passage de João de Barros, où il raconte comment, à Melinde, le pilote arabe de Vasco da Gama lui avait montré «une carte de toute la côte de l'Inde» ([28]). Ficalho pense, pour sa part, que les affirmations de Bruce sont pure fantaisie ([29]), mais il n'est pas impossible que Bruce ait vu un document aujourd'hui perdu.

Il reste encore à expliquer l'affirmation, tout de même assez sensationnelle, que le Cap était connu dans l'Inde. Elle est en quelque sorte corroborée par Livio Sanuto, dont l'ouvrage fut écrit beaucoup plus tard. «Les Maures», dit-il, «de cette côte de Zanzibar. [...] naviguent au delà du Cap de Bonne Espérance vers l'Antarctique» ([30]). Seulement, nous ne pouvons pas avoir la certitude que ce que les Maures entendaient par le «Cap de Bonne Espérance» était bien le Cap. C'était peut-être le Cabo das Correntes. Et d'ailleurs les arabes n'avaient guère de raisons commerciales d'aller au-delà de Sofala, le port de l'or.

Sur la carte de Fra Mauro (1459), nous trouvons deux légendes concernant des voyages faits loin vers le sud, dans l'Océan Indien, par d'autres que des Européens, au XV[e] siècle. Voici la première:

> «En outre j'ai parlé à une persone digne de foi qui affirme avoir, par malchance de traversée sur un navire de l'Inde, accompli quarante jours de navigation au-delà de la mer de

([24]) James Bruce, *Travels to discover the source of the Nile in the years 1768-73,* Londres, 1799, Vol. II, p. 108.

([25]) Conde de Ficalho, *Viagens de Pero da Covilhã,* Lisbonne, 1898, p. 112.

([26]) León Pinelo, *Epitome de la Biblioteca Oriental,* Madrid, 1629, Tome I, p. 21.

([27]) Cf. Conde de Ficalho, *op. cit.,* p. 111.

([28]) João de Barros, Déc. I, Liv. IV, Cap. VI.

([29]) Cf. Conde de Ficalho, *op. cit.,* p. 111.

([30]) Livio Sanuto, *Geografia,* Venise, 1588, f. 141 v.

l'Inde [Océan Indien] plus loin que le cap (cavo) de Sofala [Cabo das Correntes] et être parvenu aux *îles vertes* [îles du Cap Vert?] lesquelles, par rapport au Sud-Ouest [de l'Afrique], sont au couchant. Et selon l'opinion des astrologues qui servaient de guides [pilotes], il parcourut au moins deux mille milles» ([31]).

La distance de 2000 milles italiennes équivaut, selon Kammerer, à 1800 kilomètres à peu près. La distance entre le Cap de Bonne Espérance et les îles du Cap Vert est de 7000 kilomètres. Kammerer croit néanmoins que les «îles vertes» sont les îles du Cap Vert et que l'on aurait pu y parvenir en quarante jours. Elles avaient été découvertes, bien avant que Fra Mauro ait dessiné sa carte.

Voici ce que rapporte la seconde légende:

«Au cours d'un voyage à travers l'Océan Indien, vers 1420, un navire ou une jonque de l'Inde descendit jusqu'à l'Île des Hommes et à l'Île des Femmes, au delà du cap de Diab ([32]), et [jusqu'] à travers les *îles Vertes* [archipel du Cap Verte], dans l'obscurité, en suivant la direction du couchant et du Sud-Ouest (garbin), ne rencontrant pendant quarante jours que l'air et l'eau. À son estime il parcourut deux mille milles. Le retour [moins favorisé?] dura soixante-dix jours jusqu'à ce même cap de Diab. Et le navire accostant à la côte pour ses nécessités, les marins virent un oeuf d'une espèce d'oiseau appelé *chroco* [le rock fabuleux]. Cet oeuf était de la grandeur d'une entrée de jarre. Et la taille de l'oiseau était telle, a-t-on dit, que d'une extrémité à l'autre des ailes, il y avait soixante pas, et qu'avec une grande facilité il soulèverait un éléphant ou tout autre grand animal, qu'il cause de grands dommages aux habitants et qu'il est des plus rapides dans son vol.» ([33]).

Pour G. R. Crone, la véracité du récit de l'épopée de ce navire battu par les tempêtes est mise en question par son association

([31]) A. Kammerer, *Mer Rouge*... etc., Tome III, III partie, pl. CXLI.

([32]) Kammerer identifie ces îles comme étant l'archipel de Socotora, *Op. cit. loc. cit.*, note 7.

([33]) A. Kammener, *op. cit., loc. cit.*

même avec la légende du Rock, car les deux thèmes se retrouvent toujours ensemble dans les traditions arabes depuis le X^e siècle ([34]).

Le mot «jonque» suggère un rapport avec la Chine. On sait que des navires chinois ont visité la côte de l'Afrique Orientale ([35]). La grande époque des navigations chinoises, celle où eurent lieu ces voyages, se situe entre 1400 et 1433 ([36]). Ces dates correspondent de façon significative à celle du voyage de la jonque de Fra Mauro — 1420.

Quelque crédit que l'on puisse accorder au récit du voyage d'un navire arabe ou chinois qui aurait doublé le Cap de Bonne Espérance au XV^e siècle, il n'en reste pas moins qu'il existe assez de preuves pour affirmer que de tels récits étaient courants dans le monde arabe à cette époque, et qu'ils sont parvenus en Europe longtemps avant le départ de Covilhã pour aller reconnaître la praticabilité du passage du sud-est. Nous savons que Covilhã en était convaincu, mais nous ne saurons sans doute jamais quelles preuves il avait pu en recueillir, ni si le Cap était effectivement connu en Orient. Nous savons que Covilhã a envoyé au Roi les renseignements qu'il avait réunis, mais il n'est pas certain que les lettres soient parvenues. Dans sa première édition (1551), Castanheda affirme que le Roi les reçut, mais dans la seconde édition, il a corrigé son texte et précisé: «Et je ne sais pas si le Roi Jean a reçu les lettres qu'avait envoyées Pêro da Covilhã par les juifs» ([37]).

([34]) G. R. Crone, «Fra Mauro's representation of the Indian Ocean and the eastern islands», In *Studi Colombiani*, Gênes, 1951, Vol. III, p. 58.

([35]) Cf. J. J. L. Duyvendak, *China's Discovery of Africa*, Londres, 1949, passim.

([36]) Cf. J. W. Mills, «Notes on the early chinese voyages», In *Journal of the Royal Asiatic Society*, Avril 1951, p. 17-33.

([37]) Cf. Fernão Lopes de Castanheda, *História do Descobrimento e Conquista da India*, Lisbonne, 2ᵉ éd. 1554, Liv. I, Cap. I (p. 5, ed. de 1833).

Chapitre IV

Les voyages de Vasco da Gama (1497) et de Pedro Alvares Cabral (1500) — L'achèvement du périple africain et la première reconnaissance de la côte de l'Afrique du sud-est par l'ouest — L'idée de L'Afrique du sud-est s'implante définitivement dans l'esprit européen (1497-1500)

En 1497, Vasco da Gama partit pour l'Inde avec une flotte de quatre vaisseaux. Il n'est pas certain, nous l'avons vu, qu'il ait bénéficié des voyages de Covilhã. Fidèle à la technique du «grand arc», il a suivi une route traçant un grand demi-cercle dans l'Atlantique sud, pour aboutir finalement sur la côte de l'Afrique du sud-ouest, près de la baie de Ste. Hélène. Après avoir doublé le Cap il s'est arrêté en trois endroits différents le long de la côte, entre le Cap et l'Île de Mozambique. Le premier est la baie de *São Brás*, aujourd'hui Mossel Bay. Le second, l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma *Rio do Cobre*, et il donna au pays le nom de *Terra da Boa Gente*. Axelson identifie la *Rio do Cobre* à l'actuelle Aguada de Boa Paz, Lat. S. 24° 53′ et Long. E. 34° 26′, mais un doute subsiste dans son esprit (1). Enfin, Vasco da Gama s'arrêta à un fleuve qu'il appela *Rio dos Bons Sinaes*, et qui est identifié par Axelson comme étant le Quelimane (2).

On trouve une référence contemporaine à sa visite dans une lettre écrite peu après le retour de la flotte, par un marchand italien, Girolamo Sernigi, Cette lettre fut imprimée pour la première fois en 1507, dans la collection italienne *Paesi novamente retrovati.*

---

(1) Cf. E. Axelson, *South-east Africa, 1488-1430*, Londres, 1940, p. 38, note 1.

(2) Dans une communication personnelle,

«...et au delà du dit Cap, ils [Vasco da Gama et son équipage] continuèrent pendant bien cinq cents lieues, se tenant près de la côte. Tous les peuples qu'ils rencontrèrent étaient des noirs. Après avoir navigué les dites cinq cents lieues, ils découvrirent un grand fleuve [*Rio dos Bons Sinaes*], à l'embouchure duquel se trouvait un grand village habité par des noirs qui sont, pour ainsi dire, assujettis aux maures qui habitent dans l'intérieur. Ceux-ci font la guerre aux dits noirs. Près de ce fleuve, on trouve d'immenses quantités d'or, comme l'affirmaient les noirs, disant que si nous restions là un mois ils nous en donneraient beaucoup. Le capitaine ne voulut pas rester, il poursuivit sa route» ([3]).

Vasco da Gama ne s'est pas arrêté à Sofala, mais il n'en ignorait pas l'existence ([4]). Il passa quelque temps à Mozambique, où il se disputa avec le cheik et finit par bombarder la ville. Puis il continua son voyage vers Mombasa et Melinde, pour parvenir finalement dans l'Inde.

Voici comment João de Barros commente l'extraordinaire exploit de Vasco da Gama, réussissant à contourner la péninsule africaine:

«...et il n'est point d'ouvrage chez les Grecs, les Romains, ou toute autre nation, qui rapporte d'aussi grande prouesse que celle de ces trois bateaux ([5]), portant environ cent soixante hommes, presque tous atteints de maladies inconnues, qui en firent périr beaucoup, en raison des climats si divers qu'ils durent traverser, des aliments différents qu'ils absorbaient, des mers dangereuses sur lesquelles ils naviguaient, sans parler de la faim, de la soif, du froid et de la peur, qui est plus terrible que tous les besoins, [et on n'a jamais entendu parler] d'une persévérance comme celle de ces hommes et d'un tel dévouement à leur Roi que, en butte à toute ces difficultés, ils ont cependant navigué plus de trois mille lieues, lutté contre trois ou quatre Rois de royaumes où lois, coutumes et langages sont bien différents, et toujours triomphé de tous les pièges qui leur étaient tendus ([6]).

Il est intéressant de comparer ce texte à la description de l'épopée portugaise par l'historien arabe Kutb-ad-din an-Nahrawali (1511-1582):

«Au commencement du X[e] siècle de l'hégire [1495-1591], parmi les évènements épouvantables et extraordinaires de l'époque, se produisit l'arrivée dans l'Inde [occidentale] des portugais maudits, l'une des nations des Francs maudits. Une de leurs bandes s'était embarquée au détroit de Ceuta [Gibraltar], avait pénétré [dans la mer] des Ténèbres et était passée derrière les montagnes d'Al-Komr dans la région desquelles le Nil prend sa source. Ils s'en allèrent vers l'Est et passèrent par un endroit proche de la côte où [la mer] est étroite ([7]): l'un des côtés [de cet endroit au Nord] est une montagne; de l'autre côté [au Sud] c'est la mer de Ténèbres houleuse. Là, leurs navires ne purent pas mouiller et furent brisés. Aucun d'entre eux n'en réchappa. Les portugais s'entêtèrent ainsi pendant quelque temps [à envoyer des navires] et faisaient naufrages à cet endroit. Personne de leur bande ne parvint dans la mer de l'Inde [occidentale] jusqu'au moment où une de leurs caravelles parvint dans l'Inde [occidentale]» ([8]).

Quoique très confus dans son expression, ce texte permet néanmoins de dégager deux points importants. D'une part, il signale que les portugais auraient essayé de doubler le Cap avant le voyage de Vasco da Gama, et lamentablement échoué. Si de telles tentatives ont eu lieu, nous n'en trouvons pas trace dans les sources portugaises, et il serait très imprudent d'accepter cette affirmation sans autres preuves. D'autre part, tout en évoquant de façon assez

([3]) Fracanzano da Montalboddo, *Paesi novamente retrovati*, Vicenza, 1507, ed. fac-similé, Princeton University, 1916, p. 68.

([4]) E. Axelson, *South-east Africa, 1488-1530*, Londres, 1940, p. 48, note 3.

([5]) Le quatrième avait été abandonné à Mossel Bay.

([6]) João de Barros, Déc. I, Liv. V, Cap. I.

([7]) c'est-à-dire un détroit.

([8]) G. Ferrand, *Instructions Nautiques et Routiers Arabes et Portugais des XV[e] et XVI[e] siècles*, Paris, 1928, p. 187.

peu claire la théorie arabe d'un passage entre l'Atlantique et l'Océan Indien, l'auteur semble accepter l'idée d'une Afrique péninsulaire. Il serait trop hardi d'en induire que la montagne en question est la Montagne de la Table. Les arabes auraient pu en entendre parler par des Portugais.

Quelques mois après le retour de Vasco da Gama à Lisbonne, ce fut Pedro Álvares Cabral qui fut envoyé dans l'Inde avec une flotte de treize vaisseaux. L'un des objectifs de ce voyage devait être l'établissement d'un comptoir à Sofala. La flotte partit en Mars 1500. Après avoir découvert le Brésil en décrivant le «grand arc» dans l'Atlantique sud, elle se dirigea vers l'est. A la suite d'une grande tempête, quatre vaisseaux furent perdus. Les autres ne touchèrent pas terre avant Mozambique. Près des îles Primeira, ils rencontrèrent deux bateaux arabes et s'emparèrent de l'un d'eux qu'ils devaient relâcher plus tard. On trouve le récit de cet incident dans la description anonyme du voyage, attribuée à tort par Ramusio au pilote de Cabral. Ce récit, publié pour la première fois dans *Paesi novamente retrovati*, renferme le passage suivant:

> «...et alors le capitaine leur demanda [aux arabes prisonniers] des nouvelles de Sofala, qui n'était encore connu que par renommée. Le Maure leur apprit que Sofala était une mine d'or et appartenait à un roi maure qui habitait une île appelée Chilloa [Kilwa]» ([9]).

En raison de la perte des quatre vaisseaux, il fallut renoncer au projet d'établir un comptoir à Sofala. Pendant le voyage de retour de l'Inde, un des capitaines de la flotte de Cabral, Sancho de Toar, fit une reconnaissance à Sofala. Voici ce qu'en dit le *Paesi novamente retrovati:*

> «...Sofala est une petite île à l'embouchure d'un fleuve [le fleuve de Sofala]. Elle est peuplée de maures, et l'or y vient des montagnes. Il vient d'un autre peuple qui n'est pas maure» ([10]).

([9]) Fracanzano da Montalboddo, *Paesi novamente retrovati*, éd. cit. p. 80.
([10]) Fracanzano da Montalboddo, *op. cit. ed. cit.* pp. 90-100.

On trouve mention de Sofala dans une lettre, qui aurait été écrite par le Roi du Portugal au Roi d'Espagne pour lui parler du voyage de Cabral. Cette lettre, dont l'authenticité est douteuse ([11]), fut imprimée à Rome en 1505. Voici ce qu'on y trouve au sujet de Sofala:

> «...[Sofala] est une île à l'embouchure d'un fleuve, habitée par un grand nombre de marchands, où il y a des quantités d'or, que ceux-ci transportent de la partie méridionale de l'Afrique, où vivent des hommes qui sont petits et forts et dont beaucoup sont monstrueux (monstruosi). Ils mangent de la chair humaine, surtout celle de leurs ennemis, et ils ont une voix faible (pocha voce)» ([12]).

Sofala se trouve également mentionné dans une lettre, dont l'authenticité, cette fois, ne fait aucun doute, adressée par le Roi Manuel à Ferdinand et Isabelle le 29 Juillet 1501. Voici ce que dit cette lettre, qui ne fut pas imprimée à l'époque:

> «...et là [Sofala], il [Sancho de Toar] apprit que parmi les hommes qui apportent l'or de là [l'intérieur] jusqu'à la côte, beaucoup ont quatre yeux, deux devant et deux derrière. Ces hommes ont des corps petits et forts, et l'on dit qu'ils sont cruels, qu'ils mangent ceux contre qui ils sont en guerre, et que les vaches du roi portent des colliers d'or massif autour de leurs cous» ([13]).

La référence aux hommes dotés de quatre yeux semble être un élément de la géographie du Moyen Age exporté d'Europe. De tels hommes sont représentés sur la carte de Hereford (ca. 1280) ([14]) et on les appelait Parvini.

([11]) Cf. William Brooks Greenlee, *The Voyage of Pedro Álvares Cabral*, Hakluyt Society, Londres, 1938, p. 42.
([12]) Cf. *Copia de uma carta de el-Rei de Portugal enviada ao Rei de Castella acerca da viagem e successo da India*, Roma, Joane de Besicken nel ano MCCCCCV a di xxiii de Octobre, p. 10. (Brit. Mus. c. 32 f. 19).
([13]) Reproduite dans *História da Colonização do Brasil*, Lisbonne, 1923, Vol. I, p. 167.
([14]) Reproduite par A. Kammerer, *Mer Rouge*... etc., Tome II, Partie II, Pl. CXXXIV.

Sur le chemin du retour, Cabral rencontra à Beseguiche, sur la côte de l'Afrique occidentale, Americo Vespucci en route pour le Brésil. Vespucci a écrit une lettre de Beseguiche, datée du 4 Juin 1501, relatant le voyage de Cabral. De Sofala, il disait:

> «Et sur cette côte [celle de l'Afrique du sud-est] il y a une population infinie et un grand nombre de villes, ils ont fait escale dans quelques-unes; la première fut Zafale, que l'on dit aussi grande que Le Caire, et où il y a une mine d'or» [15].

Les premières cartes nautiques, montrant le continent africain tel que les découvertes l'ont révélé, dont nous ayons connaissance, datent du voyage de Cabral. On ne connaît aucune carte indiquant les résultats du voyage de Vasco da Gama, alors qu'il existe quatre cartes retraçant le voyage de Cabral: la carte dite de Cantino (1502) [16]; la carte dite de Caverio (1502) [17]; la carte dite de Hamy [18] et la carte anonyme de Munich [19]. Ce qui est impressionnant, lorsque l'on examine ces cartes (à l'exception de la carte anonyme de Munich, de facture plus grossière) c'est l'extraordinaire précision du tracé de la côte africaine, en comparaison avec n'importe quelle carte du XV[e] siècle. Sur la carte dite de Caverio, le Cap de Bonne Espérance ne s'écarte de sa position exacte que de 22' [20]. Ce fait exprime bien l'extraordinaire exploit que représentent les découvertes portugaises. Grâce à leurs progrès dans la science nautique, les portugais avaient réussi à enregistrer sur une carte les routes parcourues par leurs navires avec une précision telle, qu'ils étaient en mesure de recommencer ensuite n'importe quel voyage, sans avoir à affronter les éléments imprévus de la première tentative. Ils sont parvenus avant toute autre nation à

(15) Reproduite dans Henri Vignaud, *Améric Vespuce 1451-1512*, Paris, 1917, p. 404 (texte italien).

(16) Reproduite par A. Kammerer, *Mer Rouge...* etc., Tome II, Partie II, Pl. CLIV.

(17) Reproduite dans *op. cit.* Pl. CLI.

(18) Reproduite dans *op. cit.* Pl. CLIV.

(19) Reproduite dans *op. cit.* Pl. CLIII.

(20) Cf. E. G. Ravenstein, *The First Voyage of Vasco da Gama*, Hakluyt Society, Londres, 1898, p. 212.

prévoir et à éviter à temps les dangers et les hasards rencontrés au cours du premier voyage. L'équipage de la jonque de Fra Mauro ne connut évidemment pas ces avantages [21].

Si nous comparons ces cartes à celle de Martellus (entre 1489 et 1490) [22], ou à celle de Juan de la Cosa (c. 1500) [23], nous voyons avec quelle précision la véritable forme du continent africain est entrée dans l'esprit européen, et combien peu elle a changé depuis.

Nous trouvons dans João de Barros un passage où il établit les bornes entre la partie de l'Afrique qui était, à son avis, connue de Ptolémée, et celle qui a été révélée par les découvertes portugaises:

> «Dans cette partie de la terre d'Afrique au delà de l'Ethiopie, que Ptolémée appelle l'intérieur, là où se trouve la région Agisymba, qui est la terre la plus au sud qu'il connaisse, et où il a cru voir l'extrémité sud, il y a une autre terre qui n'était pas connue de son temps et dont on connaît actuellement très bien la partie maritime, maintenant que nous avons découvert l'Inde à travers notre Mer Océane. La partie orientale de ce pays commence au Promontoire Prasso, que Ptolémée a situé à quinze degrés au Sud, ce que nous avons vérifié; les natifs de ce pays l'appellent Mozambique, nous y avons maintenant une forteresse qui sert d'escale à nos nefs sur le chemin de l'Inde. L'extrémité occidentale de cette terre, inconnue de Ptolémée, se trouve à cinq degrés de la partie du Sud, qui communique avec les Éthiopiens et qu'il appelle Hesperios, qui ne sont autres que les peuples Pangelungos, sujets de notre Roi du Congo; entre ces deux extrémités Orientale et Occidentale, se trouve le grand et illustre Cap de Bonne Espérance, inconnu du Monde pendant des milliers d'années» [24].

(21) Il faut bien dire que, à la différence des arabes et des chinois, les portugais avaient la perspective alléchante du commerce de l'Inde pour les encourager à mettre au point leur science nautique.

(22) Reproduite par A. Kammerer, *op. cit.* Pl. CXXXIX.

(23) Idem, *op. cit.* Pl. CXLIV.

(24) João de Barros, Déc. I, Liv. VIII, Cap. IV.

Ce que Barros veut dire, c'est que dans l'histoire de la découverte de l'Afrique à travers les âges, les portugais pouvaient revendiquer comme étant leur contribution toute la partie du continent africain située au sud d'une ligne reliant le Cap Delgado à un point un peu au nord de l'embouchure du Congo. Il est évident que cette partie de l'Afrique est «nouvelle», dans l'esprit de Barros, dans le sens où l'on pouvait considérer comme «nouveau» le Nouveau Monde. Les bornes indiquées par Barros correspondent à une révision plus juste des bornes théoriques, d'origine macrobienne, établies par Hartmann Schedel. Schedel avait pris, nous l'avons vu, l'équateur comme ligne de démarcation entre le «alter orbis» et le monde connu.

L'importance symbolique du Cap de Bonne Espérance, en tant que point terminal du continent africain, n'a pas échappé aux écrivains du temps. João de Barros le décrit ainsi:

> «La silhouette de la pointe de ce grand Cap de Bonne Espérance s'écarte du continent et il est séparé du Cap des Aiguilles, qui est situé à l'Est, à une distance de vingt-cinq lieues, de la même façon que nous pouvons écarter le pouce de la main gauche des autres doigts en tournant la paume par en bas. Il se trouve donc écarté à l'ouest de la masse du continent et arrondi à son extrémité, comme un doigt; et presque à la jonction, placée au milieu, il y a une région qui surplombe le reste et forme au sommet une surface plane, agréable et fraîche, plantée de menthe sauvage et autres herbes d'Espagne, et que les nôtres nomment *Meza do Cabo* [Montagne de la Table]» ([25]).

Barros avait peut-être eu cette description d'António de Saldanha, qui est vraisemblablement le premier européen qui ait fait l'ascension de la Montagne de la Table ([26]). En 1543, Aluigi de Giovanni remarquait que l'on avait cru que le Paradis Terrestre se trouvait sur la Montagne de la Table parce que l'air y est, au sommet, très

([25]) João de Barros, Déc. I, Liv. VIII, Cap. IV.
([26]) Cf. E. Axelson, *South-east Africa, 1488-1530*, Londres, 1940, p. 59.

doux et très salubre ([27]). Dans les *Lusíadas*, Camoëns a donné au Cap la forme symbolique du géant Adamastor, condamné à l'immobilité éternelle pour avoir tenté de séduire la déesse Thétis, femme de Pélée. Thétis l'avait repoussé, mais une nuit, juste au moment où il croyait la saisir dans ses bras, il fut métamorphosé en une falaise et son châtiment fut double, car pour l'éternité Thétis devait continuer à l'assiéger de ses flots. Par une nuit de tempête, Adamastor apparaît à Vasco de Gama et à son équipage, au moment où ils doublent le Cap. Voici l'évocation de Camoëns:

> «..................... uma figura
> Se nos mostra no ar, robusta e valida,
> De disforme e grandíssima estatura;
> O rosto carregado, a barba esquálida,
> Os olhos encovados, e a postura
> Medonha e má, e a cor terrena e pálida;
> Cheios de terra e crespos os cabelos,
> A boca negra, os dentes amarelos» ([28])

Adamastor s'adresse à eux en ces termes:

> «Eu sou aquele oculto e grande Cabo
> A quem chamais vós outros Tormentório,
> Que nunca a Ptolomeu, Pompónio, Estrabo,
> Plínio, e quantos passaram, fui notório.
> Aqui toda a Africana costa acabo
> Neste meu nunca visto Promontório,
> Que para o Pólo Antárctico se estende,
> A quem vossa ousadia tanto ofende!» ([29])

([27]) Cf. A. Pereira Paiva e Pona, «Duas viagens de Aluigi Giovanni, Veneziano a Calicut nos annos 1529 a 1532, traduzidos do livro *Viaggi fatti da Vinegia alla Tana in Persia, in India et in Constantinopoli*, Venice, 1543», In *Bol. da Soc. de Geog. de Lisboa*, 1892, p. 633 et seq.
([28]) Luís de Camões, *Os Lusíadas*, V. 39.
([29]) *Ibid.*, V, 50.

Chapitre V

L'Afrique du Sud-Est de 1501 à 1505 — Le récit de Thomé Lopes — Sofala et Ophir — Le récit de Balthasar Sprenger — La première représentation iconographique, dans la littérature européenne, des noirs de l'Afrique méridionale.

Après le voyage de Pedro Álvares Cabral, des flottes furent envoyées dans l'Inde tous les ans. En 1501, João de Nova partit avant le retour de Cabral. En 1502, Vasco da Gama entreprit son second voyage aux Indes. Deux récits de ce voyage ont été conservés; l'un d'eux, anonyme, a été écrit par quelqu'un qui accompagna la flotte. C'est un opuscule de quelques pages seulement, publié à Anvers, en flamand, en 1504, sous le titre *Calcoen* — peut-être une déformation de «Calicut». Voici ce que l'auteur nous dit de Sofala:

> «Le 14 Juin, nous arrivâmes devant une ville appelée Sçafal [Sofala] et nous demandâmes à faire du commerce; mais on ne voulut pas nous le permettre, parce que les habitants avaient de grandes craintes du côté de la rivière des Paepians. Il y a là une rivière qui coule du pays des Paepians. Le pays des Paepians est situé dans l'intérieur des terres, enfermé par des murailles [1], et n'a pas d'autre issue vers la mer que la rivière de Sçafal. Et les habitants du pays craignaient que les Paepians ne vinssent à découvrir cette route, car le roi de Sçafal faisait alors la guerre aux Paepians.
>
> Nous parlâmes avec les habitants du pays des Paepians qui avaient été faits prisonniers et traités comme des escla-

(1) Il s'agit des montagnes d'Inhanga.

ves. Ce pays des Paepians abonde en argent, en or, en pierres précieuses et en richesses, et ce royaume est à 400 milles du Cap de Bonne Espérance» [2].

Cette rérérence aux *Paepians* est la première allusion au célèbre Empire du Monomotapa, qui allait devenir, quelques décades plus tard, l'élément principal de l'histoire de l'Afrique du sud-est. La mention d'une guerre entre le roi de *Sçafal* et les *Paepians* confirme la thèse qui veut que l'Empire, en tant que tel, ait déjà été en train de se disloquer avant l'arrivée des portugais [3] et que leur intervention n'ait fait que hâter le processus. Le nom de *Paepians* est une déformation de *Pape Jan*, nom flamand du Prêtre Jean. Nous verrons plus loin comment le royaume du Prêtre Jean a pu s'étendre jusqu'en Afrique du sud-est.

L'autre récit du second voyage de Vasco da Gama est de Thomé Lopes qui, lui aussi, voyagea avec la flotte. Son récit a été publié pour la première fois dans la collection de voyages de Ramusio, *Navigationi e Viaggi*, collection qui eut de nombreuses éditions. Voici ce qu'il dit de Sofala:

> «... quand nous fûmes arrivés à cette île [Mozambique] on nous dit que certains Maures, personnalités notables de cette île, venaient à la galère capitane saluer l'Amiral, et on leur a posé beaucoup de questions sur l'affaire de la mine [4] de Ceffalla [Sofala]. Et ceux-ci, en présence de beaucoup de gens qui étaient là, répondirent qu'ils étaient certains qu'il y avait maintenant une grande guerre là d'où venait l'or. Et que pour cette raison il ne venait pas d'or de la mine. Et que lorsque la paix serait rétablie, on pourrait

[2] «*Calcoen*», le second voyage de Vasco da Gama à Calicut, trad. française de J. Ph. Berjeau, Paris 1881.

[3] Pour plus de précisions, voir la lettre de Diogo de Alcaçova au Roi, datée du 22-11-1506. Publiée par George Mc Call Theal: *Records of South-east Africa*, Cape Town, 1898, Vol. I, pp. 57-67.

[4] A cette époque, le terme «mine» était employé dans le sens de «comptoir». Cf. El Mina, le comptoir en Guinée.

> apporter de cette mine deux millions de «mitigals» [5] d'or, chaque mitigal valant un ducat un tiers. Et que les années précédentes, quand la paix régnait dans le pays, les bateaux de la Mecque et de Zidem et de bien d'autres contrées avaient emporté de cette mine deux millions. Qu'il y a des livres et des écrits qui disent que c'est de cette même mine que le Roi Salomon venait chercher tant d'or tous les trois ans, et que la Reine de Saba, qui apporta à ce Roi de si grands présents, était originaire de cette partie de l'Inde. De même ces Maures donnèrent à l'Amiral un bol de myrrhe très fine, et de plus ils lui dirent que lorsque la paix serait revenue dans le pays, ils pourraient avoir dans cette mine deux cents *cantaros* [poids de 150 livres] de cette myrrhe» [6].

On a spéculé à perte de vue, dans la littérature européenne, sans décider si l'on pouvait identifier Sofala à l'Ophir de la Bible, la source des richesses de Salomon. L'idée qu'Ophir pouvait se situer en Afrique est bien antérieure à l'époque des grandes découvertes, puisque nous trouvons sur la carte Borgia, de 1452 [7], la légende *Ophir* à l'extrémité du continent africain.

Dans son *Esmeraldo de Situ Orbis*, écrit entre 1505 et 1508, Duarte Pacheco, s'adressant à son Roi, disait:

> «... la grande mine que d'aucuns croient être celle d'Ophir, et qu'on appelle maintenant Sofala, a été découverte et retrouvée par vos capitaines...» [8].

[5] D'après Axelson, un «mitigal» équivalait à 4,7 g. environ. Cf. Axelson, *South-east Africa, 1488-1530*, Londres, 1940, p. 6-7, note 2. Dans sa lettre au Roi, citée plus haut, Diogo de Alcaçova estimait l'exportation d'or de Sofala à 1.300.000 mitigals par an, chiffre qu'Axelson trouvait excessif. *Op. cit.*, p. 110.

[6] Cf. «Navigationi di Thomé Lopes», in Giovanni Baptista Ramusio, *Navigationi e Viaggi*, 3ª ed., Venise, 1563, f. 134 v. (1ª ed. 1550).

[7] Reproduite dans Youssouf Kamal, *Monumenta Cartographica Africanae et Aegypti*, Le Caire, 1951, Tome V, fasc. I, f. 1493.

[8] Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de Situ Orbis*, ed. Acad Port. Hist. Lisbonne, 1954, p. 13.

À notre connaissance, le récit de Thomé Lopes ne fut pas publié avant de paraître dans la collection de Ramusio en 1550. Mais il semble bien qu'on se soit déjà demandé auparavant, en Europe, si Sofala n'était pas Ophir. En 1530, Raphael Volaterranus écrit à propos de Sofala:

> «À cause des filons d'or retrouvés en grande quantité, on croit qu'il s'agit de cette ville qui est appelée Ophir par les livres de Salomon» ([9]).

En 1543, Aluigi de Giovanni écrit:

> «... et beaucoup de portugais m'ont affirmé que cette mine était celle d'où le sage Salomon a tiré son trésor; mais je ne le pense pas, parce que nous n'avons rien lu qui prouve que les hommes de ce temps-lá connaissaient ce chemin» ([10]).

En 1561, Gaspar Barreiros s'est intéressé à cette question ([11]). Pour sa part, il ne croit pas que Sofala soit Ophir, mais après avoir cité l'opinion de Raphael Volaterranus, il donne celle de Ludivici Venetus ([12]), qui penche pour cette identification.

Cette opinion semble avoir pénétré assez profondément dans la pensée européenne, car nous trouvons dans le *Paradis Perdu* de Milton la ligne: «Sofala thought Ophir» (Sofala que l'on croit être Ophir) ([13]).

En général, les critiques modernes ont tendance à repousser cette identification. En 1912, W. H. Schoff écrivait que: «Toute la thèse a été élaborée à partir de données sans fondement, car on

---

([9]) Raphael Volaterranus, *Commentariorum urbanorum*, Bâle, 1530, f. 138 v.

([10]) Cf. A. Pereira de Paiva e Pona, «Duas viagens de Aluigi de Giovanni a Calicut nos annos de 1529 a 1532, traduzidos do livro, *Viaggi fatti da Vinegia alla Tana, in Persia, in India et in Constantinopoli*, Vinegia, 1543», In *Bol. da Soc. de Geog. de Lisboa*, Lisbonne, 1892, p. 633 et seq.

([11]) Gaspar Barreiros, *Commentarius de Ophyra Regione apud Divinam scripturam cõmemorata*, Coimbra, 1561, (sans pagination).

([12]) Nous n'avons pas pu trouver le livre de Ludivici Venetus, mentionné également, d'ailleurs, par João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Évora, 1609, (p. 208, ed. de 1891).

([13]) John Milton, *Paradise Lost*, XI, 400.

(a)

(b)

Photographie: British Museum

Les habitants de la région de Lourenço Marques (a) et de l'embouchure du Zambèze (b).

Gravure sur bois d'après Hans Burgkmair, se trouvant dans (Balthazar Sprenger): *Of the newe lãdes and of y people founde by the messengers of the Kynge of Portygale named Emanuel.* Anvers, c. 1521

ne trouve, dans la littérature ancienne, aucune référence à une partie de la côte africaine située à moins de onze cent vingt kilomètres de Sofala» [14].

Quiconque a étudié les ouvrages géographiques de l'antiquité conviendra qu'il est pour le moins hasardeux d'identifier de façon précise les endroits qui y sont mentionnés. Schoff situe l'Ophir de la Bible sur la côte d'Arabie, près d'Oman. Quant à Sofala, il reste encore à expliquer comment d'énormes quantités d'or ont été enlevées des mines de la Rhodésie du Sud, dans les temps préhistoriques, et où elles sont passées.

En 1505, Francisco d'Almeida partit pour l'Inde. Nous avons le récit de ce voyage par un Tyrolien, Balthasar Sprenger (ou, parfois, Springer). Ce Sprenger, né à Vils, en Autriche, était au service d'un marchand d'Augsbourg, Anton Welser. Il fit le voyage sur le St. Léonard, navire armé par un groupe de négociants et de banquiers allemands [15]. Il existe quatre éditions différentes du récit de Sprenger. La première est en allemand [16]; la seconde en latin [17]; la troisième en flamand [18] et la quatrième en anglais [19]. Nous avons suivi le texte latin, qui est le meilleur.

> «Après cette région [Guinée] nous naviguâmes vers le pays appelé *Allego* [20], qui s'étend sur cinq cent cinquante milles jusqu'aux frontières de l'Arabie. Dans ce pays il y a une région appelée *Saphalle*, où l'on trouve des hommes couverts de peaux de lions, de léopards et d'autres animaux. Là les gens ont une pudeur naturelle. En effet, les hommes portent leurs parties honteuses, qui sont moins couvertes par

---

(14) W. H. Schoff, *Periplus of the Erythraen Sea*, Londres, 1912, p. 97.

(15) Cf. Robert Procter, *Jan van Doesborgh, printer at Antwerp*, Londres, 1894, p. 36; cf. aussi F. Schulze, *Balthasar Springes Indienfahrt*, Strasbourg, 1902.

(16) Balthasar Sprenger, *Dje Merfart*, Munich, 1509.

(17) Balthasar Sprenger, «Iter Indium Balthasaris Sprenger, ex manuscripto Cl. V. Domini baronis de Crassier». In *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la Congrégation de St. Maur*, Paris, 1724, tome II, p. 361.

(18) Anon. (Balthasar Sprenger) *Die Reyse van Lissebone*, Anvers, 1508.

(19) Anon. (Balthasar Sprenger), *Of the newe Lãdes and of y peoples founde by the messengers of the Kynge of Portygale named Emanuel*, Anvers, c. 1521-22.

(20) La baie de Delagoa, actuellement Lourenço Marques.

les peaux de bêtes suspendues à la mode d'une étoffe drapée, dans des sortes d'enveloppes ([21]) de bois ou de cuir, et leurs testicules entourés d'un lien ([22]). Quant aux femmes, elles laissent pendre des peaux de bêtes autour de leurs parties honteuses: elles se couvrent la tête de peaux de brebis ou de tout autre animal et remontent, en les liant, les parties honteuses de leurs fils. Les hommes tressent aussi leurs cheveux et leurs poils et les enduisent de poix. Ils habitent sous terre ([23]). Ils ont des boeufs et de grandes brebis et beaucoup de bétail très beau. Le pays est assez agréable, grâce aux cours d'eau et aux herbes aromatiques. Ils parlent vite. Il n'y a pas là d'argent qui puisse être comparé à ce que nous connaissons, sauf une monnaie de fer. Les hommes portent à la main de petits bâtons blancs, ils ont pour armes de longs javelots ou des pierres qu'ils lancent avec force sur leurs ennemis. Ce pays est surtout fabuleux parce que les hommes et les femmes s'attachent toujours sous la plante des pieds des planches circulaires, pour pouvoir marcher sur le sable sans se blesser ([24]).

Puis nous arrivâmes dans le pays d'Arabie ([25]), où se trouve, dit-on l'un des trois royaumes dont les habitants attachent des bijoux d'or d'Arabie aux oreilles de leurs boeufs et mettent des anneaux d'or autour de leurs cornes et de leurs jarrets. D'autre part, ils portent à même le corps des étoffes de lin ou des vêtements de soie flottants. En effet, on peut leur acheter de l'or en l'échangeant contre des étoffes de lin ou de soie, que les marchands apportent là-bas comme on l'a peint sur les images.» ([26]).

([21]) Ce genre d'enveloppe est encore utilisée par beaucoup de tribus africaines.

([22]) L'expression latine est «columbis colligatis». S'agit-il d'un euphémisme traduit en latin?

([23]) Peut-être une allusion «exportée» aux troglodytes.

([24]) Schapera parle d'une tribu hottentote, les *Veldschoendragers*, ainsi appelée à cause d'une espèce de sandale qu'ils portent. Cf. I. Schapera, *The Khoisan peoples of South Africa*, Londres, 1930, p. 224.

([25]) Le Rio dos Bons Sinaes, à l'embouchure du Zambèze.

([26]) Anon. (Balthasar Sprenger) *Iter Indium Balthasaris Sprenger*, in. *op. cit.*, t. II, p. 361 et suiv.

Ce texte, déjà très important, est accompagné de gravures dans toutes les éditions sauf l'édition latine. Les deux qui illustrent la partie que nous avons citée sont sans doute les premières représentations iconographiques, dans la littérature européenne, des noirs de l'Afrique du sud-est. Si les visages ont quelque chose d'européen, les vêtements sont indiscutablement, dans la première des deux gravures surtout, africains. Toutes deux ont été faites par un célèbre artiste d'Augsbourg, Hans Burgkmair, qui dessina et publia en 1508, d'après les données qui lui avaient été fournies par Balthasar Sprenger, une grande planche composée de quatre ou cinq feuilles collées ensemble, qui avait un mètre quatre-vingt-dix de large et vingt-six centimètres de haut ([27]). En 1895, un fragment des premiers groupes était entre les mains du Baron von Welser, à Ramhof ([28]). On trouve des fac-similés des autres groupes dans Derschau ([29]), mais on ne sait pas si les gravures relatives à l'Afrique du sud-est s'y trouvent aussi.

Les illustrations des éditions allemande, flamande et anglaise, sont toutes des copies grossières de la planche de Burgkmair. Dans l'édition allemande, elles sont en couleurs. On trouvera dans Schulze des reproductions en noir et blanc de l'édition allemande ([30]).

([27]) Cf. H. Harrisse, *Americus Vespuccius*, Londres, 1895, p. 41.

([28]) Cf. *Ibid.* p. 42. En 1953, les autorités de la Bibliothèque Royale de Bavière, à Munich, ne purent donner aucun éclaircissement sur l'histoire de ce fragment. Il semble à peu près certain qu'il a été détruit pendant la guerre.

([29]) Derschau, *Gravures en bois des anciens maîtres allemands*, Gotha, 1808, N° B. 26.

([30]) F. Schulze, *Balthasar Springes Indienfahrt*, Strasbourg, 1902, p. 38-53.

Chapitre VI

La fondation, à Sofala, du premier établissement européen en Afrique du sud-est — L'origine des établissements arabes sur la côte de l'Afrique du sud-est — Le mythe qui plaçait l'Afrique du sud-est sous la domination du Prêtre Jean, depuis le voyage de Cabral jusqu'à sa destruction par João de Barros (1552) — La description de l'Afrique du sud-est par Duarte Barbosa (1516).

En 1505, Pedro d'Anhaia fut envoyé à Sofala pour y construire une forteresse et assurer ainsi la permanence de la présence portugaise en Afrique du sud-est. Peu après son achèvement, cette forteresse fut violemment attaquée par un chef noir du voisinage, incité et aidé par les habitants arabes de Sofala (1). Cet évènement est évoqué par Camoëns dans ses *Lusíadas:*

> «Olha deles a bruta multidão
> Qual bando espesso e negro de estorninhos, (2)
> Combaterá em Sofala a fortaleza,
> Que defenderá Naia (3) com destreza.» (4)

Pendant un certain temps, la situation des portugais en Afrique du sud-est resta très instable, en raison de l'hostilité continuelle des arabes et de leurs alliés noirs. Au début, les portugais avaient eu des gains considérables grâce au trafic de l'or, qui passait par

(1) Pour le récit de cette attaque et une liste des sources contemporaines qui la décrivent, v. E. Axelson, *South-east Africa 1488-1530,* London, 1940, chap. IX.

(2) Étourneaux.

(3) Pedro d'Anhaia.

(4) Luís de Camões, *Os Lusíadas,* X, 94.

Sofala, mais cela ne dura que quelques années, les arabes ayant créé d'autres débouchés à Angoche et sur le Zambèze (5).

Il existait des établissements arabes de Mogadiscio jusqu'à Sofala, à l'époque de l'arrivée des portugais dans l'Océan Indien. Sofala avait son propre cheik, mais dépendait, nous l'avons vu, du cheik de Kilwa. Kammerer situe le début de la colonisation arabe sur la côte de l'Afrique du sud-est vers 700 (6). João de Barros, citant une *Chronique des Rois de Kilwa* (7), qu'il a eue entre les mains, décrit le commencement de cette colonisation (8). Les premiers arrivés furent des réfugiés, adhérents d'une secte persécutée en Arabie, des mahométans dissidents appelés Emozaides. Puis vinrent des réfugiés du roi de Laça, une ville située près de l'île de Bahrein, sur le Golfe Persique. Ces derniers fondèrent les villes de Mogadiscio et de Brava. Pour éviter de tomber sous leur domination, les Emozaides s'enfoncèrent dans l'intérieur des terres, et peu à peu se métissèrent avec les noirs. Les habitants de Mogadiscio furent les premiers à pénétrer jusqu'à Sofala, où ils se rendaient de temps en temps pour y faire du commerce. Plus tard, les arabes de Kilwa finirent par absorber à tel point le commerce de Sofala, qu'ils s'y fixèrent définitivement. João de Barros prétendait que les arabes n'avaient jamais pu doubler le Cabo das Correntes, à cause de la violence des courants. Axelson a observé que cet argument se trouvait contredit par les faits. Le courant atteint souvent quatre noeuds en face de l'île de Mozambique, alors qu'il en a deux, en moyenne, près du Cabo das Correntes (9). Barros ne faisait toutefois que répéter l'opinion des géographes arabes (10). Il ajoute que, comme leurs bateaux n'étaient pas assez forts pour résister aux tempêtes du Cap de Bonne Espérance, les arabes «n'osaient pas entreprendre la découverte du pays qui se trouve à l'Ouest du Cabo das Correntes, malgré le grand désir que beaucoup en avaient, comme ils l'avouaient eux-mêmes, surtout ceux de la Ville de Kilwa» (11).

(5) Cf. E. Axelson, *op. cit.*, p. 121.
(6) A. Kammerer, *La Mer Rouge*... etc., Tome II, Partie I, p. 70.
(7) Ce n'est pas celle qui a été publiée par S. A. Strong dans le *Journal of the Royal African Society*, 1895.
(8) Cf. João de Barros, Déc. I, Livro VIII, Cap. IV, et Livro X, Cap. II.
(9) Cf. E. Axelson, *op. cit.*, p. 11, note 1.
(10) Cf. Ibn Said, In Youssouf Kamal, *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti*, Le Caire, 1936, Tome IV, fasc. I, f. 1081 v.

Barros afirme que lors de l'arrivée des portugais, l'hégémonie de Kilwa, qui s'était d'abord étendue sur une très grande partie de la côte voisine, avait été considérablement réduite à la suite de querelles intestines.

Dans un récit, écrit vers 1505 par un italien, Lunardo de Chá Masser, on trouve la description suivante de Sofala:

> «Après avoir doublé le Cap de Bonne Espérance, ils [les portugais] continuent à longer la côte; il font la première escale à Zafale [Sofala], qui se trouve sur la terre ferme: et dont le Roi est Chrétien et sujet du Prêtre Jean» (12).

Cette affirmation que le roi de Sofala était chrétien et sujet du Prêtre Jean est manifestement très éloignée de la vérité, mais elle montre tout de même à quel point le mythe du royaume du Prêtre Jean s'étendant sur toute l'Afrique méridionale avait pu subsister bien après que les portugais eussent doublé le Cap. Au début du XVIe siècle, on ne croyait pas, à de rares exceptions près, que la souveraineté du Prêtre Jean s'étendît jusqu'à la côte de l'Afrique du sud-est. On se représentait plutôt son royaume comme situé à l'intérieur des terres et entouré d'une bande de territoires côtiers, appartenant à des peuples indigènes. Cette nouvelle idée se trouve exposée dans une lettre écrite par le Roi de Portugal à Ferdinand de Castille, le 29 Juillet 1501. Voici ce que dit cette lettre, dont l'authenticité est incontestable:

> «Ces royaumes (13) s'étendent de la Mer Rouge vers le sud et, dans l'intérieur, ils confinent aux territoires des gentils (14), qui confinent eux-mêmes à ceux du Prêtre Jean, qu'ils appellent *abechy*» (15).

(11) João de Barros, Déc. I, Liv. VIII, Cap. IV.
(12) Lunardo de Chá Masser: «Relazioni» ed. par P. Peragallo, In *Memórias da Academia Real das Ciências de Lisboa*, Nova Série, Tomo VI da Collecção Classe de Ciências Moraes, Politicas e Bellas Letras, p: 67.
(13) Les cités arabes le long de la côte de l'Afrique du sud-est.
(14) Les noirs.
(15) Reproduite in *História da Colonização do Brasil*, Lisbonne, 1923, Vol. II, p. 165.

Pour montrer comment l'Europe imaginait l'Afrique pendant le premier quart du XVI[e] siècle, nous citerons encore trois autres exemples.

Dans le *Roteiro* du voyage de Vasco da Gama, on trouve l'affirmation suivante:

> «Ils nous dirent en outre que le Prêtre Jean n'était pas loin de là [Mozambique]; et qu'il avait beaucoup de villes le long de la mer, dont les habitants étaient de grands commerçants et possédaient de grands bateaux; mais le Prêtre Jean se trouvait à l'intérieur des terres et on ne pouvait le rejoindre qu'avec des chameaux» ([16]).

Dans une lettre au Roi, datée du 4 Décembre 1513, Afonso de Albuquerque décrit ainsi le royaume du Prêtre Jean:

> «Le pays du Prêtre Jean est très grand; il s'étend en arrière de Mogadiscio en direction de Sofala, et de là vers Le Caire, le long de la Mer Rouge jusqu'à Çuaquem [Souakin], et à travers les terres de l'intérieur on dit qu'il s'étend jusqu'à confiner à la Nubie, que nous appelons «Tiopia», et au territoire de maures que l'on nomme Ajaje, d'où vient à Souakin de l'or en blocs carrés comme des dés; le pays du Prêtre Jean s'étend ainsi en direction de Manjcongo [le Congo] et du bord de la mer de ce côté-là, de même que sur la côte qui aboutit au Cap de Bonne Espérance; il y a beaucoup de mines d'or dans le pays du Prêtre Jean: à mon avis, c'est de la région soumise au Prêtre Jean que vient l'or qui arrive à Sofala, de même que celui de Mogadiscio et de Mombase» ([17]).

Voici maintenant ce qu'écrit Diogo Lopes de Sequeira, dans une lettre du 25 Avril 1520, adressée à Rodrigo de Lima:

> «Vous vous efforcerez également de savoir quelque chose du Nil, où il prend sa source, et s'il a des affluents, ou si ce n'est qu'un fleuve unique; de prendre des renseignements sur d'autres fleuves et d'apprendre si le Cap de Bonne Espérance est sous sa domination [du Prêtre Jean], ou si l'on a entendu parler du passage de nos bateaux dans d'autres régions [à l'ouest]» ([18]).

([16]) Alvaro Velho, *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, Porto, 1945, p. 33.

([17]) Cf. *Alguns Documentos da Torre do Tombo*, Lisbonne, 1892, p. 329.

Le mythe de l'immense étendue du royaume du Prêtre Jean commence à disparaître vers le milieu du XVI[e] siècle, et c'est João de Barros qui lui porte le coup de grâce. Voici ce qu'il écrit dans ses *Décades:*

> «Comme on parlait beaucoup du *Prestes João das Indias* dans ces régions de la chrétienté et que nous voyions quelques religieux qui avaient vécu dans cette *Abassia* [Abyssinie], comme, d'autre part on était très peu renseigné sur ces régions, il nous semblait qu'elles devaient avoir pour roi ce grand Prêtre Jean, et c'est pourquoi tous ceux de notre chrétienté s'efforçaient de gagner son amitié et de se lier avec lui» ([19]).

Barros parle alors de l'erreur, très répandue parmi les gens du commun, selon laquelle le Roi d'Abyssinie était le Prêtre Jean des Indes — «et cette opinion a trompé bien des hommes savants» ([20]).

Lorsque la distinction fut établie entre le Prêtre Jean et le Roi d'Abyssinie, on se garda bien d'attribuer à ce dernier tout l'immense territoire que l'on attribuait auparavant au Prêtre Jean.

En 1518, Duarte Barbosa décrivit les côtes de l'Afrique orientale et de Malabar. Cette description fut publiée par Ramusio en 1550, dans sa collection *Navigationi e Viaggi*. Du fait qu'il avait paru dans la collection de Ramusio, le texte fut réédité en plusieurs langues par d'autres compilateurs de collections. Duarte Barbosa parle longuement de la côte de l'Afrique du sud-est. Il fut le premier à attirer l'attention du lecteur européen sur le grand Empire de Benemetapa, dans l'intérieur, derrière Sofala. Voici ce qu'il dit du

([18]) Cf. *Ibid.*, p. 444.

([19]) João de Barros, Déc. III, Livro IV, Cap. I.

([20]) *Ibid.*, *loc. cit.*

Benemetapa ou Benamataxa (que l'on appellera plus tard le «Monomotapa») et de la ville de Zimbaos. Nous avons choisi le texte de Ramusio plutôt que le texte portugais original, parce que c'était celui que l'Europe du XVI[e] siècle lisait; le texte portugais n'a été édité qu'au XIX[e] siècle.

«ROYAUME DE BENAMATAXA

En se dirigeant vers l'intérieur de ce pays de Cefala, on trouve le royaume de Benamataxa, qui est très grand et appartient à des gentils que les Maures appellent Cafres. Ce sont des hommes noirs, ils sont nus jusqu'à la ceinture et ont le bas du corps couvert d'étoffes de différentes couleurs et de peaux de bêtes sauvages, et ceux qui sont les plus notables portent cette peau avec une queue et pour montrer leur grandeur et leur renommée ils la font traîner par terre, et ils dansent, et font tant de sauts et tant de gestes qu'ils font sauter cette queue de tous les côtés. Ces gens portent une épée dans un fourreau de bois incrusté d'or ou de tout autre métal, et ils la portent comme nous du côté gauche, avec une ceinture d'étoffe peinte, qu'ils font à cet effet avec quatre ou cinq noeuds, et ils y attachent leur bourse comme des gentilshommes, et ils ont à la main leur sagaie, quelques-uns portent des arcs et des flèches, les arcs sont plutôt petits et les fers des flèches sont très grands et bien travaillés; ce sont des hommes de guerre et quelques-uns sont des marchands. Les femmes se promènent nues tant qu'elles ne sont pas mariées, ne couvrant que leur sexe d'une étoffe; lorsqu'elles sont mariées et qu'elles ont des enfants, elles portent une autre étoffe sur la poitrine.

«ZIMBAOS

À 15 jours de marche de Cefala, dans l'intérieur, se trouve une grande ville des gentils, qui s'appelle Zimbaos, ils y ont des maisons de bois et de paille, et le Roi de Benamataxa y réside assez souvent. De là à la ville de Benamataxa, il y a six journées de marche, et la route va de Cefala vers le Cap de Bonne Espérance par l'intérieur des terres. Et la dite ville de Benamataxa est très peuplée. C'est là que le Roi vit d'habitude. Et là les commerçants qui vont à Cefala s'approvisionnent en or, qu'ils donnent aux Maures sans le peser contre des étoffes de couleur, et des verroteries de Cambaye qui sont très recherchés chez ces gentils: et ceux de cette ville de Benamataxa disent que l'or vient encore de bien plus loin dans la direction du Cap de Bonne Espérance, d'un autre pays soumis à ce Roi de Benamataxa. Celui-ci est un très grand prince, et il tient sous sa domination beaucoup d'autres rois, et beaucoup d'autres pays de l'intérieur aussi bien vers le Cap de Bonne Espérance que du côté du Mozambique, et au delà. Et tous les jours ce Roi de Benamataxa reçoit de grands présents, qui lui sont envoyés par les Rois et les grands seigneurs ses sujets: et quand ils viennent les lui offrir, ils les portent sur leurs têtes et traversent ainsi toute la ville jusqu'au palais, où le roi les regarde arriver d'une fenêtre, il envoie quelqu'un les recevoir, ils ne le voient pas, mais ils entendent seulement sa voix; ensuite il fait appeler les gens qui ont apporté les présents et prend congé aimablement. Ce Roi a toujours sur le pied de guerre un Capitaine, qu'on appelle Sono, avec un grand nombre de guerriers, parmi lesquels se trouvent six mille femmes, qui portent aussi les armes et combattent; avec cette armée, il soumet les rois qui tentent de se révolter contre lui ou de fomenter des troubles. Ce dit Roi de Benamataxa envoie tous les ans un grand nombre d'hommes honorables dans tous les points de son royaume, et chez ses vasseaux pour leur donner du feu, afin que tous lui rendent hommage (rendino ubbidienza). Et il fait en sorte que chacun de ceux qui ont été envoyés aille partout et fasse éteindre tous les feux qu'il trouve, et lorsqu'ils sont éteints, tous ceux de ce peuple vont trouver cet homme envoyé comme Commissaire pour lui demander un nouveau feu en signe d'obéissance et de soumission. Et ceux qui ne le font pas sont tenus pour rebelles, et le Roi envoie immédiatement pour les détruire autant de gens qu'il est nécessaire, et partout où ils

passent les frais sont payés par les habitants. Leur ravitaillement consiste en viande, en riz et en huile de sésame» ([21]).

Il est difficile de savoir où pouvait bien se trouver la ville de Zimbaos. Elle ne correspond pas du tout aux ruines de Zimbabwe ([22]). Il s'agit plus vraisemblablement d'une des résidences du roi de Quiteve, à Gaonhé, à quinze jours de voyage de Sofala ([23]). João dos Santos parle d'une montagne, proche de la résidence du roi de Quiteve, appelée Zimbaohé ([24]). Quant à la ville de Benemetapa, elle correspond peut-être à la résidence du Monomotapa, que Hall situe soit près du Mt. Darwin, soit à N'pande, dans la région Beza-Chidima ([25]).

Duarte Barbosa est le premier écrivain non officiel qui ait mentionné le Zambèze. Le texte portugais affirme que le fleuve «s'enfonce dans l'intérieur vers le royaume du Benametapa pendant plus de cent soixante-dix lieues» ([26]). Le texte de Ramusio ne parle que de cent soixante lieues. Barros affirme que le Zambèze est navigable pendant deux cent cinquante lieues ([27]), c'est-à-dire 1280 kilomètres, la lieue portugaise ayant 5,12 kilomètres.

Ce fut surtout par le Zambèze que les portugais pénétrèrent dans l'intérieur du pays au XVI[e] siècle. Ils commencérent à développer la navigation et le commerce sur le Zambèze au moment où le trafic de l'or, drainé sur Angoche par les arabes, ne fut plus aussi florissant à Sofala.

([21]) Duarte Barbosa, «Livro de...» In Giovanni Baptista Ramusio, *Navigationi e Viaggi*, 3ᵉ éd., Venise, 1554.

([22]) Cf. R. N. Hall, *Prehistoric Rhodesia*, Londres, 1909, p. 47.

([23]) Cf. *Ibid.*, p. 461.

([24]) João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Évora, 1609, Livro I, Cap. VIII (Vol. I, p. 64 de l'éd. de 1891).

([25]) Cf. R. N. Hall, *op. cit.*, p. 109, note 2.

([26]) Duarte Barbosa, «Livro de...» In *Noticias Ultramarinas*, Lisbonne, 1867, Vol. II, p. 249.

([27]) João de Barros, Déc. I, Livro X, Cap. I.

Il n'existe aucun document permettant d'établir à quelle date les portugais se fixèrent à Sena et à Tete. Ces deux villes existaient probablement avant leur arrivée. Ils s'y sont sans doute installés peu après 1531 ([28]). Quelimane fut fondé en 1544 ([29]).

La description que fait Duarte Barbosa de la cérémonie de la distribution du feu rappelle un rite commun à plusieurs tribus d'Afrique ([30]).

([28]) George McCall Theal, *The Portuguese in South Africa*, Londres, 1896, p. 133, note 1.

([29]) George McCall Theal, *Records of South-east Africa*, Cape Town, 1898, Vol. VII, p. 487.

([30]) V. à ce sujet l'étude d'un anthropologue, W. Eiselen, *The Sacred Fire of the Bapedi of the Transvaal*, Johannesburg, 1927.

Chapitre VII

Les limites géographiques du Monomotapa d'après les écrivains du XVI^e siècle — Les vassaux du Monomotapa — Ce qui devait constituer les limites réelles de L'Empire du Monomotapa au XVI^e siècle — La description par João de Barros des ruines de Zimbabwe.

C'est à peu près au moment où l'on commence à croire de moins en moins que le Royaume du Prêtre Jean s'étend sur tout le continent africain, que l'on voit se répandre l'idée de l'existence de deux vastes empires noirs: le Royaume du Congo et l'Empire du Monomotapa. Le premier avait pour centre le bassin du Congo et le second la région située entre le Zambèze et le Limpopo. On les imaginait sous la forme de deux grands ballons, dont l'un était attaché à la côte occidentale et l'autre à la côte orientale. Ils avaient un point de contact au milieu du continent.

En raison de leur importance, ces deux entités politiques vont dominer l'histoire et la géographie de l'Afrique au sud de l'équateur pendant toute la deuxième moitié du XVI^e siècle et pendant une grande partie du XVII^e, à tel point que tout le reste du continent en sera presque éclipsé.

Il ne semble pas que les divers auteurs aient eu une idée très précise de ce qu'était au juste le Monomotapa. La plupart d'entre eux suivaient João de Barros, qui le décrivit comme «une île embrassée par les deux bras d'un fleuve qui vient du lac le plus remarquable que contienne la terre d'Afrique [1].

João de Barros donne aux deux bras du fleuve les noms de *Cuama* et de *Espírito Santo:* le *Cuama,* c'est le Zambèze, et le *Espírito Santo* serait, d'après Ravenstein, l'Umbelasi, aujourd'hui Umbe-

(1) João de Barros, Déc. I, Livro X, Cap. I.

lusi ([2]). Il n'est pas impossible qu'une confusion se soit établie dans l'esprit de Barros et qu'il ait pris le Limpopo pour le Espírito Santo. Des renseignements sur l'importance et la grandeur de celui--ci auraient pu lui parvenir de sources arabes ([3]). En dehors de l'opinion exprimée par João de Barros sur la grandeur et la longueur du Espírito Santo, on ne trouve aucun texte du XVI[e] siècle qui attribue une grande importance au Limpopo.

Plus loin, Barros affirme: «De telle sorte qu'avec ces deux bras et la mer de l'autre côté, ce grand royaume de Sofala se présente comme une île, qui peut avoir plus de sept cent cinquante lieues de tour» ([4]). Une telle circonférence correspond à un diamètre de 1400 kilomètres environ. L'idée que Barros se faisait du cours du Zambèze se révèle assez correcte, tout au moins jusqu'à Zumbo, mais quant au Espírito Santo, qu'il s'agisse du Limpopo ou de tout autre fleuve de la région, il reste dans le domaine de la fantaisie pure. Parmi les documents du XVI[e] siècle qui ont été publiés, il n'y en a aucun qui affirme que les portugais connaissaient l'intérieur du pays derrière la Baie de Lagoa, ou même le bassin du fleuve Sabi.

En ce qui concerne la limite méridionale du Monomotapa, on trouve chez les écrivains portugais une très grande diversité d'opinions. Nous avons déjà vu le texte où Duarte Barbosa disait, en 1518, que:

> «... ce Roi de Benamataxa est un très grand prince et qu'il tient sous sa domination beaucoup d'autres rois, et beaucoup d'autres pays de l'intérieur, aussi bien vers le Cap de Bonne Espérance que du côté du Mozambique et au-delà» ([5]).

([2]) Cf. E. G. Ravenstein, *The First Voyage of Vasco da Gama,* Hakluyt Society, Londres, 1898, p. 217.

([3]) Sur les sources possibles des idées de Barros concernant le Zambèze et le Espírito Santo, voir notre étude: «South East Africa and the Empire of Monomotapa as shown on selected printed maps of the 16th century», In *Studia,* Lisbonne, N° 2, (July 1958), pp. 103-163.

([4]) João de Barros, Déc. I, Livro X, Cap. I.

([5]) Duarte Barbosa, «Livro de...». In Giovanni Baptista Ramusio, *Navigationi e Viaggi,* 3ª ed., Venise, 1554.

En 1556, Damião de Góis écrivait que:

> «En arrière de ce pays de Çofala et plus loin vers le sud se trouve le grand Royaume de Benemetapa qui commence presque au Cap de Bonne Espérance... et auquel celui de Çofala était soumis avant notre arrivée» ([6]).

En 1635, António Bocarro écrivait, lui aussi:

> «Cet empereur du Monomotapa est seigneur de toute la côte de la Caffrerie, jusqu'au Cap de Bonne Espérance ([7]).

En ce qui concerne les limites septentrionales du Monomotapa, Diogo do Couto, († 1616) écrivait que:

> «Tout le pays dominé par le Monomotapa touche l'embouchure du Cuama [Zambèze] à l'est sur environ deux cent cinquante lieues [...] et l'on suppose qu'il s'étend beaucoup plus loin [vers l'ouest] et confine aux Royaumes de l'Intérieur du Prêtre Jean d'Abassia [Abyssinie]» ([8]).

Voici comment, au début du XVII[e] siècle, João dos Santos décrivait les frontières du Monomotapa:

> «Ce grand royaume du Manamotapa a plus de deux cents lieues de long et presque autant de large. Au Nord--ouest, il confine au pays d'un autre très grand roi avec lequel il est souvent en guerre, et qu'on appelle Abûtua; son royaume porte le même nom et on dit qu'il s'étend jusqu'au milieu de la terre ferme, aux confins du royaume d'Angola, et qu'il fait du commerce avec les cafres de ce dernier. [...] A l'est le Manamotapa va jusqu'au Zambèze, que les cafres vassaux du Manamotapa, nomment *Empando,* ce qui veut

([6]) Damião de Góis, *Crónica de D. Manuel,* Lisbonne, 1556-57, Partie II, Cap. X.

([7]) António Bocarro, «Livro do Estado da India», In George McCall Theal, *Records of South-east Africa,* Cape Town, 1898, Vol. II, p. 416.

([8]) Diogo do Couto, *Décadas da Ásia,* Déc. IX, Cap. XX.

dire révolté contre son roi, car ils disent que si le fleuve ne passait pas là, le Manamotapa règnerait sur les terres qui sont sur l'autre rive et qu'il ne peut atteindre avec son armée, faute d'embarcations. Au Sud-est, ce royaume s'étend jusqu'à l'Océan Indien, où s'avance une pointe de terre qui n'a que dix ou douze lieues de large, du fleuve Luabo jusqu'au Tendancûlo, parce que les autres pays situés plus au Sud, jusqu'à l'Inhambane, sont divisés entre les trois rois rebelles comme nous le disons. Du Tendancûlo à Sofala s'étend le royaume du Quiteve, dont j'ai parlé dans le premier livre. Au sud de Sofala se trouve le royaume de Sabia, dont le roi est Sedanda; il est également roi d'une grande partie du pays appelé Botonga, qui s'étend en direction de l'Inhambane. Au-dessus de ces deux royaumes, de Quiteve e de Sedanda, à l'intérieur des terres, se trouve le royaume de Manica, qui a pour roi Chicanga, et qui s'étend au Nord-ouest, à quelque cent lieues de la mer; et la longueur de ces deux royaumes de Quiteve et de Sedanda est telle qu'ils aboutissent tous deux à l'Océan Indien. Au-delà du pays de Manica et au Nord se trouve le royaume d'Abûtua, et le Manamotapa est au Nord-est de celui-ci, au Sud il y a un autre roi appelé Biri» ([9]).

Peut-être au début du XVI[e] siècle, mais plus probablement avant l'arrivée des portugais ([10]), (João dos Santos dit *antigamente*) l'empire du Monomotapa comprenait les royaumes de Quiteve, de Sedanda (ou Sabia) et de Manica (ou Chicanga). Tous trois étaient indépendants à l'époque où écrivait João dos Santos. Ils étaient situés autour de la région de Sofala, Manica et la vallée du Sabi. João de Barros considère le royaume de Manica comme faisant partie du Monomotapa. Il parle aussi d'une région (*comarca*) appelée *Toroa* ou *Butua*, gouvernée par un prince du nom de *Burró*,

([9]) João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Évora, 1609, (p. 199-200 ed. de 1891).

([10]) Pour quelques faits concernant l'histoire du Monomotapa avant l'arrivée des portugais, voir la lettre de Diogo de Alcáçova au Roi, en date du 20 Novembre 1506, In George McCall Theal, *Records of South-east Africa*, Cape Town, 1898, Vol. I, p. 62-68.

vassal du Monomotapa. C'est au milieu de cette région qu'il situe les ruines du Zimbabwe et il affirme que les mines d'or qui s'y trouvent sont les plus anciennes que l'on connaisse dans le pays ([11]). Diogo do Couto identifie le *Butua* avec le Chicanga ([12]). João dos Santos place, nous l'avons vu, le *Butua* au nord-est du Monomotapa. Sur les premières cartes du XX[e] siècle, le *Butua* est indiqué dans le nord de la région de Mafungbusi et sur la carte de Livingstone dans le nord du Matabeleland ([13]). Mais on ne peut pas être sûr que cet emplacement sur les cartes ne vienne pas du texte de João dos Santos, qui a dû être pillé par les cartographes du XVIII[e] siècle, comme d'Anville, par exemple.

Selon Hall, *Abutua* signifie *pays des bushmans* ([14]). Bullock remarque qu'il existe encore aujourd'hui dans la région de Wankie quelques survivants de la «Bushrace» ([15]). Il se peut que le *Butua* soit le royaume dont parle Duarte Barbosa lorsqu'il dit:

> «...ceux de cette ville de Benamataxa disent que l'or vient encore de bien plus loin dans la direction du Cap de Bonne Espérance, d'un autre pays soumis à ce Roi de Benamataxa».

Il nous semble toutefois plus prudent de suivre João de Barros, qui place le *Butua* au sud du Monomotapa, plutôt que d'accepter la situation qui lui est attribuée par João dos Santos.

Il est difficile d'indiquer avec certitude quelles étaient les limites du Monomotapa au XVI[e] siècle. Il est peu probable que l'hégémonie du Monomotapa se soit étendue, pendant la seconde moitié du XVI[e] siècle, au-delà d'un rayon d'environ trois cent cinquante kilomètres autour de la résidence royale, située, selon Hall, soit à Mt. Darwin, soit à N'pande, près de la rivière Musengezi. Si nous nous reportons à la carte dite de «la Duchesse de Berry» (c. 1623) ([16]),

([11]) João de Barros, Déc. I, Livro X, Cap. I.

([12]) Diogo do Couto, Déc. IX, Cap. XXV.

([13]) R. N. Hall, *Prehistoric Rhodesia*, Londres, 1909, p. 428.

([14]) R. N. Hall, *op. cit. loc. cit.*

([15]) Charles Bullock, *The Mashona and the Matabele*, Cape Town, 1950, p. 9.

([16]) Reproduite par A. Cortesão, *Cartografia e Cartógrafos portugueses dos séculos XV e XVI*, Lisbonne, 1935, Pl. LVI.

ou à celle de João Teixeira d'Albernás (1667) [17], il ne semble pas que les portugais aient à cette époque poussé des reconnaissances au delà de trois cents kilomètres sur chaque rive du Zambèze. La limite maximum de la pénétration portugaise fut sans doute Zumbo, qui n'est pas mentionné dans les documents avant 1749 [18], mais où les portugais s'étaient probablement installés longtemps auparavant.

D'après les historiens portugais, le déclin de l'Empire du Monomotapa, en tant qu'organisme politique, semble s'être produit en trois étapes successives, marquées par une réduction de son hégémonie. La première se place avant l'arrivée des portugais, vers 1493-94 [19], lors de la révolte victorieuse d'un vassal du Monomotapa appelé *Changamira*. Le Monomotapa fut vengé plus tard par un de ses fils, mais le pays resta en état de guerre [20].

L'étape suivante semble avoir été l'invasion d'une tribu de cannibales, les *Muzimbas*, vers la fin du XVIe siècle, en 1585 et en 1592 [21].

La puissance du Monomotapa semble avoir été restaurée, dans une certaine mesure, entre 1630 et 1650 pour être enfin complètement anéantie en 1693 par un autre *Changamira* [22]; il ne fut plus dès lors que le chef *Muno-mu-tapa*, que Livingstone rencontra dans la région de Chidima [23].

Nous avons déjà signalé que Barros décrit les ruines de Zimbabwe. C'est la première description que l'on connaisse avant celle de Carl Mauch, en 1871.

La description de Barros n'est pas exacte, car il place la tour sur la colline, alors qu'elle est au pied de celle-ci. Un point important dans la description est l'affirmation que des marchands arabes qui avaient visité les ruines avaient vu, au-dessus de la porte de la ruine principale, une inscription (*letreiro*) qu'ils n'avaient pas pu déchiffrer. Or aucune inscription n'a jamais été retrouvée à Zimbabwe et Barros est le seul écrivain à en parler. La plupart des archéologues ont attribué cette histoire d'inscription à une allusion confuse au dessin en chevrons qui se trouve autour des murs. En 1953, nous avons eu le privilège de rencontrer à Lisbonne un érudit sud-africain, le Dr. W. H. J. Punt, qui affirme qu'il a en sa possession des documents prouvant qu'il existait autrefois à Zimbabwe une pierre portant une inscription. Il avait pu apprendre que cette pierre avait été enlevée entre 1840 et 1867 par un chasseur boer. Celui-ci avait eu l'intention de l'emporter lors de son retour au Zoutpansberg, mais il avait dû s'en débarrasser, la pierre étant trop lourde pour sa voiture. Le Dr. Punt pense que cette pierre se trouve actuellement «quelque part dans la région du bassin du Limpopo» [24]. Une lettre la décrivant se trouverait parmi les documents qui sont entre les mains du Dr. Punt. S'il réussit à la retrouver et qu'elle établisse l'existence de cette inscription, on sera en droit de croire qu'il y avait autrefois en Afrique méridionale une civilisation disposant d'une forme d'écriture.

Il est très improbable qu'aucun portugais ait vu les ruines du Zimbabwe avant la visite du chasseur Américan Adam Renders, qui les découvrit quelques années avant la première description de Carl Mauch, en 1871.

En dehors de la description de Barros, la seule référence à ces ruines se trouvant dans les documents officiels portugais est celle que Bent affirme avoir trouvée dans «la bibliothèque à Lisbonne», et qui portait la date du 17 Avril 1721. C'est une lettre du gouverneur de Goa à António Rodrigues da Costa.

> «Il y a une nouvelle [*notícia*] disant que dans l'intérieur de ces pays [l'Afrique du sud-est] l'on dit qu'à la cour du Monomotapa il y a une tour ou un édifice de maçonnerie travaillé [*lavrada*] qui ne semble pas être l'œuvre des noirs du pays, mais de quelque nation puissante et politique com-

(17) A la Bibliothèque Nationale, Paris, Dépt. des Cartes et Plans, Og. 21.

(18) Cf. George McCall Theal, *Records of South-east Africa*, Cape Town, 1898, Vol. V, p. 215.

(19) Diogo de Alcáçova affirme qu'il y avait eu une guerre dans l'intérieur pendant «douze ou treize ans». Cf. la lettre de Diogo de Alcáçova au Roi, en date du 22 Novembre 1506. In Theal, *Records*, Vol. I, p. 57-67.

(20) *Ibid.* Lettre de Alcáçova.

(21) Cf. Manuel Severim de Faria, *Décadas da Asia*, Déc. XI, Cap. XIV et suiv. Une autre vague d'ensahisseurs, les *Ambios* ou *Macabires*, dévasta le pays en face de Mozambique en 1570. Cf. Diogo do Couto, Déc. X, Cap. XIV.

(22) Cf. Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado*, Lisbonne, 1710, Vol. I, Conquista II, Divisam II, p. 834.

(23) R. N. Hall, *Prehistoric Rhodesia*, Londres, 1902, p. 32, note I.

(24) Cf. le reportage de l'entrevue accordée par le Dr. Punt au correspondant du *Cape Argus*, paru le 22 Septembre 1953.

me les grecs, les romains, les persans, les égyptiens ou les hébreux, et l'on dit que cette tour ou édifice est appelé par les noirs Simbaboé et qu'il y a dedans une inscription en lettres inconnues. Et l'on dit qu'il y a de fortes raisons d'affirmer que cette terre est la même qu'Ophir, et que Salomon y envoyait ses flottes en compagnie des phéniciens. Et cette opinion pourrait être établie indubitablement si l'affaire de l'inscription pouvait être vérifiée, car il n'y a personne qui soit capable de la lire. Si elle était en grec, en persan ou en hébreu, il faudrait en faire un moulage en cire ou en toute autre substance conservant les lettres ou les chiffres. Il faudrait aussi que l'inscription soit d'abord bien nettoyée» ([25]).

Il n'y a rien, dans la description de Barros, qui permette de penser que le Monomotapa ait jamais habité les ruines.

([25]) Cf. J. T. Bent, *The Ruined Cities of Mashonaland*, Londres, 1893, p. 242.

Chapitre VIII

Le chapitre de João de Barros sur le Monomotapa et la diffusion de son contenu en Europe — La description du Monomotapa par André Thevet et les débuts de la légende du Monomotapa dans la littérature européenne.

Le chapitre de João de Barros ([1]) renferme non seulement une description géographique du Monomotapa, mais aussi des renseignements sur les cérémonies de la cour et sur les moeurs, les lois, les idées religieuses de la population. Pourquoi Barros l'a-t-il placée dans ses *Décades*, alors qu'il aurait pu la réserver pour sa *Géographie*, aujourd'hui perdue? Est-ce simplement parce qu'elle lui est tombée sous la main et que l'exotisme en flattait son goût du bizarre, ou bien serait-ce la manifestation d'une curiosité et d'un intérêt déjà éveillés pour les formes de l'organisation politique dans cette partie de l'Afrique? L'engouement qui s'empara alors de l'Europe pour tout ce qui concernait ces peuples lointains n'était-il que le reflet du goût du divertissement, ou au contraire l'expression d'une réelle inquiétude devant l'extrême diversité des moeurs de la race humaine? Dans le cas de Barros, il est à peu près impossible de le savoir.

En tant que description ethnologique, le chapitre de Barros est à peu près sans égal au XVI^e^ siècle pour sa densité, sa précision, et le sens critique dont il témoigne. On ne connaît rien d'aussi minutieux et d'aussi compréhensif sur la structure sociale du Monomotapa avant le XIX^e^ siècle, en Europe ([2]). Pour l'écrire, Barros a dû s'appuyer sur un témoignage personnel, soit écrit, soit transmis oralement. Il a pu en prendre connaissance entre 1531, date à laquelle

([1]) João de Barros, Déc. I, Livro X, Cap. I.

([2]) En dehors de quelques détails complémentaires, dans Faria y Sousa, *Asia Portuguesa*, Lisbonne, 1674, Tome II, Cap. XV, § 6.

Vicente Pegado, cité dans le texte, a pris le commandement de Sofala ([3]), et 1552, date où il termina la première *Décade*.

La description que fait Barros des moeurs et coutumes étranges du peuple du Monomotapa a beaucoup séduit l'imagination européenne. Ramusio la traduisit et l'inséra dans la seconde édition de sa collection de voyages, *Navigationi e Viaggi*, publiée à Venise en 1554. Marmol en donna un résumé dans l'édition espagnole de Léon l'Africain ([4]). Le chapitre de Barros fut publié en anglais dans la traduction anglaise de Léon l'Africain par John Pory, en 1600 ([5]). Pory y ajouta l'histoire des Amazones de Pigafetta ([6]), ainsi que le récit de la cérémonie de la distribution du feu par Duarte Barbosa.

Damião de Góis ([7]) et Jerónimo Osório ([8]) consacrent chacun un chapitre au Monomotapa dans leurs histoires. Tous deux pillent Barros. Ni l'un, ni l'autre n'ajoute rien de neuf. Consacrant moins d'espace que Barros au Monomotapa, ils examinent longuement les connaissances acquises dans l'antiquité sur l'Afrique; puis ils choisissent, parmi les éléments donnés par Barros, les plus sensationnels. Góis affirme, par exemple, que le Monomotapa «a un grand train de maison», alors que Barros nous assure que «son train de maison ne comporte pas beaucoup d'apparat, d'ornements ou de meubles dont il se sert» ([9]). Le récit de la distribution du feu se retrouve aussi bien chez Góis que chez Osório.

Pendant la seconde moitié du XVI[e] siècle, on commence à publier en Europe des compendiums géographiques, auxquels on donne le nom de *Cosmographie*. La *Cosmographie* est née de la fusion du routier des marins (*roteiro*) et de la *collection de voyages*. En ce qui concerne l'Afrique, il s'agissait de suivre la

---

([3]) Francisco Maria Bordalo, *Possessões Portuguesas*, Segunda Série, Livro IV, (Moçambique), Lisbonne, 1859, p. 105.

([4]) Luis del Marmol-Caravajal, *Description General de Africa*, Grenade, 1573 (première partie seulement).

([5]) John Pory, *The History and Description of Africa of Leo Africanus*, Londres, 1600 (réédité par la Hakluyt Society).

([6]) Voir plus loin p. 81.

([7]) Damião de Góis, *Crónica de D. Manuel*, Lisbonne, 1556-57, Partie II, Cap. X.

([8]) Jerónimo Osório, *De Rebus Emmanuelis*, Lisbonne, 1571 (Tome I, Livre IV, p. 383 de la traduction de Filinto, Lisbonne, 1804).

([9]) João de Barros, Déc. I, Livro X, Cap. I.

Photographie: Bibliothèque Nationale, Paris

Le Monomotapa partant pour la guerre.
Gravure sur bois se trouvant dans André Thevet. *Cosmographie Universelle*, Paris, 1575, Livre IV, Chap. II, folio 98 r.

côte de l'ouest à l'est, en la décrivant, ainsi que les pays de l'intérieur (dans la mesure où on les connaissait), leurs habitants et les moeurs de ceux-ci. On se servait surtout des premiers récits des voyages de Vasco da Gama, de Cabral, et des autres voyages dans l'Inde pendant les cinq premières années du XVIe siècle. Plus tard, on y ajouta les Histoires de João de Barros et de Fernão Lopes de Castanheda ([10]). L'Histoire de Castanheda fut traduit en français en 1587, en espagnol en 1554, en allemand en 1565, et en anglais en 1587. Celle de João de Barros n'a jamais été imprimée intégralement en français, en anglais ou en allemand. Une traduction italienne des deux premières *Décades* parut à Venise en 1562 ([11]). Il existe à la Bibliothèque Nationale de Paris une traduction française manuscrite des deux premières *Décades* ([12]). Une traduction des parties de la première *Décade* qui ont trait aux voyages dans l'Inde fut publiée en hollandais, à Leyde, en 1703. Une traduction espagnole de la première *Décade* par Luiz Alvarez de la Torre parut à Madrid en 1628, ainsi que la moitié de la troisième *Décade*, traduite par D. Diogo de Meneses. Une traduction allemande abrégée des quatre *Décades* parut à Brunswick en 1821.

La première *Cosmographie* publiée fut celle de Sebastian Munster, qui parut à Bâle en 1544, en allemand. L'ouvrage est très médiocre et les voyages des portugais n'y sont traités que très sommairement.

Les deux premières *Cosmographies* «sérieuses» furent publiées en français et parurent la même année, en 1575. Leurs auteurs, André Thevet ([13]) et François Belleforest ([14]), étaient des hommes de caractères très différents et déjà bien connus des lecteurs français, Thevet, pour ses *Singularités de la France Antarctique* (Paris, 1554), et Belleforest pour son *Histoire Universelle du Monde* (Paris, 1570). Bien que ne jouissant pas du titre de «Cosmographe du Roi», dont se pare son rival Thevet, Belleforest est un écrivain solide et digne de confiance. Il donne du chapitre de Barros un

---

([10]) Fernão Lopes de Castanheda, *História do Descobrimento e Conquista da Índia*, Lisbonne, 1551 (premier livre seulement).

([11]) Affonso Ulloa, *L'Asia del S. Giovanni di Barros*, Venise, 1562.

([12]) MSS. Nos 9047 et 9048.

([13]) André Thevet, *Cosmographie Universelle*, Paris, 1575.

([14]) François Belleforest, *Cosmographie Universelle de tout le monde* (Second Vol. sur l'Afrique), Paris, 1577.

extrait exact. Sa *Cosmographie* est une version augmentée de la *Cosmographie* de Sebastian Munster ([15]), à laquelle ont été ajoutées d'autres relations de voyages et la substance du chapitre de Barros.

Quant à André Thevet, il pose un problème compliqué. Il donne tous les éléments du chapitre de Barros, mais il les emmêle et en ajoute d'autres dont certains sortent indubitablement de sa fabuleuse imagination. Pour d'autres, il est difficile de savoir s'il les a inventés ou puisés à une source inconnue. Il affirme qu'il avait visité le Portugal, et on sait qu'il avait en sa possession des quantités de documents, qui semblent aujourd'hui perdus, mais seraient, dit-on, également passés par les mains de Richard Hakluyt ([16]).

Voici ce que Chinard dit de Thevet: «Pauvre écrivain, géographe dépourvu de tout sens critique et qui accepte sans contrôle les pires légendes, quand il n'en invente des nouvelles, Thevet n'en est pas moins intéressant pour nous: il nous semble être en effet, au même titre que Rabelais, un des derniers représentants de la science du moyen âge» ([17]). Atkinson dit de lui: «La Cosmographie de Thevet, parue en 1575, qui eût peut-être été un bon livre de premier ordre en 1520, semble ridicule et stupide aux bons auteurs du dernier quart du XVI[e] siècle» ([18]).

Voici un passage de Thevet, qui reprend l'histoire de l'émigration des Emozaides en Afrique Orientale, citée par Barros:

> «Il vous peut souvenir qu'au précédent chapitre j'ay dit que les Arabes chassez par le Roy de *Lacath*, furent ceux des estrangers, qui passans le goulfe d'Ormuz, et celuy d'Arabie, vindrêt enfin en Moçambique: et que ceux de Baharem, qui étaient allez soubz la conduite de Zaide au pais de Xoa, Caia et Quiloa, se retirent en Cefale, enseignans l'Alcoran, et à la fin eux mêmes, par succession de temps, ayans oublié Mahomet, demeurent soubz cette seule croyance, qu'il y avait un Dieu. De ceux cy, que nous avons appellez Emozaides, sortit un homme subtil, accort et prévoyant, qui se disait descendu de la race de Zaide: lequel ayant fait bastir un lieu de forteresse, commença à exercer justice à ses voisins, les escouter en leurs plainctes, et les secourir en leurs necessitez (il s'appellait Moselbapa) et alla si bien et cautement en ses affaires, que les estrangers qui étaient en grand nombre en l'isle le constituèrent Roy et introduisèrent ès terres qu'ils tenaient. Les Cefaliens simples, et qui déjà étaient conioincts par alliance ausdits Emozaides, après quelques difficultés accordèrent néanmoins de l'accepter pour Roy et finalment étant confirmé en son siege par les deux ligues, luy donnèrent le nom de Benomotapa, qui signifie Empereur. Je puis dire que la terre ne porte Prince plus craint et obey qu'est celuy là: aussi la courtoisie dont ses predecesseurs ont usé envers les Insulaires, luy ont etablie les forces de son regne, et leur liberalité envers les Courtisans, iustice egale à chacun, et punition des vices, le tient tant honoré, qu'il n'est si hardy, soit sujet ou voisin, qui ose attenter rien contre sa grandeur et prospérité. Ses enseignes et sceptre sont une petite Besche, le manche de laquelle il porte toujours à la ceinture, donnant par cela signification de la paix, en laquelle il les tient.» ([19]).

Thevet veut dire par là que c'est l'immigration des Emozaides qui a donné naissance à l'Empire du Monomotapa. Nous ne connaissons aucun document original appuyant cette thèse, qui semble d'ailleurs des plus suspectes.

Décrivant les moeurs des Monomotapans (ou Sofalans), Thevet continue ainsi:

> «Quand ils vont à la guerre, ils usent fort peu de cheveaux, toute leur force consistant en l'Infanterie, et leurs armes sont arcs, flesches, dards, arsegayes, courtes dagues et haches de fer. La garde principale du Roy sont deux

---

([15]) Sebastian Munster, *La Cosmographie Universelle*, Bâle, 1552; première édition en allemand, Bâle, 1544.

([16]) C'est à M. Hervé, du Dépt. des Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale, que je dois d'avoir pris connaissance de ces faits.

([17]) Gilbert Chinard, *L'exotisme américain dans la littérature française au XVI[e] siècle*, Paris, 1911, p. 84.

([18]) Geoffroy Atkinson, *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance française*, Paris, 1935, p. 296.

([19]) André Thevet, *Cosmographie Universelle*, Paris, 1575, Livre IV, Chap. II, f. 97 v.

cent chiens, qu'il miene par tout, soit à la chasse, soit à la guerre, oultre plus de vingt mille hõmes qu'il a ordinairement pres de luy. Et à fin d'être veu par sus tout les siens le mieux equippé, vaillant et hardy, il est monté sur un Éléphant (que ce peuple nomme *Almanchar,* et les Arabes *Elphil)* le plus beau et grand qui se peult trouver, accoustré et caparassonné de fins draps de divers couleurs, avec plusiers clochettes et sonnettes d'or y attachées qui font un bruit merveilleux, estant aussi les boucles de sangles de même: et il est conduict par deux de ses plus favoritz, tenant chacun une grosse corde de fil d'or en leur main: et se met en tel équipage sur cedit Éléphant, beste pesante, et qui ne va volontiers que le petit pas, pour donner à connoistre aux siens qu'il ne veult point fuyr, ains mourir avec eux: et vont ainsi en campagne, contre leur enemies, à la façon et manière que vous voyez par le precedent pourtraict, cy devant mis, que ie vous ay bien voulu representer [gravure dans le texte].» ([20]).

Il n'existe aucun document permettant de supposer que le Monomotapa montait un éléphant. Thevet s'est peut-être inspiré, pour cette description imaginaire, d'une des nombreuses descriptions de l'éléphant Annone, offert par D. Manuel au Pape Léon X en 1514 ([21]).

Avec Thevet, nous voyons poindre la tendance à parer le Monomotapa de toute la pompe exotique et fabuleuse que l'on avait jusqu'alors attribuée au Prêtre Jean. C'est à cette époque, nous l'avons vu, que le mythe du Prêtre Jean fut, dans une certaine mesure, détrôné, mais le besoin d'un tel mythe subsistait. L'Empire du Monomotapa représente pour le XVI^e et le XVII^e siècle, ce qu'avait été l'Empire du Prêtre Jean pour l'Europe du XV^e siècle.

Des autres compendiums géographiques du XVI^e siècle, il reste celui de Livio Sanuto ([22]) et celui de Giovanni Botero ([23]), tous

([20]) André Thevet, *op. cit.,* Chap. II, f. 98 v.

([21]) Cf. le Comte Salvatore de Ciutiis, *Une Ambassade Portugaise à Rome au XVI^e siècle, Mémoire lu au IV^e Congrès Scientifique International des Catholiques à Fribourg (1897)* — Naples, 1899, pp. 21-23 et 54.

([22]) Livio Sanuto, *Geografia,* Venise, 1588.

([23]) Giovanni Botero, *Della Relationi Universali,* Venise, 1592.

deux en italien. Le dernier eut de nombreuses éditions et fut traduit en allemand (1596), en espagnol (1603) et en anglais (1599). Ils donnent tous les deux la substance du chapitre de Barros.

En Italie, à cette époque, la réputation de Barros était telle que le Pape Pie IV plaçait son portrait à côté de celui de Ptolémée. Dans son *Diálogo em defensam da lingua portuguesa*, Pêro Magalhães Gandavo affirme qu'à Venise on préférait Barros à Ptolémée ([24]). La publication, en 1552, de la première *Décade*, avec le chapitre sur le Monomotapa, a poussé Giacomo Gastaldi à refaire complètement sa carte de l'Afrique, commencée en 1545, et entièrement basée jusqu'alors, pour l'intérieur, sur Ptolémée ([25]).

([24]) Cf. Aubrey Bell, *Portuguese Literature*, Londres, 1922, p. 193.

([25]) Cf. R. Biasutti, «La carta dell'Africa di G. Gastaldi ......», in B[illegible] *della Reale Soc. Geog. Ital.* Série V, Tome IX, Rome, 1920, p. 418.

Chapitre IX

La description du Monomotapa par Filippo Pigafetta — L'association entre les ruines trouvées au Monomotapa et la légende d'Ophir — Le récit de Pigafetta concernant les Amazones guerrières au Monomotapa.

Après Thevet, c'est Filippo Pigafetta qui apporte sa contribution au mythe monomotapan [1]. L'ouvrage de Pigafetta fut traduit en latin dans la collection de De Bry (Iᵉ édition 1598) et en allemand dans la même collection (Iᵉ édition 1597). On en fit une traduction en hollandais en 1596 et Abraham Hartwell le traduisit en anglais en 1597 [2].

Pigafetta s'occupe surtout du Congo, mais il consacre un chapitre au Monomotapa. Ce chapitre est basé sur le témoignage oral d'un portugais, Duarte Lopes, qui avait passé quelques années au Congo.

En ce qui concerne le Monomotapa, Pigafetta reprend la thèse Ophirienne:

> «... et quelques-uns prétendent que c'est de ce pays que venait l'or transporté par mer au Roi Salomon pour le temple de Jérusalém, ce qui est assez vraisemblable; car on trouve dans cette contrée de Monomotapa un grand nombre d'édifices anciens, très bien faits, et de bonne architecture de pierre, de chaux et de bois, ce qui n'existe pas dans les provinces voisines» [3].

---

(1) Filippo Pigafetta, *Relatione del Reame di Congo e delle Circonvicine per Filippo Pigafetta*, Rome, 1591.

(2) Il y eut des rééditions au XIXᵉ siècle, en anglais, à Londres 1881, et en français à Bruxelles, 1883.

(3) Filippo Pigafetta, *op. cit.* ed. facsimilé de l'Agência Geral do Ultramar, Lisbonne, 1949, p. 73.

João dos Santos a cru voir un rapport entre les ruines de Rhodésie du Sud (mais pas celles de Zimbabwe dont il ignorait l'existence) et la tradition biblique d'Ophir:

> «Près du village de Massapa se dresse une grande montagne très haute, que l'on appelle *Fura,* et d'où l'on découvre en grande partie le royaume de Manamotapa, aussi le roi ne permet-il pas aux portugais de gravir cette montagne, afin d'éviter qu'ils ne convoitent pour leur grandeur et leur beauté ses terres où se cachent tant de mines d'or, et si importantes. Au sommet de cette montagne se dressent encore quelques pans de vieilles murailles et des ruines anciennes de pierre et de chaux, ce qui prouve qu'il y eut là des maisons et des habitations solides, chose qui n'existe nulle part dans toute la *Cafrerie,* car les maisons des rois elles-mêmes sont faites de bois, enduites de glaise et recouvertes de paille. Les natifs de ces pays, et en particulier des maures qui sont là depuis longtemps, disent qu'ils tiennent par tradition de leurs ancêtres, que ces maisons étaient jadis un comptoir de la reine de Saba [4], et qu'on lui a porté de là beaucoup d'or en descendant le Zambèze jusqu'à l'*Océan Ethiopien,* les bateaux suivant ensuite la côte de l'Éthiopie jusqu'à la mer Rouge» [5].

João dos Santos trouvait en outre une ressemblance phonétique entre Ophir et *Fura* (ou *Afura,* comme il l'appelle), aujourd'hui Mt. Darwin, près de Salisbury [6]. Diogo do Couto admet aussi la filiation *Fura, Fur,* Ophir [7]. Dans sa description du Zimbabwe, en 1871, Carl Mauch reprenait le thème. Voici ce qu'il dit de Zimbabwe:

> «Je ne crois pas que je me trompe en affirmant que la ruine sur la colline est une copie du temple construit par

[4] Voir ci-dessus la même tradition rapportée par Tomé Lopes.

[5] João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* Évora, 1609, Livro II, Cap. IX (p. 202 ed. de 1891).

[6] *Ibid. p. 204.*

[7] Diogo do Couto, *Décadas da Ásia,* Déc. IX, Cap. XXII.

Photographie: British Museum

Les Amazones du Monomotapa.
Gravure se trouvant dans Filippo Pigafetta: *Relatione del Reame di Congo*
ed. de De Bry, Francfort, 1597

Salomon sur le Mt. Moria et que le bâtiment en bas est une copie du lieu où la reine de Saba habitait pendant sa visite à Salomon» ([8]).

Pigafetta continue ainsi sa description:

«L'Empire du Monomotapa est grand, et peuplé de gens très nobles, et païens, de couleur noire, très vaillants à la guerre, de stature moyenne, et rapides, et là il y a beaucoup de Rois vassaux du Monomotapa, et ils se révoltent fréquemment et organisent des soulèvements contre lui. Ils ont pour armes des arcs, et des flèches et des traits légers: Cet Empereur a beaucoup d'armées, et réparties dans ces provinces, divisées en légions à la manière des Romains, car étant un grand Seigneur, il est obligé de guerroyer sans cesse pour défendre son territoire. Parmi ces soldats dont nous avons parlé, les plus célèbres pour leur courage sont les légions de femmes, très estimées du Roi, et qui sont l'essentiel de ses forces militaires: ces femmes brûlent au feu leur sein gauche afin de ne pas être gênées pour tirer à l'arc, selon l'usage des Amazones antiques, si hautement célébrées par les Historiens des premiers ouvrages profanes. Elles utilisent comme armes les arcs et les flèches et elles sont nombreuses, et rapides, et robustes, et braves, et adroites au tir à l'arc, et par dessus tout sûres et fermes dans le combat. Lorsqu'elles se battent elles sont habiles aux ruses guerrières, elles ont coutume par exemple de reculer, de fuir presque, comme si elles étaient en déroute: mais elles se retournent souvent pour attaquer l'ennemi à coup de flèches: et quand elles voient qu'il se disperse, confiant dans la victoire, elles se retournent brusquement contre lui avec une grande ardeur et elles tuent. Elles sont redoutées dans ces pays pour leur rapidité, leur ruse et leur habileté à la guerre. Elles ont reçu du Roi certains territoires où elles vivent seules, et de temps en temps elles s'unissent à des hommes choisis selon leur goût, pour avoir des enfants, et si elles accouchent

---

([8]) Cf. Roger Summers, «Carl Mauch on the Zimbabwe Ruins», in *NADA* (Native Affairs Dept. Annual), Rhodésie du Sud, 1952, p. 5.

d'un garçon, elles le portent chez le père, et si c'est d'une fille, elles la gardent près d'elles pour l'exercer à faire la guerre» ([9]).

Nous ne saurions affirmer avec certitude que les Amazones de Pigafetta sortent tout droit de l'observation de Duarte Barbosa signalant que le Monomotapa avait une armée de «six mille femmes qui portent aussi les armes et combattent». Il s'agit plus probablement de celles de l'Antiquité. Hérodote les situait en Scythie, Diodore en Afrique. On les retrouve aussi dans la «fausse lettre» du Prêtre Jean. Francisco Álvares dit que dans les royaumes de Damute et de Guorage, en Abyssinie, «vers le sud il y a un royaume d'Amazones» ([10]). Barros décrit «un autre peuple qui habite près du confluent du Nil avec les deux autres fleuves (l'*Abai* et le *Tagaz,* c'est-à-dire vers l'ouest). Ce sont des Amazones, généralement appelées *Manguiste das Suetes,* ce qui signifie *Royaume des Femmes*» ([11]).

([9]) Filippo Pigafetta, *op. cit. ed. cit.* p. 73.

([10]) Francisco Álvares, *A Verdadeira Informação das Terras do Preste João das Indias,* Lisbonne, 1540, cap. CXXXIV, ed. de l'Agence Générale des Colonies, Lisbonne, 1943, p. 359.

([11]) João de Barros, Déc. III, Livro IV, Cap. I.

Chapitre X

Le mythe du Monomotapa au XVII^e siècle — Vincent Le Blanc et l'usage qu'il fit de la «fausse lettre» du Prêtre Jean.

Au risque de nous écarter un peu du cadre choisi, il n'est certes pas sans intérêt de retracer l'histoire du mythe du Monomotapa et de son évolution après l'introduction de la «fausse lettre» du Prêtre Jean.

Après Pigafetta, c'est dans les *Voyages fameux de Vincent Le Blanc* ([1]) que nous allons trouver de nouveaux éléments venus s'ajouter au mythe. En réalité, le livre de Le Blanc fut écrit par Pierre Bergeron. Le Blanc s'est sans doute contenté d'en fournir les principales données. L'ouvrage est d'ailleurs plutôt un roman qu'un récit de voyage. Il dut être apprécié, car on en fit une seconde édition en 1649, puis une troisième en 1658. Une traduction anglaise parut en 1660 et une traduction hollandaise en 1654. Atkinson remarque à propos de ce livre que «même aujourd'hui l'histoire vaut la peine d'être lue comme un compendium de toutes les formes connues de l'exagération et de la mauvaise foi» ([2]). Les contemporains de Le Blanc le tenaient en meilleure estime, car son traducteur anglais écrit dans une préface:

> «Le Blanc a voyagé de sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort, 64 années consacrées à explorer le chef-d'œuvre du créateur: faisant preuve de capacité, de jugement et de probité; il semble avoir été mis au monde pour entreprendre des expéditions lointaines et en ramener des renseignements parfaits et la vérité sur des choses que la légende et l'erreur

([1]) Vincent Le Blanc, *Voyages fameux de Vincent Le Blanc,* Paris, 1648.

([2]) Geoffroy Atkinson, *The extraordinary voyage in French Literature before 1700,* Paris, 1922, p. 30.

avaient tant faussées. Vous verrez que c'est un homme doté de principes moraux et religieux; qui se plaît dans une compagnie choisie; et qui, partout où il arrive, au lieu de se renseigner de loin, recherche, par besoin ou par curiosité, l'intérieur du pays ou les lieux élevés d'où il peut plus aisément dominer ce qui l'entoure» ([3]).

Pierre d'Avity affirme que Le Blanc avait visité le Monomotapa en 1570 ([4]).

Voici ce que Le Blanc (ou plus exactement Bergeron) dit du Monomotapa:

«Ce prince, qui est appelé par quelques-uns le Benomotapa ou Benomataxa ([5]), et par ceux du pays le grand Tabaqui ([6]), possède un Empire si grand qu'on le fait de mille lieues de circuit, environné de mers ou de grandes rivières, qui le rendent inaccessible et inexpugnable; car au septentrion il a le grand lac Zembré ou Zembaré, au Midy le Cap de Bonne Espérance, et aux autres costez les mers du Levant et du Ponant. Vers Siroc [le sud-est] il s'étend iusques aux monts de Manice, où commence le Royaume de Toroca ou Toroa, dont la principale ville est Zenebra ([7]), puis celle de Fatuca ([7]), riche en mines d'or, argent et yvoire [...] Il [le Monomotapa] a un grand harem ou sérail de femmes, on dit même qu'il y a des femmes armées pour sa garde comme des Amazones, et un bon nombre de gros chiens furieux. La principale ville, où il fait sa demeure s'appelle Madrogan ([8]), où il a un beau Palais, les maisons y sont bien basties, mais presque toutes couvertes en pointe ([9]): les bâtiments sont de bois et de terre, qui estant bien agencez et blanchis sont d'assez bonne grace et fort logeables [...] Il [le Monomotapa] se sert fort d'éléphants, et d'une beste nommée *Alsinge*, que l'on monte rarement, qui est comme un cerf ([10]): car il se sert gueres de chevaux en ce pays à cause qu'ils sont rares. Il [le Monomotapa] dépence en odeurs et parfums chaque jour pour deux livres d'or, que certains marchands lui fournissent: les flambeaux dont il use sont mixtionnez avec des senteurs odeurantes. Et quand il sort le matin, si d'aventure l'air n'était pas purifié par les rayons du Soleil, il fait porter devant luy quatre grands flambeaux parfumez ([11]), et luy est porté dans un palanquin richement paré, par quatre de ses Gentilshommes avec une courtine ou daiz au dessus, comme un parasol enrichy de pierreries, et accompagné d'un grand nombre de Noblesse. Il a pour avant garde deux cens dogues chacun avec son homme pour le mener, et parmy cela quelque boufon pour luy donner du plaisir. [...] Ceux qui portent le palanquin du Roy sont tous emplatrez d'une terre rouge, dont ils font divers feuillages à façon de ceux de Mozambique.

Le palais du Prince est grand et fort logeable, flanqué de tours au dehors, et au dedans paré de toilles de coton de divers couleurs, tissuës d'or; le plancher richement couvert de lames d'or, taillées à figures, avec de grands chandeliers d'yvoire soustenus à des chaines d'argent; les sieges enrichis de feuillages d'or, avec des couleurs et esmaux transparens fort bien appliquez, et quatre principalles portes richement estoffées et gardées par ceux qu'ils appellent Sequender ([12]). Sa maison est servie d'un grand nombre

([3]) Préface à la traduction par Peter Brook du Livre de Le Blanc, Londres, 1660.

([4]) Cf. Pierre d'Avity/Rocoles, *Description de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1660.

([5]) Les deux formes se trouvent dans les documents portugais.

([6]) Nom inventé.

([7]) Aucun de ces noms ne se trouve dans les documents portugais de l'époque.

([8]) On ne trouve pas ce nom dans les documents portuguais.

([9]) Ce qui correspond à l'expression de Barros: «Feiçäo de coruchéus».

([10]) Peut-être une allusion à la licorne, qui vivait, croyait-on, dans le royaume du Prêtre Jean. Cf. la lettre de Diogo Lopes de Sequeira à Rodrigo de Lima, datée du 25 Avril 1520: «Et s'il y a là une licorne, tâchez de l'avoir pour le Roi par tous les moyens en votre pouvoir, et ne permettez pas que personne d'autre s'en empare, sauf le Roi». In *Alguns Documentos da Torre do Tombo*, Lisbonne, 1892, p. 444.

([11]) On trouve chez Mandeville, dans sa description du palais du Prêtre Jean (basée sur la fausse lettre), une référence aux parfums pour purifier l'air. Cf. Malcolm Letts, *Mandeville's Travels*, Hakluyt Society, Londres, 1953, p. 192.

([12]) Barros cite ce nom comme un des noms du Prêtre Jean. Cf. João de Barros, Déc. I, Livro III, Cap. II. Il est aussi une corruption de *Alaskander* nom arabe de Alexandre le Grand.

d'officiers en fort bon ordre, et qui le servent avec grand silence. Quand il est à table, on n'entend pas un seul mot, ny le moindre bruit; Sa vaisselle est de pourcelaine, toute garnie et environnée de branches d'or en forme de corail.[...]

Lors que ce Prince va à la guerre dans sa magnificence il porte une robe de soye à doubles manches, une ceinture de pierreries avec des pierres qui ont des virtus particulières, comme les Magiciens luy font accroire, un poignard à sa ceinture, et son épée qu'un Prince luy porte devant luy avec un petit escrain plein de pierreries: Il est dans une litière portée par des Gentilshommes, qu'ils appellent Singaro; un page marche devant luy avec un parasol, un autre avec un esventail de plumes d'austruche, dont ils ont une grande quantité, et quelques unes aussi grosses que des boeufs: ses Princes et Gentilshommes [sont] vestus à la Turque excepté qu'au lieu de Turban ils ont de petits bonnets ronds, tous bien montez sur des elefans, ou sur des chameaux qui ont esté nourris et allaitez par des vaches et dressés par des Iolofs ([13]), si experimentez à cela, qu'en courans à toute bride ils lancent la iaveline, et le reprennent en courans, avec une telle adresse et agilité, que sans s'arrêster, ils amassent mesme des pierres. Il mene cent élefans bardez de peaux de boeufs marins, qu'aucun dard ne scaurait percer, portans chacun quatre Eunuques avec leurs arbalestes, qui tirent plus loing que les arcs. Sur le col est le Besigu qui le guide et commande, et qui durant le grand bruit luy met sa bouche contre son oreille et luy crie afin qu'il entende, et la beste est si docile qu'elle renverse sa grande oreille pour escouter et faire ce qui luy est dit. Ce Besigu porte un arc avec sa trousse, une épée coute et une casaque de boeuf marin. Devant les elefans marchent de grands chiens bardez de mesme, un gouverneur en tient chacun avec une petite chaisne de fer, attachée à la ceinture. Au reste, tous ont cette creance, que s'ils meurent pour leur Roy ils sont scauvez, bien que d'ailleurs ils reçoivent toutes sortes de religions, disans qu'ils ne peuvent être damnez, puisqu'ils sont amis

([13]) Les Iolofs ou Jolofs sont un peuple habitant l'Afrique occidentale au sud du Sénégal. Cf. João de Barros, Déc. I, Livro I, Cap. IX.

de tous les Dieux du ciel, et principalement des Ruma, Adula, Isahen, c'est à dire des Chrétiens.

Devant les chiens marchent force arquebusiers, qui s'aident très bien de ces bastons à feu; au devant plus de deux milles chariots à courtines de cuir, tirez par six boeufs, et traisnans quinze hommes de ceux qu'ils appellent Arbesrait, qui ont des escopettes courtes comme des carabines: une partie de l'armée peut demeurer le jour à couvert et à l'ombre de ces chariots, et la nuict ils servent de save-garde, cependant que les chiens sont à la teste sous des pavillons avec leurs gouverneurs, qui de temps en temps sont leurs sentinelles hors de pavillons. Toute cette armée marche séparée en trois escadrons» ([14]).

La première partie de la description de Le Blanc est, on le voit, tirée du chapitre de Barros sur le Monomotapa et du passage de Pigafetta sur les Amazones. Dans la dernière partie, où il décrit le Monomotapa allant à la guerre, Bergeron semble s'être servi pour la structure de ce qu'avait dit Barros, et avoir brodé à l'aide d'éléments empruntés à diverses descriptions de princes orientaux. Il régnait en Europe, à cette époque, un véritable engouement pour ce genre de récits et il ne suffisait plus de relater la vérité pour satisfaire ce goût et cette curiosité.

La partie où Bergeron décrit le palais du Monomotapa pose un autre problème. C'était surtout cet aspect du Monomotapa qui captivait l'imagination des lecteurs européens, car on le retrouve dans des dizaines de compendiums géographiques au XVII^e et au XVIII^e siècles. Il est intéressant de comparer la description que nous avons donnée ci-dessus à celle du Palais du Prêtre Jean telle qu'elle se trouve dans la «fausse lettre». La voici:

> «Lorsque nous nous mîmes en marche pour combattre nos ennemis, nous fîmes porter en tête de nos troupes treize grandes croix très hautes, faites d'or et de pierres précieuses, comme enseigne, une à une, dans des chariots; dix mille soldats et cent mille fantassins armés escortaient chacune

([14]) Vincent Le Blanc, *Voyages fameux...*, Paris, 1648, 2e partie, Chap. VI, p. 71.

d'elles, sans parler des autres, qui étaient chargés des bagages, des chars et des vivres destinés à l'armée. Quant à nous, nous allions simplement à cheval, une croix de bois précédait notre majesté, elle n'était ornée d'aucune peinture, ni d'or, ni de pierres précieuses, afin que nous nous souvenions toujours de la souffrance de notre maître, Jésus-Christ, et il y avait aussi un vase d'or, plein de terre, afin de nous rappeler que notre chair, à l'origine, a été faite de terre. D'autre part, on portait aussi devant nous un vase d'argent plein d'or, afin que tous comprennent que nous étions le maître parmi les maîtres. Notre magnificence possède en grande quantité toutes les richesses qui sont au monde et l'emporte sur tous.

Chez nous, personne ne ment, et personne ne peut mentir. Et si quelqu'un, ici, commençait à mentir, il serait aussitôt mis à mort, ou considéré comme mort, et on n'en parlerait plus, et il ne pourrait plus briguer de charge chez nous. Nous poursuivons tous la vérité et nous nous aimons les uns les autres. L'adultère n'existe pas chez nous. Aucun vice n'y règne.

Chaque année, nous allons voir le corps de St. Daniel, le prophète, avec une grande armée, dans Babylone abandonnée, et tous sont armés à cause des *tyros* et autres serpents qui sont réputés redoutables. Chez nous, on pêche des poissons et on teint les étoffes de pourpre avec leur sang. Nous avons de nombreuses places fortes, des peuples très courageux et d'aspect très différent. Nous régnons sur les Amazones et aussi sur les Brahmins [...]

Le Palais qu'habite notre sublimité, sur le modèle et à la ressemblance de celui que l'Apôtre Thomas avait commandé à Gundoforus ([15]), maître des jeux, est en tout semblable à celui-là par la façon de construire et toute la structure. Les lambris, ainsi que les poutres et les architraves sont en bois de *cethim*. Le toit de ce palais est d'ébène, afin qu'en aucun cas il ne puisse être brûlé. Aux extrémités, il y a au sommet du palais deux dômes d'or, et dans chacun deux diamants, afin que l'or brille le jour et les diamants la nuit. Les deux plus grandes portes du palais sont de bois de Sardaigne mêlé à de la corne de cérastes, afin que personne ne puisse entrer subrepticement avec du poison, les autres sont d'ébène, les fenêtres de cristal. Les tables sur lesquelles mange notre cour (*curia*-assemblée), sont les unes d'or, les autres d'améthyste, elles sont soutenues par des pieds d'ivoire. Devant notre palais, il y a une place, sur laquelle notre justice assiste d'habitude aux victoires dans les duels. Le pavé est d'onyx et les murs en sont incrustés, afin que par la vertu de ces pierres les combattants reprennent courage.

Dans notre susdit palais, on n'allume, la nuit, aucune autre lumière que celle des brûle-parfum. La chambre où repose notre grandeur, est ornée d'or admirablement travaillé, et de pierres précieuses de toutes sortes. Si l'onyx est quelque part employé comme ornement, il est entouré de quatre blocs de corne de la même taille pour que leur vertu compense les vertus malfaisantes de l'onyx. Dans cette chambre, des parfums brûlent toujours. Notre lit est de saphir, à cause de sa vertu de chasteté. Nous avons des femmes très belles, mais elles ne viennent à nous que quatre fois par an pour procréer des enfants, et, sanctifiées par nous, comme Bethsabée par David, chacune retourne à sa place.

Le jour, notre cour (*curia*) se réunit pour manger. À notre table, dans la journée, trente mille hommes viennent prendre leurs repas, en comptant ceux qui entrent et sortent. Et chaque jour, tous reçoivent de nous (*de camera nostra*) de l'argent tant pour l'entretien des chevaux que pour les autres frais. Cette table est d'émeraude précieuse, et sou-

([15]) D'après la légende, St Thomas fut vendu par le Christ au marchand Habban pour qu'on l'emmène aux Indes afin d'y convertir le peuple. Il est censé y avoir construit un palais dans le ciel pour le Roi Gundoforus, roi du port de Sandruk ou d'Andrapolis aux Indes. Selon la forme primitive qu'avait prise l'histoire, ce palais n'a pas été une vraie structure mais seulement le symbole d'une demeure céleste pour le monarque. Sous la forme plus évoluée de la legende on répresente St. Thomas comme l'architecte que Gundoforus avait venir à sa cour pour construire une vraie demeure et l'un des miracles par lesquels le saint réussit à convertir le potentat Indien au Christianisme fut sa construction presque instantanée du palais. Cf. J. K. Wright, *Géographical Lore of the Time of the Crusades*, New York, 1925, p. 275.

tenue par deux pieds d'améthyste. La vertu de cette pierre interdit à tout convive assis à cette table de s'enivrer...» ([16]).

L'histoire d'un palais luxueusement meublé, d'une incroyable opulence et situé aux confins du monde connu, semble avoir beaucoup attiré la curiosité du lecteur européen, du Moyen Age jusqu'au XVIIIe siècle. Les origines de cette histoire semblent remonter bien plus loin que la fausse lettre du Prêtre Jean, car on la retrouve dans les traditions orientales. Voici, par exemple, ce que conte Schéhabeddin dans son *Livre des Perles*. Scheddad, descendant des anciennes tribus d'Ad et de Thémoud,

> «... ayant lu dans les livres révélés la description magnifique du paradis, dont les colonnes sont d'or et d'argent, la poussière de musc et d'ambre, les gazons de safran et d'iris, les cailloux d'hyacinthe, et de toutes sortes de pierres précieuses, il résolut de faire quelque chose qui égalât cette magnificence. Il envoya quarante hommes de chacune des mille tribus qui composaient le peuple d'Ad, pour chercher un lieu propre à l'exécution de son dessein. Après avoir parcouru toute la terre, ils revinrent au bout de cent ans, et indiquèrent à Scheddad une plaine délicieuse, coupée de mille ruisseaux, qui se confondaient les uns avec les autres. Scheddad s'y transporta, et y fit construire un bâtiment, dont les fondements étaient d'or, d'argent, de perles, de diamants, et de toutes sortes de pierreries. Il y travailla pendant cent quatre-vingts ans, et y employa le produit de trois années des tributs de toute la terre, sans compter les trésors qu'avaient amassés les rois ses prédécesseurs. Lorsque cet ouvrage fut achevé, Dieu le fit disparaître, et l'abandonna aux génies pour en faire leur demeure. Personne ne pouvait en approcher, à la distance de trois mois de chemin, sans être frappé de mort» ([17]).

([16]) Reproduit par F. Zarncke, «Der Priester Johannes», Erste Abhandlungen, In *Koeniglichsaechsische Gesellschafft der Wissenschaften, Abhandlungen, Philologisch-historische Klasse*, Vol. VII, Leipzig, 1879, p. 916-919.

([17]) In *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, Paris, 1787-89, Tome II, pp. 139-140 (le texte date de c. 1450).

En rapprochant la relation de Schéhabeddin, la tradition du palais de Gundoforus et la «fausse lettre» du Prêtre Jean, on pourrait sans doute, sans trop d'audace, établir un rapport entre la description du Palais du Prêtre Jean attribuée à l'évêque de Mayence et le mythe du Paradis Terrestre. Le palais merveilleux n'était peut-être bien qu'une tentative humaine d'imiter la création divine, ou même de recouvrer la condition humaine d'avant la chute ([18]). Il se pourrait donc que la légende du Prêtre Jean se présentât, de même que le mythe du Paradis Terrestre, comme un archétype. Ce serait simplement l'expression du besoin qu'éprouve l'homme d'imaginer qu'il existe un lieu, même situé aux confins du monde, même difficile ou impossible à atteindre, où l'on trouve la vie idéale.

De même que le mythe du Paradis Terrestre a évolué pour aboutir à l'*Utopie* de Thomas Morus ([19]) et à toutes les autres Utopies qui ont suivi, de même la légende du Prêtre Jean est devenue un mythe du type Monomotapa du XVIe et XVIIe siècles: un royaume exotique et fabuleusement riche dans les terres inconnues de l'intérieur de l'Afrique.

([18]) Cf. Mircea Eliade: «La nostalgie du paradis», In *Mythes, Rêves et Mystères*, Paris, 1957, pp. 80-98.

([19]) Voir notre étude «The Sources of Sir Thomas More's Utopia», In *Revista da Faculdade de Letras*, Lisbonne, tomo XXI, 2.a Série, N.o 1, 1955.

Chapitre XI

La légende du Monomotapa au XVIII^e siècle — Dubois Fontenelle et G. H. Millar.

En 1775, Dubois Fontenelle publia, sous le titre *Anecdotes Africaines*, un ouvrage qui fait parcourir à la légende du Monomotapa une autre étape, au-delà du point où l'avait laissée Vincent Le Blanc. «L'Empire, affirme-t-il, s'étend entre le quatorzième et le vingt-cinquième degré de latitude méridionale» (¹). Après avoir reproduit des éléments tirés du chapitre de Barros, du récit de Duarte Barbosa concernant la distribution du feu, et de l'histoire des Amazones de Pigafetta, tels qu'il les avait trouvés dans Le Blanc, Dubois Fontenelle retrace l'«histoire» du Monomotapa.

Plaçant en tête de son paragraphe la date de «1510», il commence ainsi:

> «L'histoire de cet empire ne remonte pas plus haut pour nous qu'à cette année. L'empereur Afamigar-Bachi, dont on n'a conservé que le nom, avait laissé en mourant soixante-quatre fils, et n'avait pas eu le temps de désigner son successeur. Tous ces princes se disputèrent la couronne, et périrent, à l'exception de trois, dont l'un se retira loin d'un pays déchiré par la guerre, et alla vivre ailleurs dans l'obscurité; les deux autres s'accordèrent à partager l'empire, au lieu de se le disputer plus longtemps. Pour ne pas diviser les États, ils firent le même accord qu'avaient vu autrefois les Thébains; ils convinrent de régner successivement chacun six mois. Cet arrangement singulier, dont la Fable ancienne, ou, si l'on veut, l'Histoire, n'offre qu'un seul exemple, n'eut pas de meilleures suites que celui des fils d'Oedipe. Cercut

(¹) Dubois Fontenelle, *Anecdotes africaines*, Paris, 1775, p. 125.

(c'est le nom d'un de ces deux rois) épousa Gildada: c'était une princesse, fille d'un roi voisin et puissant. Elle avait de l'ambition et de l'orgueil; elle ne put soutenir l'idée d'être sujette pendant une moitié de l'année, après avoir régné durant l'autre; elle fit passer ses sentiments dans l'âme de son mari. La mort de son concurrent fut résolue et exécutée.

Cercut s'était rendu odieux par ce meurtre. Un de ses oncles, appelé Nahi, profita des dispositions des peuples pour le punir; il le fit périr, ainsi que sa femme et ses enfants; et il monta sur le trône. Le père de Gildada voulut venger sa fille. Il arma contre Nahi; la guerre fut longue et sanglante; les avantages balancés de part et d'autre. Un évènement singulier et qui tient du roman, décida le triomphe de Nahi.

— 1523 —

Le fils d'Alfamigar-Bachi, qui avait quitté le Monomotapa, s'était établi dans une contrée éloignée où il vivait en simple particulier, des produits d'une terre qu'il cultivait de ses mains. Il était marié, et avait eu un fils qu'il nomma Alfondi. Ce jeune prince, élevé à la campagne acquit de la force. Ses premiers jeux furent des combats contre des bêtes féroces. Il était parvenu à un âge où son courage demandait à se signaler contre d'autres ennemis que les habitants des bois. Lorsqu'il entendit parler des troubles du Monomotapa, le désir de la gloire le conduisit dans ce royaume désolé; quelques compagnons de son enfance le suivirent. Il se signala par des exploits qui fixèrent sur lui l'attention et l'expérience de l'armée. Nahi, à qui le sang parlait peut-être en secret, fut sensible aux services qu'il lui rendit, et lui confia le commandement de ses troupes. Alfondi répondit à sa confiance. En moins de six mois, il chassa les ennemis, et rétablit la paix. Nahi reconnaissant, voulant l'attacher à jamais à sa personne, lui donna sa propre fille pour épouse. Alfondi ne s'était point encore fait connaître; il fit venir son père, qui dévoila le mystère de sa naissance. Nahi étonné l'embrassa: «Quand je suis monté sur le trône, dit-il à son neveu, l'odieux Cercut l'occupait, et en était indigne. J'ignorais qu'il existait encore un fils d'Alfamigar-Bachi; mon ignorance excuse mon usurpation, et je m'en lave aussitôt qu'elle est dissipée. Remontez sur ce trône qui vous appartient». Le père d'Alfondi ne prit la couronne que pour la remettre à son fils, qui fut reconnu souverain du Monomotapa, aux acclamations du peuple enchanté d'avoir pour maître son vaillant défenseur» [2].

Après avoir ainsi conté l'histoire ancienne du Monomotapa, Dubois Fontenelle en arrive au martyre de Gonçalo da Silveira et à l'expédition de Francisco Barreto [3].

La version romancée de l'histoire du Monomotapa que donne Dubois Fontenelle pourrait bien s'être inspirée de João dos Santos. Les cinq premiers livres de João dos Santos parurent à Paris dans la traduction de Gaétan Charpy en 1684 et furent réédités en 1688 [4]. Voici le passage de João dos Santos qui aurait pu inspirer Dubois Fontenelle:

> «Sachez que ce royaume du Monomotapa se trouve dans un pays que l'on nomme Mocaranga; tous ces territoires faisaient jadis partie de l'empire du Monomotapa, et ils sont maintenant divisés en quatre royaumes, à savoir: le royaume qui appartient aujourd'hui au Monomotapa et le royaume du Quiteve, le royaume du Sedanda et le royaume du Chicanga. Cette division fut le fait d'un empereur Monomotapa qui, ne voulant pas, ou ne pouvant pas, gouverner des territoires aussi lointains, nomma gouverneurs de ceux-ci trois de ses fils; l'un, du nom de Quiteve, fut envoyé gouverner le royaume qui s'étend le long du fleuve de Sofala, un autre, du nom de Sedanda, alla gouverner les territoires que coupe le Sabia [Sabi], qui se jette dans l'Océan Indien, en face des îles Bocicas. Quant au troisième, nommé Chicanga, il fut chargé de gouverner les territoires de Manica,

(2) Dubois Fontenelle, *Anecdotes africaines*, Paris, 1775, p. 125 et suiv.

(3) Voir plus loin.

(4) Un compte-rendu de l'édition de 1684 a été donné dans le *Journal des Savants* de la même année. On avait certaines des histoires les plus invraisemblables du missionnaire portugais, mais en revanche on refusait de croire à sa description de la maladie du trachome dans l'île de Mozambique.

où il y a d'importantes mines d'or. Lorsque le père mourut et que lui succéda à la tête de l'empire un autre fils qui était à la cour, ces trois fils gouverneurs se soulevèrent avec les territoires où ils se trouvaient, et refusèrent désormais d'obéir à ce Monomotapa et à ses successeurs, chacun d'eux prétendant que c'était à lui que revenait l'empire. C'est pourquoi ils sont presque tous les ans en guerre les uns contre les autres» ([5]).

De tous les écrivains qui s'attachèrent à la légende du Monomotapa, Dubois Fontenelle est sans doute celui qui la traita avec la fantaisie la plus débridée. Il est d'ailleurs peu probable qu'il ait été pris au sérieux par les lecteurs de l'époque. Contrairement à celles de Le Blanc, ses inventions ne furent pas reprises par les écrivains postérieurs.

Pendant tout le XVIII[e] siècle, les fantaisies de Le Blanc ont été reproduites partout, même par des géographes qui se prétendaient des plus sérieux. Voici, par exemple, ce que dit du Monomotapa G. H. Millar, dans son *New and Universal System of Geography* (Londres, 1782):

> «Dans ce pays [L'Afrique du sud-est], il y a six provinces, ou petits royaumes, dont les gouverneurs sont les vassaux du roi ou empereur du Monomotapa. Les noms de ces provinces sont: le Monomotapa proprement dit, le Quiteve, la Manica, l'Inhambane, la Sabia et l'Inhamior.
>
> La plus remarquable de toutes, c'est le Monomotapa proprement dit, qui se distingue en particulier par le fait qu'il renferme la capitale de l'Empire. Elle est située à dix-huit degrés vingt-sept minutes de latitude sud et trente-et-un degrés, dix minutes de longitude est. C'est une grande ville très peuplée avec des rues longues et très larges. Les maisons sont construites de bois et de terre et sont de grandeur différente, certaines plus hautes que d'autres, suivant la qualité de ceux qui les habitent. Les toits sont grands et en

([5]) João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Évora, 1609 (Vol. 1, p. 198, ed. de 1891).

ETHIOPIA ORIENTAL, E VARIA HISTORIA DE COVSAS, notaueis do Oriente, COMPOSTA POLLO PADRE FR. IOAÕ dos Santos da Ordem dos Pregadores, natural da Cidade de Euora.

DIRIGIDA AO EXCELLENTISSIMO SENHOR Dom Duarte Marques de Frechilla & Malagon, &c. Impressa no Conuento de S. Domingos de Euora Con licença do S. Officio, & Ordinario ... Priuilegio Real Anno 1609.

POR MANOEL DE LYRA IMPRESSOR.

Photographie: British Museum

Page de titre de la première édition de *Ethiopia Oriental* de João dos Santos, Évora, 1909

> forme de cloche [6] et toutes sont blanchies tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.
>
> Le plus grand ornement de la ville est le palais impérial, qui est un grand édifice fort logeable, flanqué de plusieurs tours. Il y a quatre entrées ou grandes portes, toujours tenues par une garde nombreuse. À l'intérieur, il y a une grande diversité de pièces richement meublées, et de grandes salles aux plafonds élevés, toutes décorées de tapisseries somptueuses en coton, fabriquées dans le pays. Les parquets, les plafonds, les poutres et les chevrons sont tous soit dorés, soit doublés d'or curieusement travaillé. La chaise de cérémonie, les tables et les bancs sont aussi recouverts de la même manière. Les chandeliers sont d'ivoire incrusté d'or et sont suspendus par des chaînes du même métal. La vaisselle qui sert à la table de l'empereur est faite d'une espèce de porcelaine, étrangement garnie de branches d'or qui ressemblent à celles de corail. Bref, si riche et somptueux est ce palais que l'on pourrait dire qu'il rivalise avec celui qui distinguerait un monarque de l'Orient» [7].

La description du Monomotapa par Millar nous apparaît, par endroits, plus extravagante encore que celle de Le Blanc. Au moment même où la légende prenait en Europe des proportions fantastiques, l'Empire réel, en Afrique, était tombé à un tel degré de décadence qu'António da Conceição pouvait écrire en 1696:

> «C'est là, dans ce Zimbaué que vit l'Empereur avec toute sa pompe, qui ne consiste pas en tapisseries, ni en palais, ni en carrosses, ni en écuries, ou autres magnificences royales, mais uniquement à avoir un très grand nombre de concubines...» [8].

---

[6] Cf. Barros, «feição de coruchéus».

[7] G. H. Millar, *The New and Universal System of Geography*, Londres, 1782, Chap. V, Sect. V, p. 339.

[8] António da Conceição, «Tratado dos Rios de Cuama», In *O Chronista de Tissuary*, Vol. 2, Nova Goa, Imprensa Nacional, 1867, N.º 15, p. 66.

Le missionnaire allemand Mauriz Thoman, qui se trouvait en Afrique du sud-est en 1759, décrivait ainsi l'Empire du Monomotapa:

> «Il y a dans le Pays Cafre un grand nombre de Princes et de Rois, mais leur chef à tous est l'Empereur du Monomotapa, qui fut jadis très puissant et gouverna d'immenses territoires. — Son pouvoir s'est considérablement affaibli ces derniers temps, parce qu'une guerre a éclaté entre plusieurs frères qui tous convoitaient le pouvoir, et chacun d'eux s'est emparé d'une partie de l'empire pour en faire un royaume particulier. Le Palais de Sa Majesté noire est, pour autant que j'aie pu le constater, fait comme les autres demeures de roseaux et de pieux liés ensemble; il est seulement plus grand et plus beau que les huttes des autres cafres. Il est aussi, dit-on, entouré d'une élégante clôture de défenses d'éléphants» (9).

Au début du XIXe siècle, on voit se dessiner une attitude critique, qui se refuse à croire aux inventions de Le Blanc et l'écarte, alors que le chapitre de Barros gardait toujours son prestige. C'est surtout sur Barros et sur João dos Santos que s'est appuyé Carl Ritter, l'un des fondateurs de la géographie moderne, pour se documenter sur l'Afrique du sud-est (10). Et même Sebastião Xavier Botelho, un ancien gouverneur du Mozambique, reprend Barros en 1837 (11).

Dans le chapitre de Barros, un certain nombre de points semblent avoir tout particulièrement captivé l'imagination européenne: les deux cents chiens, les insignes royaux constitués par deux sagaies représentant «la justice» et «la défense du peuple», et la petite bêche à manche d'ivoire que le Monomotapa portait à sa ceinture. On les retrouve dans tous les ouvrages où il est question du Monomotapa.

(9) Mauriz Thoman, *Reise und Lebensbeschreibung*, Augsburg, 1788, p. 110.
(10) Carl Ritter, *Géographie Comparée*, Paris, 1855, Vol. I, p. 172-207.
(11) Cf. Sebastião Xavier Botelho, *África Oriental, Memória Estatistica sobre os dominios portugueses na África*, Lisbonne, 1837, Chap. XVII, p. 311.

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, la légende était très largement répandue. Diderot en fait mention dans son roman à clef *Les Bijoux indiscrets* (1748), qui est censé avoir été publié *au Monomotapa*, pour échapper à la censure. L'histoire se situe au Congo et il est question d'envoyer des ambassadeurs au Monomotapa. Dans l'*Encyclopédie*, Diderot consacre également quelques lignes au Monotapa.

La fable bien connue de La Fontaine, *Les deux amis du monomotapa*, n'a rien à voir avec le Monomotapa, sauf le titre. L'histoire est adaptée du *Livre des Lumières à la conduite des Rois*, recueil persan de contes folkloriques par Pilpay (ou Bidjai) traduit en français par David Sahid d'Ispahan (Paris, 1644).

Chapitre XII

L'Afrique du sud-est dans la littérature européenne depuis la publication de la première Décade *de Barros jusqu'à la fin du* XVI[e] siècle.

Des évènements qui ont pu se produire à cette époque en Afrique, le seul qui ait retenu l'attention de l'Europe pendant la seconde moitié du XVI[e] siècle fut le martyre de Gonçalo da Silveira, le premier missionnaire qui souffrit le martyre en Afrique méridionale. Les circonstances de sa mort ont été largement commentées, surtout dans les ouvrages de la Compagnie de Jésus. On y trouve très peu de renseignements sur le pays ou sur les moeurs de ses habitants, qu'il s'agisse de pure légende ou d'une image de la réalité. Il existe deux biographies modernes de Silveira (1), aussi est-il inutile de répéter l'histoire une fois de plus.

Camoëns a dédié, dit-on, plusieurs strophes à sa mémoire:

«Não passes caminhante. Quem me chama?
Hũa memoria nova e nunca ouvida,
De hum que trocou finita e humana vida
Por divina, infinita, e clara fama.

Quem he, que tão gentil louvor derrama?
Quem derrama seu sangue não duvida,
Por seguir a bandeira esclarecida
De hum capitão de Christo que mais ama.

---

(1) Fr. Hubert Chadwick, *Gonçalo Silveira (sic), Pioneer-Missionary and Proto-martyr of South-Africa*, Rochampton, 1910, et Bertha Leite, *D. Gonçalo da Silveira*, Lisbonne, 1944.

Ditoso fim, ditoso sacrificio,
Que a Deos se fez e ao mundo juntamente!
Pregando direi tão alta sorte.

Mas poderás contar a toda a gente
Que sempre deo na vida claro indicio
De vir a merecer tão santa morte.» (2)

Voici comment, dans les *Lusiadas*, il évoque la mort de Silveira:

«Vê do Benomotapa o grande império
De selvática gente, negra e nua,
Onde Gonçalo morte e vitupério
Padecerá, pela Fé santa sua.» (3)

Pour punir le Monomotapa d'avoir fait tuer Silveira, on envoya dans son pays Francisco Barreto, à la tête d'une armée nombreuse. Cette armée, qui avait fait l'objet d'une préparation intensive, était animée au départ du plus grand enthousiasme. On allait découvrir et conquérir les mines du Monomotapa, auxquelles s'attachait une réputation de fabuleuse richesse.

L'expédition devait échouer misérablement, d'abord parce qu'elle avait été mal dirigée, et ensuite à cause des maladies qui emportèrent des centaines d'hommes et de chevaux. La tâche de Barreto se compliqua encore du fait qu'il eut à tenir tête à un prêtre jésuite, le Père Monclaros, qui s'écartait volontiers du plan spirituel pour intervenir sur le plan militaire.

Finalement, Barreto, épuisé et malade, mourut à Sena. Vasco Fernandes Homem prit le commandement de l'expédition et, débarrassé de Monclaros, qui avait profité du passage d'un bateau pour rentrer au Portugal, partit via Manica, où il brûla la résidence du Quiteve et parvint à Chicova, là où devaient se trouver les mines. Il s'aperçut alors qu'il lui faudrait, pour les exploiter, beaucoup

(2) Luis de Camoëns, *Obras*, ed. Juromenha, Lisbonne, 1861, Tome II, p. 19, Sonnet nº XXXVII.

(3) Luis de Camoëns, *Lusiadas*, X, 93.

plus d'argent et de main d'oeuvre qu'il n'en avait à sa disposition (4).

Dans un très long poème de dix-huit chants, Luís Pereira Brandão (5), dont Aubrey Bell dit qu'il est un poète d'une «implacable dullness» (6), retrace l'expédition de Barreto. Le thème principal du poème est le désastre d'Alcacer-Kebir. Le style imite celui de Camoëns, mais les premières lignes sont une triste parodie du début de l'épopée nationale portugaise:

«Mortos, Danos, castigos, magoas canto,
Males que todo o mundo chora e sente
Hum nunca visto estrago, e o rouco pranto
Nunca enxuto em Portugues gente...» (7)

Voici comment Brandão décrit les préparatifs de l'expédition de Barreto:

«...... em tempo breve
Ordena a conquista de aurea serra,
Para que o ferro e ouro avante leve
A mais dificultosa e dura guerra:
Assaz de justa causa e razão teve,
Não sem conselho (8) a espada aferra
Contra o negro Rey da zona ardente,
Senhor de branca prata (9), e negra gente.

Ali nam passa o sol a ardente meta,
E avia am vez de pedras pedras de ouro,
Adora a lua esta gente preta,
Tem por Deos tambem o Egypto touro:

(4) L'histoire de l'expédition de Barreto est évoquée par E. Axelson, «The Barreto Expedition: a note», In *Congresso do Mundo Português*, Vol. III, Tome I, première section, 1940, pp. 314-323.

(5) Luis Pereira Brandão, *Elegiada*, Lisbonne, 1588.

(6) Aubrey Bell, *Portuguese Literature*, Londres, 1922, p. 88.

(7) Luis Pereira Brandão, *op. cit.*, Canto I, f. 1 v.

(8) Allusion à la décision de la *Mesa da Consciência*, conseil d'ecclésiastiques par qui la guerre avait été approuvée. V. plus loin pp. 175-177.

(9) Les mines d'argent de Chicova.

A verdadeira ley la lhe interpreta
(Para coella acharam mor tesouro
Por mandado do Luso) hum varão sancto [10]
A quem não fez nenhum martiro espanto,
Manda o cruel ministro do inferno, [11]
Que fosse o sacerdote degolado,
Fica gozando o santo o bem supremo
E o negro a esta conquista condenado
A hum que teve o Indico governo,
(Que Francisco Barreto era chamado)
O catolico moço [12] chamar manda
Para tam dura e aspera demanda.» [13]

Plus loin, Brandão décrit le progrès de l'expédition:

....

«A tromba belicosa desusada
A Melinde, Farom [14], Tirut [14], atroa
Já a Monomotapa a barba treme
E a inutil plebe chora e geme.

Sendo passado ja tempo comprido
Quando se põe em ordem a Lusa gente,
Cometese primeiro algum partido,
A negro Emperor do Polo ardente:
Elle que as causas tem ja recibido
Que tu lhe mandaste, outro presente
Manda ao governador, não de vedrino
Esmalte, mas de cachos de ouro fino.

Pouco lhe custa o ouro, pouco o estima
De que em seu Regno varias minas,
Muyto a cobiça delle incita e anima,
As militantes gentes perigrinas:

---

(10) Gonçalo da Silveira.
(11) Le Monomotapa.
(12) Le Roi Sebastien.
(13) Luis Pereira Brandão, *op. cit.*, Canto III, f. 35 v.
(14) Noms abyssins déplacés sur la carte.

Le Sud-est africain d'après João Teixeira d'Albernás (1667)

Carte manuscrite se trouvant à la Bibliothèque Nationale, Paris, (Og. 21).

São prenhes delle as serras neste clima,
Vem se dentro auriferas ruinas,
Grades do mesmo ouro guardão ouro,
E hum tesouro observa outro tesouro. ([15])
....

«Partem de Moçambique os esforçados
Mancebos, pela terra incerta e inculta,
Ja de Ethiopes bravos conjurados,
Se ajunta inumeravel turbamulta:
De Armeta ([16]), de Camur ([16]) os indomados
Seluages, e da parte mais oculta
(Donde nasce o Veado) as armas tomão,
E polos cumes aridos assomão

De Marzuzo, e de Agag ([16]), varias coadrilhas
Aa defensam da patria se juntando,
Por varias regiões, de varias trilhas
Os areosos campos se estampando:
Mostrão os Lusos suas maravilhas,
Que a prista idade estam maravilhando,
Movendo ja as belicas escoadras
Que sem temor cometem as gentes ladras.» ([17])

Toute cette citation montre bien à quel point l'idée était répandue que le Monomotapa était une sorte d'Eldorado. Dans sa conclusion, Brandão nous offre une curieuse image du Zambèze:

«O rio cuja fonte e nascimento,
He o lago que Zaire se nomea,
De Sereas, Tritões, recolhimento,
Se a voz da fama nisto não se enlea:
De cujo liberal repartimento,
O Nilo tem a mais principal vea,
Crocodiles tambem produze, e crea,
Que andam na terra, e morrão nagoafria.

([15]) Luis Pereira Brandão, *op. cit.*, Canto X, f. 133 v.
([16]) Noms abyssins déplacés.
([17]) Luis Pereira Brandão, *op. cit.*, Canto X, f. 134 v.

Estes pois defendião exquivamente
Tambem a antigua patria, e cometiam
Com vorace furor a Lusa gente,
Que em vão aos feros dentes resistião:
Escondidos por baxo da corrente
Barcos viravão, omens engulião,
E nos rostos dos Bois ocultos pegão,
Quando ao morbido rio a beber chegão.» [18]

De tous les naufrages qui survinrent à la grande époque de l'empire portugais, la plupart se produisirent dans le détroit de Mozambique et sur la côte de l'Afrique du sud-est. En essayant de regagner à pied Sofala ou l'un des autres établissements portugais sur la côte, les survivants furent en butte à de terribles privations. Certains de leurs récits furent publiés. En 1735-36, Bernardo Gomes de Brito en fit un recueil qu'il publia sous le titre: *História Trágico-Marítima*. Il fut ensuite traduit en français et publié, avec d'autres ouvrages, sous le titre: *Histoire des naufrages ou recueil des relations les plus intéressantes des naufrages, hivernements, incendies, famines et autres évènements funestes sur mer par M. D. Avocat.*

Le plus intéressant et le mieux connu de tous ces récits, et le seul qui ait eu une grande répercussion dans la littérature européenne, fut celui du naufrage du galion S. João, commandé par Manuel de Sousa de Sepúlveda. Le récit anonyme, basé sur le témoignage d'un survivant, Álvaro Rodrigues, fut imprimé pour la première fois en 1554 [19].

Le naufrage eut lieu le 24 Juin 1552, sur la côte d'Afrique du sud-est, par 31° de latitude sud. Les quatre-vingts survivants se dirigèrent à pied vers Lourenço Marques, avec un certain nombre d'esclaves. Parmi eux se trouvaient la femme de Manuel de Sousa de Sepúlveda, Dona Leonor, et leurs deux enfants. Souffrant déjà

(18) Luis Pereira Brandão, *op. cit.*, Canto X, f. 138 v.

(19) Cf. *História da muy notável perda do galeam grande S. Joam, em 1552*, Lisbonne, s. d. Innocencio da Silva donne la date de publication de 1554 (cf. Innocencio Francisco da Silva: *Diccionário Bibliográfico Portuguez*, Lisbonne, 2ᵉ ed., 1924, p. 377). Le seul exemplaire existant est de la deuxième édition, de 1564. La troisième édition sortit en 1592.

continuellement de la faim et des difficultés de la marche, il durent encore combattre des bandes de noirs hostiles. Il en mourait tous les jours. Une cruche d'eau se vendait jusqu'à dix cruzados. Enfin, arrivés à un point de détresse extrême, ils parvinrent à un village gouverné par un roitelet noir, qui accepta de leur donner de la nourriture à condition qu'ils rendissent leurs armes et acceptassent de se diviser en petits groupes pour être logés dans des huttes placées à une certaine distance les unes des autres. Sepúlveda, qui avait toujours le commandement du groupe, avait tant souffert pendant le voyage qu'il en avait quelque peu perdu la raison, et il accepta ces conditions. Aussitôt que les armes eurent été confisquées et que les portugais furent répartis en plusieurs groupes, on les dépouilla de tout ce qui leur restait, y compris leurs vêtements. Seuls Sepúlveda, sa femme et quelques autres, échappèrent à cette humiliation. Tous furent brutalement chassés du village et abandonnés, libres de continuer ainsi leur route, ce qu'ils firent, toujours par petits groupes. Sepúlveda, avec sa famille et ceux qui les accompagnaient, n'avaient pas encore eu le temps de s'éloigner lorsqu'ils virent surgir de nouveau des noirs, qui obligèrent tous ceux qui avaient encore des vêtements à les leur remettre. Dona Leonor se défendit âprement, prête à perdre la vie plutôt que sa pudeur et ne céda que sur les instances de son mari qui alléguait que tous étaient venus au monde nus. Quand à la fin elle se vit nue, elle se couvrit de ses longs cheveux, se jeta par terre et s'enterra dans le sable. Elle ne devait plus bouger de cette position. Elle insista tant, que les autres portugais continuèrent leur route, abandonnant Sepúlveda, sa femme et les deux enfants, avec un portugais et quelques esclaves. Sepúlveda partit dans les bois pour y chercher de la nourriture; quand il revint Dona Leonor était très affaiblie par la faim et l'un des enfants y avait succombé. Il enterra l'enfant dans le sable et se mit de nouveau en quête de nourriture. À son retour, il trouva morts sa femme et l'autre enfant, les esclaves pleurant et criant auprès des cadavres. Lorsqu'il eut enterré les siens, il s'éloigna dans les bois, accablé de douleur, et on ne le revit plus [20].

(20) Bernardo Gomes de Brito, *História Trágico-Marítima*, Lisbonne, ed. 1904, Vol. I, p. 16-44.

Dans les *Lusíadas*, Camoëns évoque la tragédie des Sepúlveda sous la forme d'une prophétie du géant Adamastor:

«Outro tambem virá, de honrada fama,
Liberal, cavaleiro, enamorado,
E consigo trará a formosa dama
Que Amor por grão mercê lhe terá dado.
Triste ventura e negro fado os chama
Neste terreno meu, que, duro e irado,
Os deixará de um cru naufrágio vivos,
Para verem trabalhos excessivos.

Verão morrer com fome os filhos caros,
Em tanto amor gerados e nascidos;
Verão os Cafres, ásperos e avaros,
Tirar à linda dama seus vestidos;
Os cristalinos membros e preclaros
À calma, ao frio, ao ar, verão despidos,
Depois de ter pisado, longamente,
Co'os delicados pés a areia ardente.

E verão mais os olhos que escaparem
De tanto mal, de tanta desventura,
Os dois amantes miseros ficarem
Na férvida implacábil espessura.
Ali, depois que as pedras abrandarem
Com lágrimas de dor, de mágoa pura,
Abraçadas, as almas soltarão
Da formosa e misérrima prisão.» [21]

L'histoire de Sepúlveda fut également racontée par Diogo do Couto [22] et par Jean Mocquet [23]. Jerónimo Corte Real en fit un poème de vingt-sept chants en vers libres. Il fut traduit en français par Ortaire Fournier en 1844.

---

[21] Luis de Camoëns, *Lusíadas*, V, 46-48.

[22] Diogo do Couto, *Décadas da Ásia*, Dec. VI, Livro VII, Cap. 21-22.

[23] Jean Mocquet, *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales faits par Jean Mocquet*, Paris, 1614, Livre III. Mocquet fit un triste séjour au Mozambique.

Pl. VII

Carte de l'Empire du Monomotapa de Delisle et autres auteurs se trouvant dans l'*Histoire Générale des Voyages*, de l'Abbé Prevost, Paris, 1746-1789, Tome V, Pl. Nº 14

Photographie: Mário Novais, Lisbonne

Deuxième partie

L'HOMME

Chapitre I

L'idée que l'Europe du Moyen-Âge se faisait de l'étendue géographique de la Chrétienté. — Les premiers contacts de l'Europe du Moyen Âge avec l'homme primitif. — Le problème des habitants des îles Canaries.

Si nous considérons les peuples de l'Europe du Moyen Âge avant les Grandes Découvertes, nous sommes frappés par deux points importants: Ils croyaient que la race humaine était en grande majorité de religion chrétienne, et, entourés comme ils l'étaient au sud et à l'est par l'Islam, ils restaient presque complètement isolés de tout contact avec des peuples dont la religion ne comportait pas l'adoration d'un Dieu anthropomorphe [1].

La révélation, par les navigateurs portugais, de vastes populations inconnues, de sociétés primitives, en Afrique et en Amérique, a profondément impressionné l'Europe d'alors et les croyances généralement admises s'en sont trouvées modifiées [2].

---

[1] Marcel Delafosse (*Les Noirs de l'Afrique*, Paris, 1941, p. 153) remarque: «J'ai plusieurs fois entendu des Noirs païens désigner les musulmans par une expression signifiant littéralement "ceux qui invoquent Dieu"; le fait que les hommes pussent s'adresser à Dieu leur paraissait surprenant et ne contribuait pas peu à rehausser le prestige dont jouissaient auprès d'eux les mahométans».

[2] Denys Hay («Sur un problème de terminologie historique: «Europe» et «Chrétienté», *Diogène*, N° 17, 1957, pp. 50-62) apporte des documents prouvant que dès le XV° siècle, avant les Découvertes, l'Église universellement répandue sur tout le Globe, à laquelle croyait le Moyen Âge, avait déjà été ramenée aux bornes de l'Europe. Il nous semble bien, toutefois, que les documents apportés par M. Hay ne sont que les plaidoyers de personnes intéressées.

Après avoir tracé l'évolution de la pensée ecclésiastique au Moyen-Âge en ce qui concerne les peuples non-chrétiens nous nous proposons d'analyser le progrès des relations entre les peuples indigènes de l'Afrique du sud-est et les représentants portugais de la civilisation occidentale, au XVI[e] siècle.

Si l'on croyait en Europe que la race humaine était en grande majorité de religion chrétienne, c'était surtout parce qu'on avait peu de connaissances, et très inexactes, des terres d'Orient, mais c'était aussi à cause de la tradition biblique qui voulait qu'après la mort du Christ l'Evangile eût été porté jusqu'aux confins de la Terre ([3]). St. Thomas l'aurait prêché aux Indes ([4]).

De la légende de St. Thomas et de vagues rumeurs au sujet de communautés nestoriennes en Asie centrale, l'Europe du Moyen-Âge conclut sans difficulté que les populations de l'Inde et de l'Asie centrale étaient de religion chrétienne. Pour l'Éthiopie et toute l'Afrique non-musulmane, on considérait, nous l'avons vu, qu'elles constituaient le royaume du Prêtre Jean, un prince chrétien. Cette impression que la religion Chrétienne était répandue à peu près sur toute la race humaine était encore confirmée par l'idée que la *Christianitas* médiévale avait hérité, grâce à la *Donation de Constantin*, de l'ancien *Imperium Mundi* ([5]) de Rome, dont les limites étaient sensiblement celles de l'*œcumène* grecque ([6]).

En dépit de sa vaste étendue, l'Islam fut toujours considéré comme l'aberration hérétique d'une petite partie de ce qui était, en gros, une humanité universellement chrétienne. L'infidèle, croyait-on, avait pu entendre l'Évangile, mais il l'avait sciemment repoussé. Si cette idée d'une humanité universellement chrétienne n'a pas été souvent exprimée, au Moyen-Âge, en termes clairs et concrets, son importance est néanmoins démontrée de façon éclatante par les révélations contradictoires apportées par les Découvertes. On trouve bien quelques auteurs admettant que, de par la volonté même de

([3]) Romains X, 18.

([4]) Cf. A. E. Medlycott, *India and the Apostle St. Thomas*, Londres, 1905, et I. Dahlmann, S. J., *Die Thomas Legende*, Freiburg, 1912.

([5]) Les idées de Dante représentent une exception à cette opinion. Cf. Etienne Gilson, *Les métamorphoses de la Cité de Dieu*, Louvain, 1952, p. 146.

([6]) La différence entre les dimensions de l'empire romain et celles de l'*œcumène* grecque est infime comparé à celle qui existe entre celui-là et le monde révélé par les Découvertes.

Dieu, certaines parties de l'humanité devaient vivre sous une loi différente de la loi chrétienne. Nous citerons l'exemple de Mandeville, qui raconte l'histoire des Brahmins, tirée du Roman d'Alexandre le Grand ([7]). Mais ce ne sont là qu'exceptions à l'opinion générale.

Il semble que les premiers contacts soutenus entre l'Europe et un peuple dont la religion ne comportait pas l'adoration d'un Dieu anthropomorphe aient été ceux que l'on eut avec les habitants des îles Canaries. Déjà connues, pourtant, dans l'antiquité, ces îles furent redécouvertes en 1341 ([8]). Un document trouvé parmi les manuscrits de Giovanni Boccaccio donne une description de leurs habitants. (Il ne faut pas oublier qu'il n'y avait pas trace d'islamisme chez les Canariens):

> «L'île d'où ils viennent [les Canariens] s'appelle Canaria, c'est la plus habitée; ils ne peuvent comprendre aucune langue, bien qu'on ait essayé de leur parler en plusieurs différentes; ils sont plus grands que nous; ils sont membrus, courageux et forts, et d'une grande intelligence, comme on a pu le constater. Ils parlent entre eux par gestes [...] Ils chantent doucement et dansent presque comme s'ils étaient français; ils sont gais et vifs, et assez courtois, plus que ne

([7]) «Et combien que ces gens [les Brahmins] naient mie les xii articles de la foy, si comme nous avons, si ont il bonne foy naturelle. Et pour la bonne entencion quil ont, ie cuide estre certain que Dieu les aimme et quil prent leur service en gre, si comme il fist de Job, qui si bien fut paie. Et ne cuidies mie il le tenoit pour loial sergent. Et combien quil ait plusieurs loys diverses par my le monde, ie croy que Dieu ayme tousiours ceuls qui layment et servent verite en loyaute et en humilite et qui desprisent la vanite du monde pour lamour de luy, si comme ceste gens font et Job aussi le fuioit. Et pour ce disoit nostre Seigneur par la bouche de Ysaie le prophecte, *Ponam eis multiplices leges meas;* et ailleurs dit la sainte escripture, *Qui totum orbem subdit suis legibus*. Et nostre Seigneur dit en levvengille, *Alias oves habeo, que non sunt ex hoc ovili*, c'est a dire quil a autres seruans que la loy crestienne». Cf. *Mandeville's Travels*, texte français, ed. par Malcolm Letts, Hakluyt Society, Londres, 1950, Vol. II, p. 400. La phrase «et ailleurs dit la sainte escripture, *Qui totum orbem subdit suis legibus*» ne se trouve pas dans le texte anglais.

([8]) Certains soutiennent qu'il y eut un voyage portugais antérieur à celui-ci, en 1336; d'autres affirment que tous deux n'en font qu'un seul, qui eut lieu en 1341.

le sont bien des espagnols. On leur a montré des pièces d'argent; ils ne les connaissent pas, pas plus que les aromates de quelque nature que ce soit. On leur a montré des colliers d'or, des vases avec des motifs taillés en creux, des sabres de toutes sortes. Il paraît qu'ils n'en ont jamais vu ni possédé de semblables; ils font aussi preuve entre eux d'une grande confiance et d'une grande loyauté, pour autant qu'on puisse en juger, car on ne peut donner à l'un d'eux quelque chose à manger sans qu'auparavant il le partage pour en donner à chacun sa part. Les femmes se marient et celles qui sont déjà mariées portent une culotte comme les hommes; mais les jeunes filles se promènent toutes nues sans en éprouver de honte» ([9]).

Dans un document datant d'environ 1434 ([10]), remis au Pape par les Portugais, on trouve une autre description des Canariens:

> «Elles [les Canaries] sont habitées par des hommes indomptés presque sauvages qui, n'étant rattachés à aucune religion, pas plus qu'ils ne se plient à aucune loi, se souciant peu des rapports avec leurs concitoyens, vivent dans les champs comme des bêtes. Chez eux, on ne connaît ni le commerce par mer, ni l'usage des lettres, pas plus que celui de quelque métal ou monnaie. Enfin, ils n'ont pas d'habitation et ne portent pas de vêtements, mais une sorte de ceinture de feuilles de palme ou de peaux de chèvres pour couvrir leurs parties honteuses; ils marchent très vite nu-pieds sur les terrains rocheux et les monts escarpés et se cachent dans de grandes cavernes et des grottes écartées« ([11]).

([9]) Sebastian Ciampi, *Monumenti d'un Manoscripto autografo di messer Gio Boccaccio da Certaldo trovati ed illustrati da Sebastiano Ciampi*, Florence, 1827, p. 65.

([10]) Date estimée par Ch. M. de Witte, «Les Bulles pontificales et l'expansion portugaise au XV[e] siècle», in *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, Vol. XLVIII, N° 3-4, Louvain, 1953, p. 702.

([11]) *Ibid.*, p. 715. Supplique du Roi de Portugal D. Duarte au Pape Eugène IV sur les îles Canaries, Bologna, 1436 (date de la copie du document original).

On retiendra de ce texte que les principales caractéristiques de la vie des Canariens sont le défaut de religion, de lois, de lettres et d'argent. Ce sont là les qualités typiques attribuées par les écrivains du XVI[e] siècle à toute société primitive, tant en Afrique qu'au Brésil. Deux d'entre elles reviennent constamment lorsqu'il est question de sauvages «sans roi, sans loi et sans foi», telle est la phrase si souvent répétée.

On pourrait, nous semble-t-il, relever dans le premier de ces deux textes comme une préfiguration de l'idée du «bon sauvage», cette idée que la vertu est plutôt le fait des sociétés primitives que de la société «civilisée».

Dans la première moitié du XV[e] siècle, l'Europe commence à se rendre compte que les qualités morales des Canariens, même si elles ne sont pas toujours appréciées de la même façon (il suffit de comparer les deux textes pour le constater), contrastent singulièrement avec le fanatisme hostile des arabes. Aussi la condition spirituelle des Canariens devant la loi canonique commence-t-elle à causer une certaine inquiétude. S'ils font preuve de qualités témoignant d'une vertu naturelle, sinon Chrétienne, pouvait-on légitimement les attaquer et les réduire en esclavage, comme on le faisait avec les arabes infidèles? L'histoire du débat qui fut suscité, au XV[e] siècle au sujet de la condition spirituelle des Canariens a déjà été retracée ([12]). Il n'est pas question de la reprendre ici en détail, mais il importe cependant de remarquer que la politique portugaise, telle qu'elle avait été définie par l'Infant Henri (elle ne fut certainement pas toujours suivie), envisageait l'évangélisation pacifique des Canariens. Nous en trouvons des preuves dans la supplique adressée au Pape par le Roi D. Duarte, que nous avons citée ci-dessus.

Si l'on compare les deux textes cités, on s'aperçoit que tandis que le premier tend à faire croire que la nature morale des Canariens est «bonne», le second tend à persuader qu'elle est «mauvaise». Cette façon opposée de voir le sauvage est très caractéristique de l'idée que se fit l'Europe de la vie primitive pendant tout le XVI[e] siècle. Nous reviendrons plus loin sur ce point.

([12]) Voir D. J. Wölfel, «Quienens fueron los primeros conquistadores y obispos de Canaria» In *Investigación y Progresso*, Madrid, 1931, Tome V, p. 133 et suiv. Et *id.* «La Curia romana y la Corona de España en la defensa de los aborígenes canarios». In *Anthropos*, Vienne, 1930, t. XXV, pp. 1011-1083. Et Elies Serra y Rafols, *Los portugueses en Canarias*, La Laguna, 1941.

Chapitre II

Les Portugais ne placent pas les Noirs sur le même plan spirituel que les Maures; évolution de cette idée — La position de l'infidèle et des peuples non-chrétiens devant la théologie chrétienne.

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, on avait reconnu (1) que les Canariens se situaient sur un plan spirituel différent de celui des Maures infidèles.

Il importe maintenant de préciser à quel moment on admit une distinction analogue en ce qui concerne les Noirs du continent africain.

Au moment de la découverte du Congo et, plus tard lorsque l'on rencontra les Hottentots de l'Afrique du Sud, nous verrons s'élaborer une notion du Noir africain qui se distingue nettement de celle de l'infidèle. Comme l'Indien du Brésil, il sera l'homme «sans roi, sans foi et sans loi».

Au cours de leur poussée vers le sud, les Portugais découvrirent les premiers noirs africains au Sénégal en 1445, dans un voyage commandé par Dinis Dias (2). D'après Duarte Pacheco, le Sénégal est l'endroit où «commencent les Éthiopiens et les hommes noirs» (3). Comme le remarque Kimble (4), la rive nord est habitée par les Maures et les Berbères, et la rive sud par les Ialofs (les noirs). Mais s'il représentait bien une division raciale, le Sénégal ne constituait

---

(1) Nous n'en avons d'ailleurs que des preuves indirectes.

(2) Gomes Eannes de Zurara, *A Crónica dos feitos de Guiné*, ed. de l'Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1949, Vol. II, Chap. XXXI, p. 149.

(3) Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de Situ Orbis*, trad. française de Raymond Mauny, Bissau, 1956, p. 47.

(4) Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de Situ Orbis*, trad. anglaise de G. H. T. Kimble, Hakluyt Society, Londres, 1937, p. 78, note 3.

pas une limite précise entre l'islamisme et l'animisme. L'islamisme ne s'arrêtait pas brusquement. Parlant des esclaves noirs venus au Portugal avec Lançarote en 1445, Zurara remarque: «...voyant qu'ils n'étaient pas endurcis dans la croyance des autres Maures et qu'ils se ralliaient volontiers à la loi du Christ, les gens d'ici [les Portugais] ne faisaient aucune différence entre eux et les serviteurs libres originaires de leur propre pays» (5).

Cadamosto, qui avait visité le Sénégal en 1456, dit des Noirs qu'il y trouva que: «la foi de ces premiers nègres est mahométane. Mais ils ne sont pas aussi attachés à cette foi que les Maures blancs, et surtout le bas peuple» (6).

Il est très difficile de préciser la date vers laquelle la conscience européenne a commencé à s'éveiller à l'égard de la différence entre la condition spirituelle du noir africain et celle de l'infidèle. Il s'agit en tout cas d'une évolution assez lente; pour bien la comprendre, il nous faut remonter au Moyen Âge et analyser brièvement la tradition ecclésiastique concernant l'infidèle.

De bonne heure, l'Église du Moyen Âge avait groupé en des catégories différentes les infidèles qui habitaient les territoires des princes chrétiens. On traitait différemment ceux qui s'étaient installés sur des terres ayant jadis appartenu aux princes chrétiens, et ceux qui habitaient des terres leur ayant toujours appartenu. La doctrine strictement orthodoxe soutenait que l'usage de la force pour obliger ces derniers à embrasser le Christianisme n'était pas légitime.

On établissait aussi parfois, sur le plan théorique, une distinction entre ce que l'on appelait l'*infidélité positive* et l'*infidélité négative*. L'infidélité *positive* était le refus délibéré de la doctrine chrétienne de la part de ceux qui avaient entendu prêcher l'Évangile (tel était le cas des Maures); l'infidélité *négative* était l'état spirituel de ceux qui n'avaient jamais eu l'occasion de l'entendre (parmi lesquels on devait ranger, plus tard, les Noirs). Pour St. Thomas d'Aquin, les premiers étaient en état de péché, les autres dans un état de «peine» (*pena*) (7). St. Thomas n'était pas le seul à admettre cette distinction, mais en revanche beaucoup d'écrivains négligeaient la possibilité de l'infidélité *négative*. Parmi les théologiens du Moyen Âge, il en est peu qui préconisent carrément l'usage de la force pour détourner de leurs croyances ceux qui s'étaient rendus coupables d'infidélité *positive*. Gabriel Biel (1425-95), professeur à l'Université de Tübingen, affirmait qu'il était légitime d'imposer la foi aux adultes, s'ils étaient déjà sujets d'un prince chrétien (8). Richard Fitzralph (recteur de l'Université d'Oxford c. 1333; † 1360), qui professait des opinions extrémistes, soutenait que l'infidélité était un état de péché, et que l'infidèle ne saurait, par conséquent, être légitime propriétaire de ses biens, ni de ses terres. Sa thèse se rapprochait de la doctrine de Wyclef, plus tard condamnée, qui affirmait que le droit de propriété était fondé sur la grâce et non pas sur le droit naturel. Cette opinion fut formellement répudiée par le Concile de Constance (1414-1418). Parmi les propositions condamnées se trouvait la suivante: «Nul ne peut être citoyen, nul ne peut être riche, nul ne peut être évêque, tant qu'il est en état de péché mortel» (9).

Au cours du même Concile, le 6 Juillet 1415, Paul Wladimir de Brudzewo, recteur de l'Université de Cracovie, «soutint avec un très grand talent la thèse que les infidèles ne peuvent être convertis par la force, que leurs terres ne peuvent être envahies et qu'ils ne peuvent être dépouillés de leurs biens, ni en vertu de concessions impériales ou papales, ni en vertu d'aucun titre» (10). Cette déclaration était motivée par les cruelles expéditions de l'Ordre Teutonique contre les Polonais et les Lituaniens, encore en partie païens. Par contre, Arnaud Albertino, évêque de Pactes en Sicile, écrivait au commencement du XVIe siècle que «les infidèles n'ont ni les droits du règne, ni le principat, ni la juridiction; que la venue du Christ leur a enlevé tout dominium; que c'est licitement que les chrétiens envahissent leurs terres, réduisent leurs personnes en servitude et

---

(5) Gomes Eeannes de Zurara, *Crónica dos feitos de Guiné*, ed. de l'Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1949, Vol. II, Chap. XXVI, p. 128.

(6) Alvise Cadamosto, «Primo Navigatione», In Fracanzano da Montalboddo *Paesi novamente retrovati*, Milan, 1508, ed. fac-similé, Princeton University, 1916, p. 29.

(7) P.e Venâncio Carro O. P., *La Teologia y los Teólogos-Juristas Españoles ante la Conquista de América*, 2e ed., Salamanca, 1951, p. 153.

(8) *Ibid.* p. 181.

(9) *Ibid.* p. 194.

(10) Cf. Ernst Nys, *Les origines du droit international*, Bruxelles, 1894, p. 151.

prennent leurs biens, puisque ces biens n'appartiennent à personne» ([11])).

Les opinions de Fitzralph et d'Albertino sont assez proches des termes de la Bulle *Romanus Pontifex,* accordée aux Portugais par Nicolas V le 8 Janvier 1455.

Dans cette Bulle, le Pape confirme au Roi Alphonse V le droit (déjà accordé par sa Bulle du 18 Juin 1452) de:

«envahir, conquérir, attaquer, vaincre et subjuguer tous les sarrasins ou païens et autres ennemis du Christ, partout où ils se trouveraient, de même que leurs royaumes, duchés, principautés, domaines, possessions et tous autres biens, meubles et immeubles détenus ou possédés par eux; il pourrait également réduire en esclavage perpétuel leurs personnes, royaumes, duchés, comtés, principautés, domaines et possessions, et s'emparer de leurs biens pour lui-même et pour ses successeurs ou en faire usage pour lui-même ou ses successeurs...» ([12]).

Si le dogmatisme intransigeant des opinions de Fitzraph, d'Albertino et de Nicolas V, pour qui la violence est justifiée lorsqu'il s'agit d'atteindre des objectifs spirituels, nous choque un peu, il ne faut pas oublier qu'ils étaient fortement influencés par l'idée de la *Croisade;* autrement dit, ils étaient persuadés qu'un service rendu à Dieu en repoussant l'infidèle hostile assurait nécessairement une récompense céleste.

Le droit d'attenter à la liberté personnelle de l'infidèle était justifié par la thèse qu'il importait plus de sauver l'âme d'un homme que son corps. Or c'était là une idée universellement approuvée au Moyen Âge. Cette optique de l'époque se trouve parfaitement exposée dans le texte suivant de Zurara:

«... en admettant que quelque sujétion fût imposée à leurs corps [des esclaves noirs], ce n'était pas grand chose

([11]) *Ibid.,* p. 151.

([12]) Reproduite par João Martins da Silva Marques, *Descobrimentos Portugueses,* Lisbonne, 1944, Vol. I, pp. 503-504.

en comparaison avec leurs âmes, privées pour l'éternité de toute véritable liberté» ([13]).

Ailleurs, il décrit le raid de Lançarote pour se procurer des esclaves:

«Vous auriez pu voir là des mères abandonnant leurs enfants, et des maris leurs femmes, chacun ne pensant plus qu'à s'enfuir le plus loin possible. Les uns se noyaient sous les flots, d'autres cherchaient à se cacher dans leurs cabanes, d'autres cachaient leurs enfants sous les algues, croyant ainsi les sauver et les retrouver ensuite. Et enfin, Dieu Notre Seigneur, qui récompense toujours le bien, voulut que pour la peine qu'ils s'étaient donnée à son service, ils fussent ce jour-là victorieux de leurs ennemis, et que pour prix de leurs efforts et de leurs frais, ils pussent en capturer 165, hommes, femmes et jeunes gens, sans compter ceux qui moururent et ceux qui furent tués.» ([14]).

Le fait que, pour Zurara, ce raid se présente comme une *bonne* action, digne de récompense, est très significatif et correspond parfaitement aux idées généralement répandues à l'époque.

Les citations que nous venons de faire nous montrent Zurara sous l'emprise d'une idéologie où il n'est point de distinction entre le non-chrétien et l'infidèle. Mais on trouve également un curieux passage (décrivant les esclaves de Lançarote) dénotant une nouvelle orientation de sa conscience, comme si l'instinct humanitaire commençait à pousser l'esprit à se dégager des idées reçues:

«Je te [Dieu] prie de ne pas prendre mes larmes en mauvaise part, car ce n'est pas pour leur religion, mais pour leur qualité d'hommes que ma propre humanité se sent émue et pleure avec compassion leurs souffrances. Et si les ani-

([13]) Gomes Eannes de Zurara, *Crónica dos feitos de Guiné,* ed. de l'Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1949, Vol. II, Chap. XIV, p. 83. (Cité aussi par Vitorino Magalhães Godinho, *A Expansão Quatrocentista Portuguesa,* Lisbonne, 1945, pp. 113-114).

([14]) *Ibid.,* Chap. XIX, p. 105.

maux brutaux, avec leur âme de bête, comprennent par un instinct naturel les malheurs de leurs semblables, que veux-tu que fasse ma nature humaine en voyant ainsi devant mes yeux cette troupe misérable et en me rappelant qu'ils sont les descendants des fils d'Adam.» ([15]).

Examinons maintenant une partie de la Bulle *Romanus Pontifex* (8 Janvier 1455):

«D'ailleurs cet Infant [Henri] apprit jadis qu'on n'avait jamais entrepris de navigation vers le sud et vers l'est, ou tout au moins pas de mémoire d'homme, et que tout cela était si inconnu pour nous, les occidentaux, que nous ne savions rien de sûr au sujet des habitants de ces régions. C'est pourquoi il pensa qu'il rendrait sur ce point un très grand service à Dieu, s'il parvenait grâce à ses efforts et à son adresse à rendre cette mer navigable jusqu'au pays des indiens, qui, dit-on, honorent le nom du Christ, afin d'entrer en contact avec eux et de les amener à apporter leur aide aux chrétiens contre les sarrasins, en même temps que l'on pourrait combattre constamment quelques peuples gentils ou païens qui vivent là et ne sont pas très contaminés par la secte du maudit Mahomet, et faire prêcher parmi eux le très saint nom du Christ, qu'ils ignorent.» ([16]).

Ces «indiens qui, dit-on, honorent le nom du Christ» devaient être les sujets chrétiens du Prêtre Jean, soit des nestoriens habitant l'Inde, soit des habitants de l'Afrique Orientale. On parlait couramment, au Moyen-Âge, des *trois Indes: L'Inde majeure, l'Inde mineure*, et l'*India tertia*, celle-ci identifiée avec l'Afrique Orientale ([17]). En 1447, António Malfante, le voyageur italien, écrivait

([15]) *Ibid.*, Chap. XXV, p. 124.

([16]) João Martins da Silva Marques, *Descobrimentos Portugueses*, Lisbonne, 1944, Vol. I, p. 504.

([17]) Cf. Frère Jordan, (c. 1340) «Mirabilis descripta per Fratrem Jordanum», In *Recueil de Voyages et de mémoires publié par la Société de Géographie*, Paris, 1839, Tome IV, pp. 55-57. «Les hommes de ce pays (la *troisième Inde*)

de Touat: «À ce que j'ai pu comprendre ces gens [de Touat] sont voisins des Indiens. Des marchands indiens viennent dans ces régions et se font entendre par des interprètes. Ces Indiens sont des chrétiens, adorateurs de la Croix» ([18]).

Dans leur poussée vers le sud, le long de la côte occidentale de l'Afrique, les portugais s'attendaient à tout moment à rencontrer ces «indiens» chrétiens ([19]). Ne se doutant aucunement de l'existence de tout un continent peuplé de noirs de religion animiste, ils ne pensaient qu'à dépasser les mahométans.

La Bulle de Nicolas V parle de «quelques peuples gentils ou païens, qui ne sont pas très contaminés» par l'Islamisme ([20]). C'est là, nous semble-t-il, la première référence ecclésiastique aux noirs sénégalais, dont les âmes étaient souillées par l'islamisme. Tout en conseillant au Roi de Portugal de les évangéliser, le Pape l'autorisait également à les «combattre constamment». Il n'est donc pas encore question de voir se cristalliser, du côté de l'église, une distinction entre le Maure et le Noir, ce dernier étant pour le chrétien, du point de vue religieux, un être neutre. Il faudra attendre pour cela la découverte du Congo. Cependant, le fait qu'ils «ignorent le nom du Christ» semble indiquer que l'on considérait les Noirs comme étant de ceux auxquels l'Évangile n'avait pas été prêché,

son des nègres ventrus, grands, mais peu nombreux; ils ont les lèvres épaisses, le nez camus, le front proéminent, ils sont extrêmement laids et tous vont nus». C'est là aussi que Frère Jordan situe l'histoire du «Rock».

([18]) Ch. de la Roncière, *Découverte de l'Afrique au Moyen Age*, Le Caire, 1925, Vol. I, p. 157.

([19]) Diogo Gomes nous apprend que l'Infant Henri avait envoyé, avec les caravelles qui partaient alors (1457) pour la Guinée, un certain «indien» Jacob «pour nous servir d'interprète si nous arrivions dans l'Inde». Cf. Vitorino Magalhães Godinho, *Documentos sobre a expansão portuguesa*, Lisbonne, s. d. (1944) Vol. I, pp. 86-87. L'«indien» Jacob était très probablement un noir.

([20]) Certains éditeurs de cette Bulle ont *maxime infectos* au lieu de *minime infectos*, ce qui entraîne un contresens fâcheux. Le fait a été relevé par Ch. M. De Witte, «Les Bulles pontificales et l'expansion portugaise». In *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, Louvain, 1956, Vol. LI, n.º 2-3, p. 429, note 1. João Martins da Silva Marques *(Descobrimentos Portugueses*, Lisbonne, 1944, pp. 504-509) met «*minime* (sic)» dans le texte latin et le traduit en portugais par *profundamente imbuidos*.

et qui étaient par conséquent restés en marge de l'histoire chrétienne. Zurara écrit:

> «J'entends les prières des âmes innocentes de ces nations barbares, dont le nombre est presque infini, et dont la race très ancienne n'a jamais vu la lumière divine, depuis le commencement du monde...» ([21]).

Bien que l'œuvre missionnaire des portugais auprès des peuples d'Afrique ne commence vraiment qu'après la découverte du Congo, il importe de signaler que le roi des Ialofs fut converti avant 1489 ([22]).

([21]) Gomes Eannes de Zurara, *Crónica dos feitos de Guiné*, ed. cit. Chapitre II, p. 8.

([22]) Cf. *Oratio habita insigni viro Ioanne Teixeira...* (1489), Coimbra, 1562, B. N. L. Rés. 80 v. sans pagination.

Chapitre III

Les mobiles religieux et économiques et leurs relations réciproques dans les découvertes portugaises le long de la côte de l'Afrique occidentale.

En 1179, le troisième concile de Latran interdit tout commerce avec les infidèles et menaça d'excommunication quiconque fournirait aux Mahométans des armes, du fer et du bois destiné à la construction navale, ou accepterait de naviguer sur des navires musulmans. Sous les papes d'Avignon, il existait un régime d'exceptions à cette règle, mais elles étaient toujours considérées comme révocables.

À partir de 1370, le régime d'exceptions semble être resté en vigueur sans interruption, mais le commerce du fer, de la corde et du bois pour les constructions navales restait interdit sous peine d'excommunication. Le 13 Juillet 1418, le Roi de Portugal fut autorisé, par une Bulle du Pape Martin V, à faire un commerce limité avec les infidèles. Il importe de signaler qu'en sollicitant cette autorisation, le Roi avait bien précisé que c'était afin d'obtenir des renseignements «utiles à la guerre» ([1]). Il ne s'agissait donc pas de satisfaire un intérêt particulier, mais de poursuivre l'idéal religieux de la Croisade.

À partir du milieu du XV^e^ siècle, on voit se modifier l'attitude des portugais envers les peuples indigènes habitant la côte de l'Afrique. À la piraterie et aux razzias entreprises au hasard, succède une politique coordonnée de commerce, menée dans une atmosphère de paix ([2]). Les deux méthodes visaient cependant à la poursuite

([1]) Cf. Ch.-M. De Witte, «Les Bulles pontificales et l'expansion portugaise au XV^e^ siècle», In *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, Vol. XLVIII, N° 3-4, Louvain, 1953, p. 691-692.

([2]) Cf. João de Barros, Déc. I, Livro II, cap. II, «... ils s'entendaient les uns avec les autres pour le commerce, dans la paix et dans l'amour, sans ces attaques et ces incursions de pillage qu'il y avait eu au début».

du même but: l'obtention d'esclaves. Il ne s'agissait pas, de la part de l'Infant Henri, d'un changement de principes, mais plutôt d'une tentative pour concilier l'intérêt commercial avec le pieux désir de faire rentrer les peuples africains dans le troupeau du Christ. Voici d'ailleurs ce qu'écrivait l'Infant Henri:

> «... aussi bien par la guerre, comme au début, que par la suite sous forme de marchandise et au moyen de rançons, un grand nombre d'infidèles captifs ont été ramenés à la Chrétienté» (3).

Nous voyons par là que le commerce, qui n'avait au Moyen Âge (sur le plan théorique du moins) que des rapports assez lointains avec la religion, se met désormais à son service. Max Weber, dont la thèse concernant les relation entre le capitalisme et le protestantisme est bien connue, a remarqué que, «la tension entre la religion dans ses aspects fraternels et le monde matériel a toujours été la plus évidente dans la sphère économique...» (4). Cette harmonie entre les deux, qui apparaît dans le cas des découvertes portugaises n'en est que plus frappante, et on en trouve plusieurs exemples. Quand le Roi Jean II ordonna la construction du château d'El Mina, en Guinée, en 1482, pour faciliter le commerce portugais dans cette région, il espérait, c'est João de Barros qui nous l'apprend, que grâce à,

> «...cet appât de biens temporels [...] ils [les noirs] finiraient par accepter ceux de la Foi, conformément à la doctrine des nôtres, et tel était son principal objectif» (5).

Dans une Oration d'Obédience prononcée devant le Pape Innocent VIII le 11 Décembre 1485, Vasco Fernandes de Lucena nous en donne un autre exemple:

(3) Cité par Vitorino Magalhães Godinho, *Documentos sobre a expansão portuguesa*, Lisbonne, s. d., Vol. I, p. 148. Carta da confirmação dada por Afonso V, em 4 de Janeiro 1458.

(4) Max Weber, *Essays in Sociology*, Londres, 1947, p. 331.

(5) João de Barros, Déc. I, Livro III, Cap. I.

> «Par ce moyen [le Château d'El Mina] il [D. João II] établit avec ces gentils un commerce si saint, si juste et si grand, que le nom du Sauveur, jusqu'alors tout à fait inconnu d'eux, leur est devenu familier au contact des nôtres, et que ces peuples féroces et barbares, adonnés à la luxure et à la paresse, dépourvus de sentiments humanitaires et de charité, vivant comme des bêtes, commencent déjà à devenir meilleurs grâce à la Religion» (6).

Ailleurs, dans sa première *Décade*, João de Barros nous donne encore un aperçu du rôle du commerce en tant que facteur de prosélytisme. Rapportant le discours prononcé par D. Francisco de Almeida devant le Roi de Cochin, João de Barros met dans la bouche du vice-roi les propos suivants:

> «... dans cette découverte, la principale intention du Roi D. Manuel, votre maître, était d'entrer en relations avec les Rois Païens de ces régions; car grâce à ces relations et au commerce, qui est un usage dont l'origine est les besoins humains, et qui crée des liens d'amitié entre les hommes, l'amour naîtrait et que cet amour inclinerait les naturels du pays à accepter la Foi de Jésus-Christ, notre Rédempteur...» (7).

Il semble bien que cette période des Découvertes fut l'un des moments de l'histoire où la poursuite simultanée d'un idéal religieux et d'un but économique n'a pas soulevé d'incompatibilités.

L'idée du commerce au service de la religion a été reprise par Livingstone au XIXe siècle. C'est dans ce qu'il nommait «le Christianisme et le commerce» qu'il voyait le seul espoir pour l'avenir. «On ne saurait envisager d'élévation permanente du peuple [africain] sans le commerce» écrivait-il (8).

(6) Reproduit par A. Fontoura da Costa, *As Portas da India em 1484*, Lisbonne, 1936, p. 79.

(7) João de Barros, Déc. I, Livro IX, Cap. V.

(8) Cf. le compte rendu dans le *Sunday Times* du 5 Septembre 1954, de l'éd. de *Livingstone's Travels* éditée par le Rev. James I. Macnair.

Chapitre IV

Titres juridiques auxquels le Portugal revendiquait les terres découvertes le long de la côte africaine. — La concession papale et son fondement.

João de Barros nous apprend que le Pape Martin V avait donné à la couronne portugaise, par une Bulle, tous les royaumes et territoires que l'on pourrait découvrir à partir du Cap Bojador «jusqu'à la côte orientale de l'Inde inclusivement». Il accordait aussi une indulgence plénière à tous ceux qui périraient dans cette conquête, puisque, nous dit Barros, «Dieu l'avait placé sur le trône de St. Pierre, afin qu'il pût répartir entre ses fidèles aussi bien les biens temporels tombés abusivement en possession de propriétaires illégitimes, que les biens spirituels du trésor de l'Église.» (1). Cette Bulle avait été renouvelée successivement par Eugène IV et Nicolas V, jusqu'au Pape Sixte IV. Ce dernier confirma la donation des terres du Cap Bojador jusqu'à l'Inde «ad perpetuam rei memoriam» (2).

On ne connaît aucune Bulle émanant de Martin V, qui accorde au Portugais la côte d'Afrique jusqu'à l'Inde (3). La première Bulle connue où se trouve cette expression est celle de Calixte III, du 13 Mars 1456, et c'est l'Ordre du Christ, qui est bénéficiaire de la concession, et non pas la couronne portugaise. La première Bulle où il soit question de la donation à la couronne portugaise est la Bulle *Eterni Regis*, accordée par le Pape Sixte IV le 21 Juin 1481.

---

(1) João de Barros, Déc. I, Livro I, Cap. VII.

(2) *Ibid.*

(3) Dans la liste de Bulles donnée par De Witte, on ne trouve aucune mention d'une telle Bulle parmi celles qui furent accordées par Martin V.

Les termes des Bulles de Nicolas V et de Calixte III, citées ci-dessus, y sont confirmés ([4]).

Parmi les titres avancés par les Portugais et les Espagnols pour revendiquer les nouvelles terres, voici ceux qui reviennent le plus souvent: *a)* le territoire n'avait pas de prince ou de gouverneur et n'était pas un «état organisé», au sens que l'on donnait alors à ce terme en Europe; *b)* priorité de découverte; *c)* le territoire se trouvait aux mains des infidèles, considérés comme «propriétaires illégitimes»; *d)* concession pontificale fondée sur *c)*. C'était ce dernier argument qui était considéré comme le plus important. À propos de la Guinée, Barros dit:

> «Personne ne la lui [D. João II] disputa [la Guinée], et chez les Nègres il n'y avait pas de frontières entre les états; et si ce territoire avait pu être donné au premier occupant, à plus forte raison à celui-là qui avait la donation des Souverains Pontifes, qui sont les Maîtres universels pour distribuer entre les Fidèles de l'Église Catholique les terres qui sont entre les mains de ceux qui ne sont pas soumis à ses lois.» ([5]).

Le fait que Barros qualifie les infidèles de «propriétaires illégitimes» des territoires qu'ils habitaient, permet de penser qu'en matière de jurisprudence théologique, il se tenait assez près de la position de Richard Fitzralph. De tous les auteurs portugais d'ouvrages imprimés pendant la première moitié du XVI^e siècle, Barros est le seul qui tente d'analyser systématiquement les problèmes juridiques soulevés par la découverte des nouvelles terres.

L'opinion selon laquelle le Pape était habilité à accorder aux princes Chrétiens, les territoires en possession de non-chrétiens était fondée sur la prétendue souveraineté universelle du Pape et sur la *Donation de Constantin*. Grégoire VII, le Pape qui a obtenu la plus grande expansion du pouvoir pontifical dans le domaine temporel, écrivait au XI^e siècle qu'«en donnant à St. Pierre le droit souverain de lier et de délier dans le ciel et sur la terre,

---

([4]) Cf. Levy Maria Jordão, *Bullarium Patronatus Portugalliae Regum*. Lisbonne, 1868-70, Tome I, p. 45.

([5]) João de Barros, Déc. I, Livro VI, Cap. I.

Dieu n'a excepté personne, n'a rien soustrait à sa puissance. Il lui a soumis toutes les principautés, toutes les dominations de l'univers. Il l'a établi seigneur des royaumes du monde» ([6]). En tant que successeur de St. Pierre, le Pape était donc le maître du monde, il l'était de droit divin ([7]).

Vers le début du Moyen Âge, on admit que les suprêmes autorités, spirituelle et temporelle, étaient séparées et indépendantes — l'une étant l'apanage de la papauté, l'autre celui de l'Empire. En dernier ressort, l'autorité du Pape l'emportait sur celle de l'Empereur. C'est pourquoi certains canonistes médiévaux prétendaient que le Pape possédait la suprême autorité temporelle. Plus tard, au cours du Moyen Âge, le droit de la papauté d'intervenir dans les affaires temporelles fut souvent contesté par les pouvoirs séculiers, et le développement de l'idée moderne de l'état contribua encore à affaiblir ce droit. Pendant tout le Moyen Âge, on constate une tension continuelle entre les forces tendant à étendre la compétence du pouvoir spirituel dans le domaine temporel, et celles qui tendent à étendre la compétence du pouvoir temporel dans le domaine spirituel.

D'après ce que dit Barros, on peut conclure qu'au Portugal on admettait pleinement la compétence du Pape, aussi bien dans le domaine temporel que dans le domaine spirituel. C'est en vertu de cette autorité qui lui était accordée que Calixte III plaçait, nous l'avons vu, sous l'autorité des Portugais, toute la côte d'Afrique «du Cap Bojador jusqu'à l'Inde inclusivement».

([6]) Cité par E. Nys, *Les Origines du Droit International*, Bruxelles, 1894, p. 369.

([7]) *Ibid.*

Chapitre V

La découverte du Congo fait prendre conscience de l'existence des antipodes et de la possibilité d'y parvenir à partir de l'Europe.

Ce fut, nous l'avons vu, la découverte du Congo par Diogo Cão, en 1484, qui lança en Europe l'idée que l'on pouvait parvenir aux antipodes et même que l'on y était déjà parvenu. L'expérience pratique apportait ainsi la solution d'une énigme qui avait préoccupé, pendant des siècles, les savants du Moyen Âge.

Dans une Oration d'Obédience de Jean II prononcée devant le Pape en 1493 par l'ambassadeur du Roi, D. Fernando de Almeida, on trouve les propos suivants:

> «Il est bien ce Roi de réputation universelle, qui a ajouté au genre humain de nouvelles races d'hommes, et reculé les limites du monde en y joignant de nombreuses îles (1) lointaines...» (2).

Nous avons vu plus haut, les opinions de ceux qui soutenaient que l'Évangile n'était pas parvenu jusqu'aux antipodes (3). Nous avons vu aussi que St. Augustin trouvait qu'il serait «trop absurde» de prétendre que des hommes aient pu quitter l'*œcumenê* et traverser «l'immensité de l'Océan» et le tropique infranchissable pour «implanter un rameau détaché» d'Adam aux antipodes (4).

---

(1) On se demande pourquoi il n'a pas ajouté «terres».

(2) Reproduits par A. Fontoura da Costa, *As Portas da India em 1484*, Lisbonne, 1936, p. 104.

(3) Cf. supra pp. 4-5.

(4) St. Augustin, *La Cité de Dieu*, XVI, 9.

En analysant les textes de Hartman Schedel, de João Teixeira ([5]) et de D. Fernando de Almeida, il nous semble possible d'avancer l'hypothèse qu'en découvrant le Congo les Portugais furent convaincus d'avoir trouvé la race des antipodes ([6]). Ils ont remarqué tout de suite que le langage des Congolais était différent de celui des noirs de Guinée ([7]). On a l'impression que les Portugais se considéraient alors comme choisis par Dieu pour apporter l'Évangile à ceux qui n'avaient pas pu l'entendre.

Bien que cette opinion ne soit confirmée par aucun document contemporain ([8]), nous croyons pouvoir affirmer sans trop d'audace que les Portugais se sentirent perplexes et inquiets en s'apercevant que la révélation chrétienne n'avait pas été donnée à toute l'espèce humaine. Aucun témoignage direct ne prouve que les gens en aient été amenés à s'interroger sur les voies de la Providence Divine ([9]), mais on a bien des preuves indirectes du trouble qui s'empara alors des Portugais, quand ce ne serait que les mesures énergiques qu'ils prenaient pour corriger ce qui avait dû leur paraître un oubli inexplicable.

L'une de ces mesures est l'envoi au Congo d'un groupe assez nombreux de missionnaires, plus qu'on n'en avait jusqu'alors envoyé en Guinée ou dans les autres pays d'outre-mer.

Ils arrivèrent à l'embouchure du Congo le 29 Mars 1491, sous le commandement de Rui de Sousa. La mission se présentait sous la forme d'une ambassade auprès du Roi du Congo, et son principal objectif était la conversion du Roi. Cette mission, qui s'approcha du Roi avec autant de cérémonie que s'il eût été un prince chrétien, forme un contraste assez frappant avec les raids esclavagistes des décades précédentes.

Vis-à-vis de Diogo Cão, les Congolais s'étaient déjà montrés très disposés à accueillir le Christianisme. D. João II, qui en avait rencontré quelques-uns, ramenés au Portugal par Diogo Cão, les considérait comme des «gens d'une haute intelligence» (gente de tão bom entendimento) ([10]).

([5]) Cf. p. 25.

([6]) Ils auraient pensé cela jusqu'au moment de la découverte de l'Amerique.

([7]) Cf. João de Barros, Déc. I, Liv. III, Cap. III.

([8]) Les documents de cette époque sont très rares.

([9]) Au Nouveau Monde, on voit se manifester à plusieurs reprises cette inquiétude, qui conduisait parfois à des idées hérétiques. Cf. Marcel Bataillon, «Nouveau Monde et Fin du Monde», in *L'Éducation Nationale*, 11 Décembre 1952.

Il est très probable que c'était à l'expédition de Rui de Sousa et à ses suites que D. Fernando de Almeida se référait dans son Oration, quand il disait:

> «... c'est sous sa direction [de D. João II] que l'on découvrit et connut ces terres dont nous ignorions tout et qui vinrent s'ajouter à la République Chrétienne, et que l'étendard portant la croix de notre rédemption fut dressé à plus de 48.000 stades de son Royaume, et il contraignit ces barbares très cruels qui la méprisaient à l'adorer et à l'honorer, il leur apprit à le faire, tout cela est bien connu.» ([11]).

L'affirmation que les Congolais étaient des «barbares cruels», qui avaient dû être obligés à accepter le Christianisme, n'est confirmée par aucune des autres sources, qui parlent de relations très chaleureuses et d'un désir spontané des indigènes de recevoir l'Évangile ([12]).

Les Portugais ne semblent pas, lors de leurs premiers contacts avec le Congo, s'être livrés au trafic des esclaves, comme ils l'avaient fait et le faisaient encore en Guinée. Dans un passage curieux, João de Barros montre que, là du moins, l'évangélisation et le trafic d'esclaves ne leur semblait pas incompatible. Il dit des noirs de Guinée qu'ils étaient:

> «... des gens fort rudes et barbares, aussi bien en ce qui concerne les lois et les coutumes que l'usage des choses de notre Europe; et tant qu'ils ne furent pas habitués à les aimer, ils se montrèrent toujours très farouches. Mais quand ils eurent entrevu la vérité grâce aux bienfaits qu'ils rece-

([10]) João de Barros, Déc. I, Liv. III, Cap. III.

([11]) Reproduite par A. Fontoura da Costa, *As Portas da Índia em 1484*, Lisbonne, 1936, p. 104.

([12]) Cf. Luis de Cacegas, *História de S. Domingos*, 3ª ed., Partie II, Vol. III, p. 454, cité par Albuquerque Felner, *Angola*, Coimbra, 1933, et João de Barros, Déc. I, Liv. III, Cap. IX.

vaient, tant par les progrès de leur âme et de leur intelligence que sous forme d'objets pour leur usage, ils devinrent si familiers que, dès que les bateaux partis de ce Royaume arrivaient dans leurs ports, ils accouraient en grand nombre de l'intérieur pour acheter nos marchandises; celles-ci leur étaient données en échange d'âmes, qui accédaient au salut plutôt qu'à la captivité [concorriam muitos póvos do sertão ao commércio de nossas mercadorias, que lhe davam a trôco d'almas, as quaes mais vinham receber salvação que cativeiro]» (13).

Voici comment Barros parle de l'évangélisation du Congo:

> «Quant à la louange de Dieu, est-il quelqu'un dans son Église qui l'ait mieux assurée que ce Prince [D. João II], alors que dans les lieux les plus reculés de la terre et chez les peuples les plus barbares, où nous pouvons croire que la Parole des Apôtres n'est pas parvenue, on voit aujourd'hui dans une Cathédrale des Autels couverts d'offrandes et de sacrifices, apportés à Dieu lui-même, au nom de Jésus-Christ, son Fils et notre rédempteur? Alors qu'un Roi, barbare par le sang et catholique par la foi, avec un Royaume aussi grand que le Congo et un grand peuple, croit en Jésus-Christ, l'adore et le reconnaît...» (14).

L'enthousiasme des Portugais était si grand à l'idée d'apporter l'Évangile à ceux qui l'ignoraient jusqu'alors, que Barros appelle le Roi Manuel un «Nouvel Apôtre.» (15).

La propagation de l'Évangile au Congo fut la première œuvre missionnaire de ce genre qu'ait entreprise l'Europe chez les peuples primitifs d'Afrique. Elle eut un certain succès au début, mais elle devait subir des revers dès le XVIe siècle. Duarte Pacheco écrivait (c. 1507): «Mais en raison du peu de contact que nous avons avec ces gens, la doctrine se perd assez rapidement chez eux». (16).

(13) João de Barros, Déc. I, Liv. II, Cap. II.
(14) *Idem*, Déc. I, Liv. III, Cap. XII.
(15) *Idem*, Déc. I, Liv. I, Cap. II.
(16) Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de Situ Orbis*, ed. de l'Académie d'Histoire de Lisbonne, 1954, p. 171.

Chapitre VI

Les premiers contacts de l'Europe avec les peuples indigènes de l'Afrique du sud-est pendant les voyages de Bartolomeu Dias et de Vasco da Gama, vus à travers les historiens portugais du XVIe siècle.

BARTOLOMEU DIAS

Après la découverte du Congo par Diogo Cão, le premier contact qu'eurent les portugais avec les peuples indigènes de l'Afrique du sud-est, fut celui que prit Bartolomeu Dias à la *Baía dos Vaqueiros* (1), après avoir doublé le Cap de Bonne Espérance. La seule référence à ce sujet se trouve dans le *Roteiro* du voyage de Vasco da Gama (2). Quand Dias avait essayé d'offrir aux noirs rencontrés des cadeaux, ils avaient pris la fuite (3). Quand il essaya de prendre de l'eau près de la plage,

> «... ils essayèrent de l'en empêcher en lui lançant des pierres du haut d'une colline qui domine le cours d'eau, Bartolomeu Dias dut tirer avec son arquebuse et tua l'un d'eux.» (4).

(1) Aujourd'hui Fish Bay. Cf. E. Axelson, *South-east Africa (1488-1530)*, Londres, 1940, p. 17.
(2) Alvaro Velho, *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, Porto, 1945, (texte en portugais moderne). Ce document est resté inédit jusqu'au XIXe siècle.
(3) *Ibid.*, p. 15.
(4) *Ibid.*

Pour le voyage de Vasco da Gama, on trouve des descriptions détaillées de tous les contacts que la flotte eut avec des noirs, non seulement dans le *Roteiro*, mais aussi chez les historiens du XVIe siècle.

Le premier eut lieu à la Baie de Ste. Hélène, avant que Vasco da Gama n'ait doublé le Cap. La rencontre commença avec cordialité, mais se termina de façon sanglante. D'après le *Roteiro*, Vasco da Gama était descendu à terre pour procéder à une observation d'astrolabe. Pendant qu'il était là, il fit capturer un habitant du lieu. L'homme fut ramené à bord, où il dîna avec l'équipage, et le lendemain il fut mené à terre, en liberté, bien habillé, dans l'espoir que cela inspirerait confiance à ses compagnons et les persuaderait de s'approcher des portugais. Au bout d'un certain temps, quelques-uns vinrent en effet et Vasco da Gama leur montra des épices, des perles, de l'or, et quantité de choses dont il fallut bien se convaincre qu'ils ignoraient tout. Il suffit, pour les satisfaire, de leur donner des clochettes et des bagues d'étain.

Les relations restèrent amicales pendant les quelques jours que passèrent là les portugais. L'un d'eux, un certain Fernão Veloso demanda à Vasco da Gama la permission d'accompagner les noirs jusqu'à leurs huttes, pour se renseigner sur leur façon de vivre et sur leur nourriture. Cette permission lui fut donnée, mais non sans une certaine opposition. Peu après le départ des noirs, accompagnés de Fernão Veloso, on tua un phoque, qui fut rôti et mangé en compagnie de l'invité. Après le repas, «ils lui dirent de retourner jusqu'aux bateaux, et ne voulurent pas qu'il allât avec eux» [5]. Lorsque Fernão Veloso «revint en direction des bateaux, il commença à appeler et eux [les noirs] restèrent cachés dans les buissons» [6]. Rien n'explique pourquoi l'atmosphère apparemment cordiale a brusquement tourné à la méfiance. Ayant entendu les cris de Fernão Veloso, les portugais partirent en bateau vers la plage pour le chercher. «Les nègres se mirent à courir de long de la plage et arrivèrent aussi vite que nous auprès de Fernão Veloso [7].

(5) *Ibid.*, p. 9.
(6) *Ibid.*, p. 9.
(7) *Ibid.*, p. 9.

Pendant que les portugais voulaient l'aider à monter dans le bateau, les noirs «commencèrent à lancer des sagaies qu'ils portaient, et c'est ainsi que fut blessé le capitaine Vasco da Gama, ainsi que trois ou quatre hommes». «Et cela s'est produit», commente l'auteur du *Roteiro*, «parce que nous ne nous étions pas méfiés d'eux, car nous pensions que ces hommes étaient assez lâches et qu'ils n'oseraient pas nous attaquer comme ils le firent, aussi étions-nous partis sans armes» [8].

La version de Barros n'est pas très différente, mais il explique dans une certaine mesure l'hostilité soudaine des noirs. Veloso était un homme qui «ne cessait de se vanter» [9]. Aussi les hommes que l'on avait envoyé le chercher prirent-ils un malin plaisir, en le voyant dans une situation délicate, à s'attarder le plus possible avant de gagner la plage. [...] Cette lenteur éveilla les soupçons des noirs qui faisaient le guet, attendant leur départ [des portugais], ils pensèrent que Fernão Veloso leur avait fait signe de ne pas partir» [10]. C'est alors que Veloso fut attaqué, au moment où il essayait de gagner le bateau, et ce fut la bataille évoquée ci-dessus. Barros est certes plus clair que le *Roteiro*, mais son explication ne satisfait pas pleinement.

Voici celle que donne Castanheda: «On eut plus tard l'impression que les indigènes avaient décidé de trahir les nôtres, parce que ceux avec qui Fernão Veloso soupa, le renvoyèrent tout de suite après souper vers notre flotte qui était tout près.» [11].

Damião de Góis affirme que Fernão Veloso quitta les noirs parce que «ni le ragoût de phoque, ni les manières du pays ne lui plaisaient beaucoup» [12]. Surpris de le voir partir si brusquement, les noirs, qui avaient pensé qu'il resterait plus longtemps, envoyèrent quelques jeunes hommes qui devaient le suivre jusqu'à la plage; en y arrivant, il commença à crier au secours. Góis affirme, comme Barros, que les Portugais tardèrent exprès à venir le chercher, mais il dit aussi qu'une fois décidés à partir ils partirent en

(8) *Ibid.*, p. 9.
(9) João de Barros, Déc. I, Liv. IV, Cap. III.
(10) *Ibid.*
(11) Fernão Lopes de Castanheda, *História do Decobrimento e Conquista da India*, Lisbonne, 1552, Livro I, Cap. II (p. 10, ed. 1833).
(12) Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel*, parte I, Cap. XXXV (p. 68 ed. Coimbra 1926).

nombre. Ils n'étaient pas armés. Ce fut l'arrivée de ce grand nombre d'hommes qui suscita la méfiance des noirs (os negros vendo os bateis vir com muita gente recolheramsse per onde os moços estavam escondidos com as armas) ([13]). Góis dit que les noirs eurent l'impression que les portugais étaient descendus à terre «avec de mauvaises intentions» ([14]) et que c'est alors qu'«ils attaquèrent les portugais» ([15]). Il soutient que c'est «à cause de ce Fernão Veloso que les indigènes se soulevèrent» ([16]).

Il est surtout intéressant de remarquer la version d'Osório. Il est généralement admis qu'il s'est très largement inspiré de Damião de Góis. D'après lui, avant que Fernão Veloso n'ait demandé la permission de partir avec les noirs «il y avait une grande intimité entre ces gens et les nôtres [les portugais] [...] et toute cette amitié fut détruite par la sottise d'un seul homme» ([17]). Osório affirme que Veloso «dégoûté par les viandes du banquet, partit tout de suite et retourna vers les navires» ([18]). Les noirs «l'accompagnaient très aimablement (mui humanamente)» ([19]). C'est lui qui commença à crier au secours en arrivant à la plage.

Dans les *Lusíadas*, Camoëns décrit assez longuement cet épisode. Il ne parle pas de la lenteur des secours envoyés à Veloso. On sait qu'il s'est beaucoup inspiré, pour son épopée, des *Décades* de Barros. Il affirme que c'étaient les Noirs qui n'avaient pas permis à Veloso de les accompagner plus loin, et qu'ils l'avaient menacé de le tuer s'il ne s'en allait pas. Tandis qu'il gagnait la plage, ils préparaient une embuscade dans l'intention de voler les portugais venus pour le chercher ([20]).

De tous les historiens qui ont évoqué cette affaire, Barros est le plus obscur. Pas plus que l'auteur du *Roteiro* il ne se soucie de préciser les responsabilités. Osório prend parti pour les noirs en «soulignant» les aspects du récit de Góis qui leur sont favorables.

([13]) *Ibid.*
([14]) *Ibid.*
([15]) *Ibid.*
([16]) *Ibid.*
([17]) Jerónimo Osório, *De Rebus Emmanuelis*, Lisbonne, 1571 (p. 66 trad. de Filinto, Lisbonne, 1804).
([18]) *Ibid.*
([19]) *Ibid.*
([20]) Luís de Camões, *Os Lusiadas*, V, 30-36.

Parmi les écrivains, Camoëns est celui qui témoigne le moins de sympathie pour les noirs. Quant à Gaspar Correia, il ne dit rien de l'évènement.

Certains historiens donnent une description des noirs de la Baie de Ste. Hélène. Castanheda dit qu'ils: «sont petits de corps, et laids de visage, de couleur terne, et quand ils parlaient on aurait dit qu'ils hoquetaient: leurs vêtements sont faits de peaux de bêtes et ressemblent à des capes françaises» ([21]). L'auteur du *Roteiro* dit qu'ils «sont couverts de peaux de bêtes et portent leurs attributs dans un étui» ([22]). Camoëns dit que ce sont «des gens de nature bestiale, brutale et mauvaise» ([23]). Duarte Pacheco dit que «... les Nègres de cette région sont des païens et des gens bestiaux; ils sont vêtus de peaux et chaussés de sandales de cuir brut; et ils ne sont pas aussi noirs que ceux de Jalofo et de Mandinga ou d'autres parties de la Guinée» ([24]).

António Galvão donne une assez curieuse description des habitants du Cap de Bonne Espérance:

> «On raconte maintenant que les habitants de cette côte du Cap de Bonne Espérance sont de grands sorciers, des charmeurs, surtout de serpents: ils en ont qui sont si domestiqués qu'ils gardent les semailles, les jardins, les vergers et leurs granges et les défendent aussi bien des voleurs que des bêtes: et s'ils voient quelques-uns en train de faire des dégats, ils les entourent de leurs anneaux, les gardent prisonniers et envoient leurs enfants appeler leurs maîtres pour les leur livrer: et s'il y a beaucoup de gens ou des animaux trop puissants pour qu'ils s'y attaquent, il regagnent la maison de celui avec qui ils vivent, et si c'est la nuit, ils sifflent et crient jusqu'à ce qu'il soit éveillé pour venir défendre ce qu'on leur a confié.» ([25]).

([21]) Fernão Lopes de Castanheda, *op. cit.*, ed. cit., p. 8.
([22]) Alvaro Velho, *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, ed. cit., p. 7.
([23]) Luís de Camões, *Os Lusiadas*, V, 32.
([24]) Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de Situ Orbis*, ed. de l'Académie d'Histoire, Lisbonne, 1954, p. 183.
([25]) António Galvão, *Tratado dos desvayrados caminhos*, Lisbonne, 1563, Trad. angl. et texte portugais, Hakluyt Society, Londres, 1862, p. 40.

SÃO BRÁS

Le prochain arrêt de Vasco da Gama le long de la côte de l'Afrique du sud-est fut à l'*Aguada de São Brás* (St. Blaise), aujourd'hui Mossel Bay. À cet endroit, les premiers contacts avec les noirs furent empreints d'une cordialité rassurante. Les Portugais achetèrent des moutons et des boeufs, «... ils [les noirs] commencèrent tout de suite à jouer de quatre ou cinq flûtes, les uns jouant haut et les autres bas, si bien qu'ils firent un très joli concert pour des noirs, dont on n'attend pas qu'ils soient musiciens, et ils dansèrent comme des nègres» ([26]). Les Portugais voulurent répondre à cette manifestation: Vasco da Gama fit sonner les trompettes et tous dansèrent sur les bateaux. Voici ce qu'observe Barros, à propos de la musique nègre, dans son *Panégyrique de l'Infante D. Maria:*

> «Et il n'y a pas de peuple, pour barbare qu'il soit, qui n'ait sa musique, bonne ou mauvaise, selon ce que chacun en fait, comme nous le verrons dans toute la terre d'Éthiopie, dont les indigènes sont pour nous les témoignages de cette vérité, car ce qu'ils jouent obéit à un rythme et à une mesure, même si c'est barbare.» ([27]).

Dans ses *Décades*, Barros décrit les noirs de Mossel Bay comme des gens gais (gente prazenteira) ([28]). Les Portugais semblent avoir été très impressionnés par les bonnes dispositions de ces noirs en comparaison avec ceux qu'ils avaient rencontrés à la Baie de Ste. Hélène. Camoëns dit:

> «Mais humana no trato parecia
> Que os outros que tão mal nos receberam.» ([29])

D'après le *Roteiro*, ces relations amicales prirent fin lorsque les noirs demandèrent aux Portugais pourquoi ils prenaient leur eau. En même temps, ils emmenaient leur bétail. Vasco da Gama ordonna

([26]) Alvaro Velho, *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, ed. cit., p. 16.

([27]) João de Barros, *Panegírico da Infanta D. Maria*, écrit c. 1555, 1.ª ed. 1655 (ed. Sá da Costa, Lisbonne, 1937, p. 203).

([28]) João de Barros, Déc. I, Livro IV, Cap. III.

([29]) Luís de Camões, *Os Lusíadas*, V, 62

alors à ses hommes de rentrer aux bateaux, «car il lui semblaient qu'ils [les noirs] étaient en train de préparer quelque mauvais coup» ([30]). Ils revinrent ensuite à terre, mais armés cette fois, «plutôt pour leur [aux noirs] montrer que nous étions assez forts pour leur faire du mal et que nous ne le voulions pas» ([31]). Les noirs manifestèrent alors une certaine consternation et Vasco da Gama, «pour éviter que quelques-uns d'entre eux ne fussent tués, fit rentrer tout le monde aux bateaux; et lorsque tous furent rentrés, pour leur faire comprendre que nous pourrions leur faire du mal et que nous ne le voulions pas, il fit tirer deux coups de bombardes.» ([32]).

Barros dit que l'hostilité des noirs venait des méthodes sournoises employées par les Portugais dans leurs négociations commerciales ([33]). Castanheda répète l'explication donnée dans le *Roteiro* ([34]). Damião de Góis afirme qu'il y eut «des discordes et des échauffourées [desconcertos e brigas]», mais il ne donne pas de détails ([35]). Bien que décrivant Mossel Bay à peu près dans les mêmes termes que les autres, Osório ne fait aucun commentaire au sujet de la rupture des relations amicales entre les Portugais et les noirs. Gaspar Correia ne parle pas de Mossel Bay.

Quant à Duarte Pacheco, voici ce qu'il dit des noirs de Mossel Bay:

> «... mais si l'on va à cet endroit, il faut se garder des nègres de ce pays, car ils sont très méchants, et plusieurs fois déjà, ils ont attaqué pour les tuer les équipages des navires qui y étaient allés.» ([36]).

En 1503, un italien, Giovanni da Empoli, accompagna aux Indes la flotte d'Albuquerque. Ses observations à propos des noirs de Mossel Bay nous en apprennent peut-être plus que tous les historiens portugais. Son récit fut publié pour la première fois par Ramu-

([30]) Alvaro Velho, *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, ed. cit., p. 17.

([31]) *Ibid.*

([32]) *Ibid.*

([33]) João de Barros, Déc. I, Liv. IV, Cap. III.

([34]) Fernão Lopes de Castanheda, *op. cit.*, Liv. I, Cap. III, ed. cit., p. 11.

([35]) Damião de Góis, *Crónica do Felicíssimo Rei D. Manuel*, Parte 1, Cap. XXXV, p. 68 (ed. Coimbra, 1926).

([36]) Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de Situ Orbis*, ed. de l'Académie d'Histoire, Lisbonne, 1954, p. 188.

sio en 1550, sous le titre: *Viaggio fatto por Giovanni da Empoli.* À Mossel Bay, il trouva une petite chapelle (piccolo eremitorio) élevée à la mémoire de St. Blaise ([37]). Voici ce qu'il dit:

«Dans ce pays on ne voit rien qui puisse servir à la nourriture, sauf une grande quantité d'animaux domestiques à manger: chacune des vaches coût un grelot de taille moyenne, et nous en avons racheté pour deux grelots, car, pour de l'or ou de l'argent, ils ne nous en auraient même pas montré: et chacun de ces boeufs et de ces vaches était donné pour un grelot pas très grand, et c'est ce qu'ils préfèrent à toute autre chose. Les hommes n'ont pas de cheveux, ils sont teigneux et laids, ils ont les yeux chassieux. Leur corps est revêtu jusqu'à la ceinture de peaux très poilues. Ils portent leurs attributs dans une sorte de gaine de cuir poilu très droite. Les femmes portent le même vêtement de fourrure: et elles y ajoutent une queue poilue de la même bête, qu'elles laissent pendre devant et à droite pour couvrir leurs parties honteuses. Elles ont les seins très longs, et très difformes. Les hommes portent des dards avec une pointe de fer, comme on en peut trouver. Ils n'ont pas de loi, ils mangent de la viande crue, du moins tous ceux que nous avons vus, ils parlent de la gorge, et avec des signes et des sifflements, et on ne les a jamais vus prononcer un vrai mot, car il y avait parmi nous des hommes qui savaient plusieurs langues, et ils n'ont jamais pu saisir la construction de leur langue. En conclusion, ce sont des hommes bestiaux. C'est tout ce que nous avons pu comprendre de ce pays.» ([38]).

TERRA DE BOA GENTE

Le troisième arrêt de Vasco da Gama le long de la côte de l'Afrique du sud-est eut lieu à *Terra da Boa Gente* (Terre des Braves Gens), probablement ce qu'on nomme aujourd'hui *Aguada*

([37]) Giovanni Baptista Ramusio, *Navigationi e Viaggi*, 3° ed., Venise, 1563, Vol. I, f. 145. Manuel de Mesquita Perestrelo trouva encore des murs de plus d'un mètre de haut, lorsqu'il visita l'endroit en 1575. Cf. G. M. Theal, *Records of South-east Africa*, Cape Town, 1893, Vol. I, p. 315.

([38]) Giovanni Baptista Ramusio, *op. cit., loc. cit.*

da Boa Paz, à 24° 54′ de Lat. S. et 54° 26′ de Long. E. Vasco da Gama envoya deux hommes à terre et les noirs «leur firent bon accueil [gasalhado]» ([39]). Le pays semblait fort peuplé; les Portugais remarquèrent qu'il y avait des chefs (Senhores) parmi les noirs et que les maisons étaient faites de paille. Ils virent qu'on trouvait là de l'étain et du cuivre ([40]).

C'est surtout par Gaspar Correia que nous sommes renseignés sur la *Terra da Boa Gente:*

«... [Les noirs] entrèrent tout de suite sur le navire, sans aucune crainte, et ils s'assirent tranquillement comme s'ils connaissaient déjà tout cela; personne ne sut leur parler, alors on leur donna des biscuits et des gâteaux, et des tranches de pâte de coings, et ils ne comprirent pas jusqu'à ce qu'ils aient vu les nôtres manger: ils mangèrent alors, et comme ils trouvaient cela bon, ils mangeaient très vite et aucun ne voulait partager avec les autres» ([41]).

À propos des noirs de cet endroit, Osório remarque que «c'étaient des gens plus abordables que les autres» ([42]). Damião de Góis dit que,

«Les habitants de ce pays sont déjà plus civilisés que ceux du cap de Bonne Espérance, car ils portent aux bras des bracelets de cuivre, et des morceaux de cuivre attachés dans les cheveux et dans la barbe, ils portent des poignards garnis d'étain avec des fourreaux d'ivoire» ([43]).

([39]) Alvaro Velho, *op. cit.*, ed. cit., p. 23.

([40]) *Ibid.*, p. 24.

([41]) Gaspar Corrêa, *Lendas da India*, ed. de l'Académie Royale des Sciences, Coimbra, 1922, Tome I, Parte I, p. 30.

([42]) Jerónimo Osório, *De Rebus Emmanuelis*, Lisbonne, 1571 (trad. port. Lisbonne, 1804, p. 72.

([43]) Damião de Góis, *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel*, Lisbonne, 1556, Parte I, Cap. XXXV (p. 71 ed. Coimbra, 1926).

Castanheda les appelle des «gens doux» [gente mansa] ([44]). Seul, Camoëns ne manifeste pour eux aucune sympathie:

«...... andámos,
Sem sair nunca deste povo rudo.» ([45])

RIO DOS BONS SINAIS

Le quatrième arrêt de Vasco da Gama le long de la côte de l'Afrique du sud-est fut au *Rio dos Bons Sinaes*, aujourd'hui identifié par E. Axelson ([46]) comme étant le Quelimane, une des bouches du Zambèze. Tous les historiens portugais rapportent le soulagement qu'éprouvèrent tous les navigateurs en retrouvant le monde Islamique et des gens relativement civilisés. André Thevet exprime cette transition entre les noirs «sans roi, sans foi et sans loi» et le monde arabe, quand il dit à propos de Sofala:

> «C'est aussi ici qu'on commence à reconnaître Seigneur après avoir passé le Cap de Bonne Espérance où comme j'ay montré n'y a autre Roy que la volonté de chacun» ([47]).

Barros observe que les noirs du *Rio dos Bons Sinaes* avaient des chefs (homens fulos) qui étaient des métis de noirs et d'arabes. Ceux-là comprenaient quelques mots d'arabe. C'est pourquoi Barros compare très justement leur situation vis-à-vis des arabes à celle des Jalofs vis-à-vis des Azenegues, les peuples habitant les deux rives du Sénégal ([48]). À partir de là, les Portugais n'eurent plus de contact avec les peuples bantous, car les arabes s'étaient établis tout le long de la côte de l'Afrique orientale.

([44]) Fernão Lopes de Castanheda, *op. cit.*, Livro I, Cap. IV (p. 14, ed. 1833).
([45]) Luis de Camões, *Os Lusiadas*, V, 69.
([46]) Dans une communication personnelle.
([47]) André Thevet, *Cosmographie Universelle*, Paris, 1575, f. 96 v.
([48]) João de Barros, Déc. I, Liv. IV, Cap. III.

Chapitre VII

Le Vice-Roi Francisco de Almeida est tué par les Hottentots sur la Baie de Saldanha. — Les diverses relations de l'évènement. — Les Hottentots vus par deux auteurs non portugais vers la fin du XVI^e^ siècle. — Description des habitants du territoire en face de l'île de Mozambique en 1510.

Le premier Mars 1510, Francisco de Almeida, revenant des Indes après une brillante carrière de vice-roi, fit escale à la Baie de Ste. Hélène, pour y prendre de l'eau. Des évènements qui se déroulèrent alors, il existe trois versions différentes. Barros et Corrêa ont chacun une version. Góis et Osório en donnent une troisième.

D'après Barros, les relations avec les Hottentots avaient été, tout d'abord, très cordiales (os Negros andaram com os nossos mui familiares) ([1]). Un certain nombre de Portugais, qui négociaient avec les Hottentots, les accompagnèrent à leur village. Au cours de ces allées et venues (nas quaes idas), certains portugais perdirent les poignards qu'ils portaient, «parce que les noirs les leur avaient enlevés» ([2]).

Un certain Gonçalo Homem s'attaqua à deux des noirs et à la suite de la mêlée qui s'ensuivit, il retourna se présenter devant Almeida les joues couvertes de sang et avec deux dents cassées. On décida alors d'organiser une expédition punitive, pour se venger de cette injure. Les Portugais négligèrent de se munir d'armes défensives comme des boucliers, si bien qu'ils se trouvaient sans protection contre les sagaies lancées de loin. L'expédition fut un désastre. Sur cent cinquante hommes environ, les Portugais en perdirent plus du tiers, dont Almeida. Cette affaire, dit Barros, «fut l'affaire la plus désastreuse qui se soit produite dans ce royaume; car les nègres

---

([1]) João de Barros, Déc. II, Livro III, Cap. IX.
([2]) «por lhos êles tomarem», *Ibid.*

10

étaient peut-être au nombre de cent soixante-dix et les nôtres quelque cent cinquante, des meilleurs des hommes qui étaient sur les navires» ([3]). Les Portugais furent attaqués, «à coups de bâtons et de pierres, donnés non par des géants ou des hommes armés, mais par des nègres bestiaux, des plus primitifs de toute cette côte...» ([4]).

D'après la version de Gaspar Corrêa, le bruit avait couru que les Portugais s'étaient construit une forteresse à Sofala, et, craignant qu'ils n'en fassent autant dans la Baie de Saldanha, les Hottentots adoptèrent une attitude d'hostilité défensive. Quand ils comprirent que tel n'était pas le cas, ils devinrent plus aimables et commencèrent à négocier des chèvres et des vaches. Alors, dit Corrêa, «les Portugais, voulant, comme toujours, prendre aux pauvres gens du pays ce qui leur appartenait, il y eut quelques marins qui voulurent prendre une vache, sans en donner le prix que les nègres demandaient» ([5]). Telle fut, avoue Corrêa, l'origine de la querelle.

Voici maintenant la version de Castanheda: Quand les Portugais descendirent à terre dans la Baie de Saldanha, on envoya un certain Diogo Fernandes Labaredes dans l'intérieur des terres, jusqu'à un village situé à une lieue de l'endroit où on avait pris de l'eau. Il y acheta un gros mouton qu'il ramena au vice-roi. On le renvoya alors en chercher d'autres, en compagnie de douze portugais. Ils furent bien accueillis au village, et lorsque les noirs virent ce que les portugais avaient apporté pour échanger, ils préparèrent un banquet. Diogo Fernandes Labaredes entra seul dans le village. Tandis qu'il était là, les douze Portugais pensèrent que ce serait une bonne idée de s'emparer d'un noir, qui serait amené au vice-roi et ramené parmi les siens paré de beaux vêtements, ce qui ne pourrait que décider ces derniers à fournir beaucoup de bétail. S'étant mis d'accord, ils attaquèrent un noir qui passait avec quelques moutons, et comme il criait, ils lui donnèrent un coup de poignard dans les côtes pour le faire taire, ce qui eut bien entendu pour résultat de le faire hurler de plus belle. Ils appelèrent alors Diogo Fernandes Labaredes et se dirigèrent vers la plage, entraînant le noir. Diogo Fernandes arriva en courant, suivi par les noirs qui lançaient des

---

([3]) *Ibid.*

([4]) *Ibid.*

([5]) Gaspar Corrêa, *Lendas da India*, Vol. I et II, p. 992-993, ed. Lisbonne, 1858-66.

pierres. Se trouvant dans une situation difficile, les Portugais abandonnèrent leur prisonnier et se hâtèrent de regagner les bateaux où ils racontèrent l'incident au vice-roi. Ils se gardèrent bien de dire que c'étaient eux qui avaient provoqué toute cette affaire et en rejetèrent la responsabilité sur les noirs, disant qu'ils avaient refusé de vendre leurs bêtes (não dizẽdo que eles forão causa de se levantarem os negros, se nã que eles de sua propria malícia ho fizerão, e lhe não quiserão regatar nhũ gado) ([6]).

Indigné, le vice-roi convoqua un conseil pour décider s'il fallait détruire le village. Au cours de la discussion, Jorge de Mello Pereyra et Martim Coelho conseillèrent de renoncer aux représailles, «porq̃ offensa feyta per homẽs tão bestiaes como erão aqueles negros não se devia de sentir» ([7]) (car il n'y avait pas lieu de relever une offense faite par des gens aussi bestiaux que ces nègres). Ils ajoutèrent que le désir de vengeance ne justifiait pas une expédition où les hommes seraient exposés à des dangers imprévisibles sur un territoire dont ils ignoraient tout. À cette opinion s'opposaient Pêro Barreto de Magalhães, António do Campo et Manuel Telez Barreto; ils soutenaient qu'il fallait se venger de cette injure, quand ce ne serait que pour assurer l'avenir, car d'autres navires étaient appelés à venir à cet endroit, et de lourdes pertes pourraient leur être infligées s'il n'était pas *pacífico*. Ce fut cette dernière opinion qui l'emporta, et la décision eut les suites désastreuses que nous avons décrites ([8]).

Les versions présentées par Góis et Osório ressemblent à celle de Castanheda. Comme dans le cas de la visite de Vasco da Gama à la Baie de Ste. Hélène, Osório fait preuve d'une sympathie quelque peu excessive pour les noirs. Dans son récit, Diogo Fernandes porte le nom de Fernão Coutinho. «Ceux du pays l'[Fernão Coutinho] accueillirent avec bonté, et en partant il reçut en présent un gros mouton en témoignage d'amitié. Il s'empressa d'aller informer D. Francisco de la grande simplicité et de l'humanité de ces gens...» ([9]). Quand Fernão Coutinho (ou Diogo Fernandes Laba-

---

([6]) Fernão Lopes de Castanheda, *História do Descobrimento e Conquista da India*, Lisbonne, 1551-52, Livro II, Cap. CXXV, (p. 339 ed. 1833).

([7]) *Ibid.*

([8]) *Ibid.*

([9]) Jerónimo Osório, *De Rebus Emmanuelis*, Lisbonne, 1571, Tome II, Livro VI, (p. 143, trad. de Filinto, Lisbonne, 1804).

redes) revint avec les douze autres portugais, «les indigènes les invitérent à partager un banquet avec eux, et en se séparant d'eux amicalement ils leur donnèrent les présents que ces terres produisent d'elles-mêmes, ainsi que les bêtes qu'ils avaient achetées; ils les accompagnèrent même avec une amabilité courtoise» ([10]).

Les différences, qui frappent dans la version d'Osório, sont évidemment dues au fait qu'elle a été «remaniée» par lui, et non pas à ce qu'il a fait appel à une source différente. Le désastre de la Baie de Saldanha fut profondément ressenti au Portugal, et on en trouve de nombreux récits. À chaque récit, bien entendu, les noirs sont présentés sous un jour un peu plus défavorable.

Dans un autre passage de sa relation de l'affaire de la Baie de Saldanha, Osório décrit ainsi les Hottentots:

> «Ce sont des hommes de couleur noire, aux cheveux très noirs et crépus, comme les autres d'Éthiopie, très laids de visage, et se rendant encore plus horribles par des grimaces féroces. Pour nous effrayer, ils déformaient leurs traits comme des bêtes fauves, faisaient des gestes affreux et poussaient des cris.» ([11]).

Vers la fin du XVI^e siècle, deux voyageurs qui n'étaient pas portugais décrivirent, eux aussi, les Hottentots.

Voici ce qu'en dit C. Houtman en 1598:

> «C'est un peuple richement difforme et laid du visage: quand ils parlent, ils glossent de la bouche comme cocqs de Guinée: leur accoutrement est un peau fait comme un manteau, couvrant la partie supérieure du corps; et puent cõtre vent loing une brasse: la partie inférieure du corps n'a aucun vestement, si non la queue de quelque beste, qui couvre la partie honteuse. Aucuns avoient pour ornament leur peau chiquitee et taillee, leurs armes sont picques longues, garnies de fers larges: nous ne pouvions savoir d'iceux ou ils avaient leur habitation. Aucuns estoient ornés de brasselets d'ivoire. Ce peuple sembloit estre tout saulvaige, et a

([10]) *Ibid.*
([11]) *Ibid*, p. 146.

> nostre advis mangeurs de chair humaine: car ils mangeoient chair crue: tripes et boyaux mangeoient ils tirees de la beste, sans les laver ou nettoyer, comme les chiens. Les boeufs estoient raisonnablement bons, mais les moutons très delicats: la queue d'un mouton avoit autant de chair qu'aucun des autres quartiers. Les boeufs portent sur le dos une grosse bosse. Nous ne pouvions appercevoir de ces gens que toute amitie, ils se monstroient à chaque fois environ 30 ensemble: le fer leur estoit tresaggreable.» ([12]).

La même année W. Lodewyckz écrit ce qui suit:

> «Toujours estoient puants parce que toujours se frottent de grasse et oing [...] Autre chose n'ay sceu entendre de leur condition, si non qu'ils parlent brutif, comme en Allemagne ceux qui demourent à l'entour de Kempten. et les Alpes, qu'on nomme Iules [...] Plus avoient aucunes piecettes de chair seiche, et osselets pendant à leur col.» ([13]).

Nous ajouterons ici une description, datant du premier quart du XVI^e siècle, donnée par Ludovici du Varthema des noirs de Mozambique. Voici cette description, qui est de 1510:

> «Les hommes de ladicte ysle sont pauvres et ont bien peu de vivres et leur viennent de terre ferme, laquelle est bien loing. Nous allions aucunes foys à l'esbat en l'ysle pour veoir le pays. Nous trouvions une manière de gens qui sont tous noirs et vont tous nudz. Les hommes portent leur nature dedans une ecorce de boys et les femmes portent une feuille devant et l'autre derriere. Ilz ont les cheveulz rissolez et courtz les levres de la bouche grosses bien deux doigts, grand visiage, grandes dentz blanches comme neige et sont gens qui ont paour, mesmement quand ilz voient les hommes à ung.

([12]) C. Houtman, *Journal du Voyage de l'Inde Orientale*, Middelburg, 1598, f. 3 v.
([13]) W. Lodewycksz, *Navigation... Indes Orientales*, Amsterdam, 1598, f. 4 v. (Bibliothèque Nationale, Paris, O² k 19).

Quant nous veimes ces gens si bestiaulz et petit nombre et lasches de courage, nous allasmes cinq ou six compagnons bien armez avec harquebutes; nous prismes une guyde de ladicte ysle, à ce qu'il nous menaste, et allasmes bien une bonne journée par la terre, là où nous trouvasmes plusieurs elephants en trouppe; et la guyde nous faisoit porter des bastons seiz bien allumez qui toujours faisoyent grand flambe. Et quant les elephantz voyoient le feu, ilz s'en fuyoient excepté une foys nous trouvasmes trois elephantes femelles lesquelles leur petitz derrière. Elles nous donnerent la chasse jusques à une montagne là où nous nous saulvasmes.» [14].

Presque tous les auteurs de compendiums géographiques du XVIe siècle tiraient leurs informations soit des grands historiens portugais, comme Barros, Castanheda, Góis et Osório, soit des collections de voyages comme les *Paesi novamente retrovati* et les *Navigationi* e *Viaggi* de Remusio. Aussi les connaissances que l'on avait en Europe de l'Afrique, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, étaient-elles presque entièrement fondées sur les expériences de Vasco da Gama, de Francisco de Almeida et de ceux qui avaient accompagné certains des grands voyages aux Indes pendant les dix premières années du XVIe siècle. Si l'on excepte les descriptions de Houtman, Lodewycksz et le chapitre de Barros sur le Monomotapa, il n'y a presque pas de descriptions de première main des noirs de l'Afrique du sud-est, datant de la deuxième moitié du XVIe siècle. C'est ce qui confère une telle importance aux récits des historiens portugais concernant les rapports entre les Portugais et les Noirs pendant les voyages de Vasco da Gama et de Francisco de Almeida: d'une part, ce sont eux qui ont donné le ton des jugements postérieurs sur les noirs, d'autre part ce fut, pendant presque un siècle, la principale source de renseignements sur cette région, pour toute l'Europe.

(14) Ludovici di Varthema, *Itinerario*, Rome, 1510 (ed. Carl Schefer, Paris, 1888, Section sur l'Éthiopie).

Chapitre VIII

La morale du primitif africain. — Le primitif africain et la doctrine du bon sauvage. — Les jugements portés sur le primitif africain par des écrivains européens, de l'antiquité classique, arabes et orientaux. — La connaissance de la morale du primitif africain en Europe et son influence sur la pensée européenne.

De ce qui a été exposé dans les deux chapitres précédents, il ressort que les historiens portugais n'avaient pas, en général, tendance à considérer les peuples primitifs de l'Afrique du sud-est comme de *bons sauvages* — bien au contraire. Il importe d'attirer l'attention sur deux points: ce sont surtout les écrivains secondaires du dernier quart du XVIe siècle qui ont répandu l'opinion (persistante, d'ailleurs) que les Hottentots étaient des gens franchement *mauvais*; et on la retrouve dans tous les compendiums géographiques qui ont paru à cette époque et jusqu'au milieu du XVIIe siècle, lorsque les hollandais s'établirent au Cap et que furent publiées des études plus subtiles sur les Hottentots. Dans le cas de l'affaire Almeida, de grands historiens portugais, comme Correia et Castanheda, soulignent sans équivoque que c'est par la faute des portugais que des querelles s'élevèrent entre eux et les noirs. Plutôt que les Portugais, ce fut le reste de l'Europe qui se mit à dénigrer les Hottentots, au cours de larges généralisations déformatrices. Le Hottentot en a souffert plus que le Bantou, pour les raisons qui ont été exposées dans le chapitre précédent. Mais ce dernier n'était pas non plus épargné par les auteurs des compendiums. Voici ce qu'écrivait Belleforest en 1575:

> «Quant à ceux qui se tiennent en terre ferme [en face de Mozambique] ils sont touts bestiaux sans nulle cognoissance de loy, honesteté, ou police [...]» [1].

(1) François Belleforest, *Cosmographie Universelle de Tout le Monde*, Paris, 1575, Tome II, Chap. XXI, p. 1946.

Si nous acceptons la tradition qui veut que les noirs descendent de Cham, le fils de Noé, il est intéressant de noter l'explication que donne Belleforest, citant Berose ([2]), de l'infériorité traditionnelle des fils de Cham. Après le Déluge, Noé envoya ses fils dans différentes directions à travers le monde pour le repeupler. Voici ce qu'écrit Belleforest:

> «Ce départ si soudain que feirent les enfans, sortans de la cõpaignie de leurs peres, desquels ils n'avoiẽt point encore gousté, ny appris les moeurs, et sainctеté de vie fut cause de la diversité des manières, et façons de vie, et mélanges de polices qui depuis advint par le monde. D'autant que Cham estant constraint de s'enfuir pour s'estre moqué de la nudité de son père: se retira avec sa femme et enfans en cette partie d'Arabie, qui depuis porta son nom, et n'ayant apris aucune forme de religiõ de son pere, il laissa aussi ses enfans, aussi mal instruits qu'il estoit, et sans leur donner autre cognoissance de la divinité, que celle que nous avons (conduits par le propre instinct) de nature. D'où advint que ceux de ceste terre sortans les uns après les autres pour aller peupler d'autres pays et provinces: (car la race maudite prist un grand et terrible accroissemẽt) s'espandirẽt en maints lieux de la terre, lesquels s'escoulans et tõbans en divers (et non aisez a dissoudre) erreurs, le changemẽt des langues advint: La cognoissance d'un Dieu, et celuy vray et tout puissant fut abolie, et ne se parla plus d'aucun exercice de religiõ et piété: et y en eut qui devindrent si rudes, grossiers et barbares, lesquels, ainsi qu'entendrez, vesquirent si brutalement, qu'a grand peine sçaurait-on mettre differẽce entr'eux, et les bestes brutes.» ([3]).

L'idée du *bon sauvage* a pris naissance au Brésil, mais elle était déjà en germe en Europe et c'est de là qu'elle a été exportée. À la

([2]) Berose était un Chaldéen, qui s'était installé dans l'île grecque de Cos en 280 av. J.-C. Le texte auquel se réfère Belleforest n'était que l'ouvrage apocryphe d'Annius de Viterbo, publié en 1498. Cf. Denys Hay, *Europe: The Emergence of an Idea*, Edimbourg, 1957, p. 108.

([3]) François Belleforest, *Histoire Universelle du Monde*, Paris, 1570, p. 2. Bibliothèque de l'Arsenal, Paris, 4° H 747.

suite de la grande diffusion en Europe de la lettre de Vespuce, le *Mundus Novus* ([4]), l'idée s'y répandit au XVI^e^ siècle que le Brésil représentait les Antipodes dont parlaient les auteurs classiques. La découverte de l'existence des hommes antipodiens aurait pu suggérer aux esprits de l'époque que ces hommes devaient vivre dans la même état d'innocence qu'Adam et Ève au Paradis. Cette hypothèse aurait impliqué la notion d'une humanité d'origine polygénétique, idée hérétique aux yeux de l'Église. Duarte Pacheco croyait peut-être que les gens des Antipodes étaient plus heureux que nous, quand il écrit que:

> «... les antipodes habitent une partie [de la terre], et nous l'autre. Et dans celle que nous habitons, personne n'est content de tout ce qu'il possède; et pour finir huit pieds de terre nous suffisent, et c'est là que se consume la vanité de tous nos soucis» ([5]).

On explique encore d'une autre façon que le Brésil ait été le berceau de l'idée du bon sauvage. Il y eut très probablement projection sur le Brésil des *Champs-Élysées* d'Homère et des *îles Fortunées* d'Hésiode. Il y a très longtemps que ces dernières ont été associées aux îles Canaries. Le géographe médiéval Raban Maur, admettait l'association des îles Canaries à l'idée du Paradis. Voici ce qu'il en disait:

> «Ces îles où l'erreur des païens et les chants des poètes profanes, à cause de la fertilité du sol, ont cru voir le Paradis» ([6]).

C'est surtout en France que s'est développée l'idée du bon sauvage. Pour les Portugais, le souci d'évangéliser rapidement le monde ne leur laissait pas le temps d'absorber les «influences» des peu-

([4]) Première édition Paris 1503. Douze éditions l'année suivante et cinquante avant 1550.

([5]) Duarte Pacheco Pereira, *Esmeraldo de Situ Orbis*, ed. de l'Académie d'Histoire, Lisbonne, 1954, p. 18.

([6]) Raban Maur, «De Universo», Cologne, 1627, Lib. XII, cap. V, «De Insulis», p. 179, cité par Santarém, *Essai sur l'histoire de la Cosmographie*, Paris, 1849-1852, Tome I, p. 41.

ples avec qui ils étaient en contact. En outre, en rapports plus étroits que toute autre nation européenne avec les peuples primitifs, ils risquaient beaucoup moins de se laisser séduire par un mythe tel que celui du bon sauvage.

La seule grande vérité qui ait été constatée par les Portugais au XVIe siécle à propos des peuples primitifs, celle que l'on retrouve partout, est que c'étaient des hommes *sans roi, sans loi et sans foi.* M. Robert Ricard nous a suggéré qu'il pourrait bien s'agir du contraire d'un cliché très connu au Moyen Age et définissant l'idéal de gouvernement. Il se peut aussi que l'expression rappelle la phrase biblique: «Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême» (7).

Appliquée à l'Afrique, l'expression ne se trouve pas toujours sous la forme pure, citée ci-dessus, et qui se rapporte souvent au Brésil. De la Guinée, João de Barros dit:

> «...car il est notoire que les noirs [...] vivaient en dehors de toute police, habitant les cavernes de la terre (8), sans loi, sans justice, sans droit humain ou divin, à la manière des animaux sauvages...» (9).

Raphael Volaterranus écrivait des noirs de Sofala:

> «Ils sont nus, sans loi ou dieu, noirs de couleur, la voix faible et anthropophages (10).

Dans les Lusiades, un arabe apprend à Vasco da Gama, a propos des noirs de Mozambique, que,

> «... são aqueles que criou
> A Natureza, sem lei e sem razão» (11)

(7) Éphésiens, 4, 5.
(8) Il pensait aux Troglodytes.
(9) João de Barros, *Panegírico da Infanta D. Maria* (ed. Sá da Costa, Lisbonne, 1937, p. 169).
(10) Raphael Volaterranus, *Commentariorum urbanorum*, Bâle, 1530, f. 138 v.
(11) Luis de Camões, *Os Lusíadas*, I, 53.

Dans un autre passage des Lusiades, Camoëns parle des noirs comme,

> «Essa gente sem Lei, quase infinita» (12).

Un écrivain anonyme du XVIIe siècle, parlant des Hottentots, écrit:

> «Toutes les femmes y sont laides, et ont si peu de nez, qu'elles sont comme des Singesses, et tous ces sauvages puans comme des boucs, vivans sans Dieu, sans Roy et Loy» (13).

En 1588 le Père Pierre Martinez (en réalité Pedro Martins, un prêtre portugais qui fut plus tard évêque du Japon) écrivait au sujet des noirs d'Afrique:

> «Et de vrai ces Cafres sont en leur âme comme une carte blanche, en laquelle on peut écrire ce que l'on veut pour le regard de la religion, de laquelle ils ne sont point détournés par aucune idolatrie ou autre service de faux dieux» (14).

Si nous examinons la littérature européenne avant l'Ère des Découvertes, nous arrivons à la conclusion que les observations malveillantes concernant le noir africain s'inspirent aussi bien des traditions classiques et orientales que de l'expérience directe des portugais. On trouve, sous la plume de Joannes Boeme, un auteur du XVIe siècle dont les sources sont entièrement classiques ou médiévales, le passage suivant sur les Ichthiophagi:

> «Le dernier peuple et le plus reculé vers le sud est celui des Ichthiophagi, qui habitent le Golfe d'Arabie, aux frontières des Troglodytes. Ils ont l'apparence d'hommes, mais vivent comme des bêtes. Ils sont très barbares et vont nus toute leur vie, mettant leurs femmes et leurs filles en commun,

(12) Ibid., X, 92.
(13) Anon, *Relation d'un voyage aux Indes-Orientales par un Gentil-homme Français* [...]», Paris, 1645, p. 5 (Bibl. Nat. Paris O2 K 27).
(14) Pierre Martinez, *Recueil d'un fort notable naufrage*, Paris, 1588, p. 46 (Bibl. de l'Arsenal, Paris 8° H. 17737).

comme les bêtes. Ils ne sont accessibles à aucun sentiment de plaisir ou de peine, en dehors des sensations naturelles. Ils ne font aucune différence entre le bien et le mal, l'honnêteté et la malhonnêteté» ([15]).

Plus tôt encore, Brunetto Latini, le maître de Dante écrivait:

«Et sachiez que la gent de Ethiope et de Gartemanz [Garamantes] ne savent que est marriage, ainz ont entr'eux femmes communans à touz, et par ce avaient que nus ne conoist pere, se mere non, par quoi il sont apelé la moins noble gent du monde» ([16]).

Si ces opinions reflètent des sources classiques, les arabes n'avaient pas une attitude très différente. Léon l'Africain écrivait vers 1526:

«Ceux de la terre Noire sont gens fort ruraux, sans raison sans esprit ny pratique: n'estant aucunement experimentez en chose que se soyt, et suivent la maniere de vivre des bestes brutes, sans loy, ni ordonnances» ([17]).

Ailleurs, il dit du pays des noirs qu'il est,

«habités par gens d'une vie n'étant en rien, ou peu dissemblable à celle des bêtes et bruts animaux: sans Roy, sans Seigneur, et sans gouvernement, ny civilité aucune: de sorte qu'à bien grande difficulté entre telle canaille s'en trouvera un, qui se puisse attribuer une femme particulière» ([18]).

([15]) E. Aston (traducteur de Joannes Boemus): *Manners, laws and customs of all nations: with a short history of the Ethiopians by Aston,* Londres, 1611, p. 48 (B. M. 10001 de 17) 1e édition latine, 1536.

([16]) Brunetto Latini, *Li Livres dou Tresor,* éd. par. P. Chabaille, Paris, 1863, p. 171.

([17]) Léon l'Africain, «Description de l'Afrique», In Jean Temporal, *Collection de Voyages,* Lyon, 1556, p. 45.

([18]) *Ibid.,* p. 321.

Ibn Haouqal écrivait vers 977:

«Quant aux noirs de l'ouest [l'Afrique] et aux Zendj, aux Ethiopiens et aux tels tribus, je m'en occupe peu dans ce livre, car aimant comme je le fais la sagesse, l'ingéniosité, la religion, la justice et le gouvernement régulier, comment pourrais-je prendre en considération des gens comme ceux-ci, ou les faire connaître en insérant ici une description de leur pays» ([19]).

Au sujet das Éthiopiens, l'historien grec Diodore de Sicile écrivait (c. 60 av. J.-C.):

«Il y a plusieurs autres nations Éthiopiennes dont les unes cultivent les deux côtez du Nil avec les Isles qui sont au milieu, les autres habitent les Provinces voisines de l'Arabie, d'autres sont plus enfonçées dans l'Afrique. Presque tous et entr'autres ceux qui sont nez le long du fleuve ont la peau noire, le nez camus et les cheveux crêpus. Ils paroissent très-sauvages et très-féroces, et le sont pourtant beaucoup moins par tempérament que par volonté et par affection. Ils sont fort secs et fort brûlez, leurs ongles sont toujours longs comme ceux des animaux: Ils ne connoissent point l'humanité: Ils ne poussent qu'un son de voix aigu. Ne s'étudiant point comme nous à rendre la vie plus douce et plus agréable, ils n'ont rien des moeurs ordinaires» ([20]).

Il notait aussi que «Quelques Éthiopiens cependant croyent qu'il n'y a point de Dieux» ([21]).

Parlant de Malindi, une ville située sur la côte orientale de l'Afrique, Ou-Yang Hsiu, un auteur chinois qui écrivait vers 1060, disait:

([19]) Ibn Haouqal, *The Oriental Geography of Ibn Haukal,* trad. angl. de William Ouseley, Londres, 1800, p. 4.

([20]) Diodore de Sicile, *Histoire Universelle de Diodore de Sicile,* trad. française de l'Abbé Terrasson, Paris 1737, Tome I, Livre III, Chap. I, p. 346.

([21]) *Ibid.,* p. 348.

«Le peuple est noir et sa nature farouche... Ils n'ont pas honte de débaucher les femmes de leurs pères ou de leurs chefs. Ils sont à cet égard les pires des barbares» ([22]).

Tous ces jugements sur le noir montrent bien qu'il n'était pas tenu pour *essentiellement* «mauvais», mais plutôt pour «mauvais» du fait qu'il n'avait apparemment ni religion, ni lois, ni organisation sociale. On a été très choqué de constater que la loi interdisant l'inceste était ignorée de la société noire. Curieusement, c'est à peu près pour les mêmes raisons que le «bon» sauvage était considéré comme tel. S'il ne vivait pas selon une loi divine ou positive, on reconnaissait du moins qu'il *avait* la loi naturelle. Montaigne faisait l'éloge des indiens du Brésil, car «les loix naturelles leur commandent encore, fort peu abbastardies par les notres» ([23]).

Après ce réquisitoire contre le noir africain, on pourrait être tenté de généraliser comme Sebastien Munster, qui écrivait en 1544:

«Entre le Chef de Bonne Esperance et le royaume de Melle [en Afrique occidentale], il y a plusieurs divers peuples; mais ilz ne sont point tous cogneuz. Car il y en a de si farouches que l'on ne peult traicter ne appointer avec eux, soit en leur bien faisants. Mais ceux qui habitent en la region des papegaiz [le Brésil] sont humains» ([24]).

Mais dans un passage assez curieux de ses *Décades* (qui illustre bien, d'ailleurs, les rapports entre l'idée du bon sauvage et celle du Paradis Terrestre), João de Barros, qui se rangeait pourtant, nous l'avons vu, parmi ceux qui dénigraient le noir, émet une opinion contraire.

«Et sans parler des moeurs efféminées de l'Asie, dont les peuples sont très sujets à ces vices, que Saluste a déjà dénoncés comme la cause de la corruption de la modestie et de la tempérance du peuple Romain, et qui ont contaminé

(22) Cf. J. J. L. Duyvendak, *China's Discovery of Africa*, Londres, 1949, p. 15.

(23) Montaigne, *Essais*, chap. XXX (sur les cannibales).

(24) Sebastien Munster, *La Cosmographie universelle* [...], Bâle, 1552, p. 1425 (première édition en allemand, Bâle, 1544).

la plus grande partie de la nation Portugaise; mais évoquant ces fruits de la nature dépourvus d'artifices humains, que donne cette terre d'Éthiopie, nous pouvons bien la nommer le paradis des délices naturelles. Car elle ne produit pas seulement ce qui est nécessaire et profitable à la vie humaine, mais aussi des âmes élevées dans l'innocence de leurs premiers parents, qui, par la Foi et le Baptême, mettent avec douceur et obéissance leur nuque sous le joug Évangélique. Mais il semble que pour nos péchés ou pour toute autre raison inconnue de nous, Dieu ait placé à l'entrée de cette grande Éthiopie, que nos navigateurs ont atteinte, un Ange guerrier armé d'une épée de feu de fièvres mortelles, qui nous empêche de pénétrer jusqu'aux sources de ce jardin, là où naissent ces fleuves d'or, qui viennent se jeter dans la mer dans tant de régions conquises par nous» ([25]).

Ailleurs, il parle des «gentils aussi paisibles et obéissants que ceux de Guinée et de toute l'Éthiopie» ([26]).

Le Paradis Terrestre fut situé tour à tour à tous les confins du monde connu par de nombreux savants du Moyen Age. Il existait cependant une tradition assez forte, qui le situait en Afrique. Elle était fondée sur le livre de la Genèse ([27]), où il est question de quatre fleuves prenant leur source au Paradis: le Phison, le Tigre, l'Euphrate et le Géon. On identifiait généralement le Phison avec le Gange et le Géon avec le Nil ([28]). Devant l'impossibilité de donner à ces quatre fleuves une source commune, beaucoup de géographes situaient arbitrairement le Paradis Terrestre près des sources du Nil, en Afrique centrale. C'est là qu'il se trouve sur la carte Catalane de 1450 ([29]). Sur la carte Gênoise de 1457, on trouve, à l'extrémité sud-orientale de l'Afrique, la légende suivante: «C'est

(25) João de Barros, Déc. I, Liv. III, Cap. XII.

(26) Idem., Déc. I, Liv. VI, Cap. I.

(27) Genèse, II, 10.

(28) En particulier Zaccaria Lilio, «Breviarum Orbis», 1493, cité par Gustavo Uzielli, *Il Prete Ianni*, Florence, 1893, p. 9.

(29) Reproduite par G. H. T. Kimble, *The Catalan World Map of the Reale Bibliotheca Estense at Modena*, Londres, 1934.

dans cette région que certains ont dépeint le paradis des délices» ([30]).

L'idée du bon sauvage est appliquée de façon plus précise à l'Afrique dans le poème dédicatoire de l'édition de *Léon l'Africain* donné par Jean Temporal. Le poème fait l'éloge de ceux qui ont bravé les éléments,

> «Pour descouvrir les pays estrangiers
> Les meurs, les gens, et les sauvages hommes
> Envers lesquels plus sauvages nous sommes» ([31]).

Cette citation perd d'ailleurs beaucoup de sa force, si nous rappelons qu'en France, à cette époque, on ne faisait très vraisemblablement pas de distinction entre l'Afrique du Sud et le Brésil. Tous deux se confondaient avec les antipodes du monde austral.

Dans sa première *Décade*, João de Barros fait remarquer que les noirs du Monomotapa ont un Dieu, une religion, un roi et des lois, et qu'ils ne tolérent pas la sorcellerie. Il termine en notant que,

> «Ces gens ont bien d'autres coutumes différentes des nôtres, qui semblent dans une certaine mesure suivre un principe de bon gouvernement, selon leur barbarie...» ([32]).

On se demande ce qui pouvait bien justifier le cliché «sans roi, sans loi et sans foi». Les Hottentots croyaient certainement à un Être Suprême. À ce propos, nous citerons G. H. Millar, qui écrivait en 1782:

> «Il n'est pas aisé de sonder les notions religieuses du Hottentot. Il est taciturne, et en toute occasion laconique dans ses réponses; mais quand on aborde le sujet de la religion, il dissimule généralement ses sentiments en les passant sous silence. C'est pourquoi certains ont douté que les Hottentots aient même une religion; mais les plus intelligents des hollandais du Cap affirment positivement qu'ils croient à un

([30]) Reproduite par Youssouf Kamal, *Monumenta Cartographica Aegypti et Africae*, Le Caire, 1951, Tome V, fasc. I, f. 1494.

([31]) Jean Temporal, *Description de l'Afrique*, Lyon, 1556.

([32]) João de Barros, Déc. I, Liv. X, Cap. I.

> Être Suprême, qu'ils nomment Gounya Tequoa, ou Doeu des Dieux, dont la résidence se trouverait au-delà de la Lune. Ils admettent que Gounya Tequoa est un être humain et bienveillant, mais ils n'observent aucun rite pour l'adorer, et voici la raison qu'ils en donnent: il aurait maudit les premiers de leurs parents qui l'avaient grandement offensé, aussi leur postérité lui a-t-elle depuis refusé son adoration» ([33]).

Cette opinion que l'homme primitif n'avait pas de religion, n'était d'ailleurs pas généralement répandue en Europe au XVI^e^ siècle. Dès le milieu du siècle, Barros abordait cette question dans sa première *Décade*, lorsqu'il décrivait la religion des noirs du Monomotapa. Vers 1575, Loys Le Roy écrivait:

> «... Ne s'étant jamais trouvé de nation au monde tant rude, cruelle et barbare qu'il n'y eut quelque apparence de religion. Car bien que la plupart ignore quel Dieu et comment il convient l'adorer, tous néanmoins accordent qu'on doit honorer, prier et craindre un Dieu, auteur de toutes choses. Ce qui est confirmé non seulement aux premières et plus anciennes nations, comme les Éthiopiens, Indiens, Arméniens, Chaldéens [...] Perses, ou Chinois, et non seulement en notre hémisphère, mais aussi aux Antipodes et chez les Sauvages des terres nouvellement découvertes dont jamais on n'avait eu aucune connaissance. Ceux qui ont navigué par là ont trouvé plusieurs peuples vivant encore comme des premiers hommes, sans lettres, sans lois, sans rois, sans républiques, sans arts: mais non toutefois sans religion [...] ([34]).

Que les primitifs africains n'avaient pas de rois, cela était vrai, dans une certaine mesure, pour les Hottentots. Leurs chefs ne furent jamais très puissants. Voici ce qu'écrivait Schapera:

([33]) G. H. Millar, *The New and Universal System of Geography*, Londres, 1782, p. 337.

([34]) Loys Le Roy, *De la Vicissitude ou Variété des Choses*, Paris, 1575, Livre III, p. 25.

«Chaque tribu se composait d'un certain nombre de clans organisés sur la base de la famille [...] La loyauté envers le clan était plus forte que la loyauté envers la tribu.» ([35]).

Que les primitifs ne possédaient pas de lois, cela signifiait surtout, si l'on prend le terme au sens du XVIe siècle, qu'ils n'avaient pas de lois divines ou révélées. Mais dès le milieu du XVIe siècle, on commença peu à peu à reconnaître qu'en fait, ils avaient des lois sous la forme des *coutumes*. Le chapitre de Barros sur les coutumes des monomotapans illustre bien cette tendance, en ce qui concerne l'Afrique.

On peut alors se demander quelle fut la répercussion, en Europe, de cette révélation soudaine d'un monde où de vastes régions étaient habitées par des hommes dont le comportement moral était entièrement déterminé par la coutume. Portugais et Espagnols étaient trop absorbés par leur mission d'évangélisation pour s'interroger beaucoup à ce sujet. Dans une France plus encline à la spéculation, Montaigne écrivait:

«J'estime qu'il ne tombe dans l'imagination humaine aucune fantaisie si forcenée, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par conséquent que notre discours n'étaye et ne fonde. Il est des peuples où l'on tourne le dos à celui qu'on salue, et ne regarde-t-on jamais celui qu'on veut honorer. Il en est où, quand le roi crache, la plus favorite des dames de sa cour tend la main, et, dans une autre nation, les plus apparents [importantes] qui sont autour de lui, se baissent à terre pour ramasser dans du linge son ordure [...].

Les miracles sont selon l'ignorance où nous sommes de la nature [...] La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids avec nos opinions et nos moeurs [...].

Il est des peuples où sauf sa femme et ses enfants, aucun ne parle au roi que par sarbacane [tuyau]. Et dans une même nation, et les vierges montrent à découvert leurs parties honteuses, et les mariées les couvrent et cachent soigneusement [...] là c'est office de piété de tuer son père à un certain âge; [...] ailleurs les vieux maris prêtent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir: et ailleurs elles sont communes sans péché [...] Les lois de la conscience, que nous disions naître de nature, naissent de la coutume [...] par où il advient que ce qui est hors les gonds de la coutume, on le croit hors les gonds de la raison; Dieu sait combien déraisonnablement le plus souvent» ([36]).

«Par de telles phrases», dit Atkinson, «Montaigne réduit la conscience humaine, les idées «innées» de vertu et de vice, à une question de géographie» ([37]). Plus que tout autre, peut-être, Montaigne contribua à lancer l'idée du bon sauvage, et pourtant il est certain que des textes comme celui-ci pouvaient orienter ses lecteurs dans une voie toute différente. Ces contradictions apparentes sont fréquentes chez lui.

Que des pensées de ce genre aient pu l'inquiéter, ce n'est pas douteux si l'on considère ce passage de l'*Apologie de Raymond Sebond:*

«La vérité doit avoir un visage pareil et universel: la droiture et la justice, si l'homme en connaissait qui eût corps et véritable essence, il ne l'attacherait pas à la condition des coutumes de cette contrée-ci, ou de celle-là; ce ne serait pas de la fantaisie des Perses ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme [...]. Quelle bonté est-ce que je voyais hier en crédit et demain ne l'être plus; et que le trajet d'une rivière fait crime? Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au-delà?» ([38]).

Il semble donc bien que Montaigne ait considéré que la vérité était fonction de la *Coutume*.

([35]) I. Schapera, *The Khoisan peoples of South Africa*, Londres, 1930, pp. 225 et 227.

([36]) Michel de Montaigne, *Essais (De la coutume)*, ed. Pierre Villey, Paris, 1930-41.

([37]) G. Atkinson, *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance Française*, Paris, 1935, p. 43.

([38]) Montaigne, *Essais (Apologie de Raymond Sebond)*, éd. cit.

Chapitre IX

La structure ethnographique de l'Afrique (1533). — Le mélange des traditions géographiques du Moyen Âge et des nouveaux faits révélés par les découvertes, chez Alphonse de Saintonge. — Les races monstrueuses de l'Afrique et leur origine.

En 1533, à l'occasion de l'acte d'obéissance de l'Empereur d'Éthiopie au Pape, on publia un opuscule intitulé *Legatio Dauid Aethiopiæ Regis, ad Sanctissimum D. N. Clementem Papam VII. une cum obedientia, eidem sanctis D. N. praestitia* [1]. On y donnait une description sommaire de la structure ethnographique de l'Afrique, la première, à notre connaissance, qui tienne compte des découvertes:

> «Au milieu de l'Afrique, considérée comme la troisième partie du monde, se trouvent les Abyssins ou Ethiopiens, depuis longtemps sous la domination du grand Empereur David, communément appelé Prêtre Jean. Seize rois opulents lui sont soumis, et ils acceptent si bien ses lois qu'ils semblent plutôt gouverner pour le compte d'autrui que pour le leur [...] Au sud, il y a les troglodytes, qui sont des gens nus, très noirs, dépourvus de tout ce qui fait partie d'une vie élégante et civilisée, peut-être parce qu'ils tirent peu de chose du sol dans ce climat torride. Cependant, ces gens extraient de l'or, se procurent de l'ivoire, et savent se diriger ingénieusement à travers les déserts de sable pour y recueillir des pierres

(1) La première édition est datée de Bologne 1533. Celle que nous citerons est d'Anvers, 1533. Une traduction italienne fut publiée la même année. Le nom de l'auteur de cet opuscule n'est pas connu, mais il est à peu près certain qu'il était portugais. Le texte cité ci-dessus a été inclus, en tant qu'œuvre de Damião de Góis dans la collection d'André Schott, *Hispaniæ illustratæ seu rerum urbiumque Hispaniæ scriptores varii*, Francfort, 1603-1606.

précieuses; ils ne connaissent d'autres dieux que le Soleil et la Lune, mais c'est celle-ci qu'ils admirent et honorent surtout, car elle éclaire les nuits glaciales après la chaleur excessive que prodigue le Soleil, et les protège avec bonté et à propos, par sa douce chaleur et son éclat, des injures du Soleil. À l'Ouest ce sont les frontières du royaume du Roi du Congo, royaume très grand et très fertile, à cause du fleuve appelé Gabra, assez semblable au Nil par l'étendue, les crues et l'abondance de crocodiles et de poissons, qui coupe et inonde fréquemment le pays, et, après avoir formé quelques îles, se jette dans l'Océan Atlantique. Ce Roi a reçu récemment des Portugais (au pouvoir desquels il s'était spontanément soumis) le culte chrétien. Au sud, on voit surgir les éthiopiens chevelus, qui s'étendent jusqu'au Cap de Bonne Espérance, dans un pays entrecoupés de hauteurs et de vallées. En raison de sa proximité du Tropique du Capricorne, ce peuple a la couleur de l'olive mûre; leur corps est d'aspect dur et très mince, et ils courent comme des chevaux éperonnés: ils sont féroces, rusés et sournois, et c'est par eux que fut assassiné D. Francisco de Almeida, alors qu'il avait quitté l'Inde couvert de gloire et, rentrant au Portugal avec sa flotte victorieuse, s'était arrêté pour prendre de l'eau dans la Baie de Saldanha.» (2).

En 1544, Alphonse de Saintonge (également appelé João Alphonse ou Jean Fonteneau), un homme dont on ne sait pas très bien s'il était français ou portugais, écrivait des noirs d'Angola:

> «Les gens d'elle sont bonnes gens et sont bien ayse que l'on traffique avec eulx, et baillent l'or pour petit de chose, pour chose de mercerye, cousteaux et aultres petites hardes. Les gens sont noirs, bien faictz et ne sont point crespes et sont idolatres, et d'eux en avant, sont tous gens saulvaiges et pasteurs. Et au dedans de la terre, bien loing, y a gens

(2) Anon, *Legatio Dauid Aethiopiæ Regis, ad Sanctissimum D. N. Clementem Papam VII. una cum obedientia, eidem sanctis. D. N. praestitia*, Anvers, 1533. B. N. P. 8° O³ c. 34. Je dois exprimer ma reconnaissance à M. Luis de Matos qui m'a signalé cette édition.

> qui n'ont point de testes et est la teste dedans la poictrine, et toute la reste forme d'homme. Et plus en oriant y en a d'aultres qui n'ont que ung œul au front. Et au septentrion des montagnes de la Lune, y en a d'aultres qui ont les piedz comme une chièvre et aultres qui ont visaige de chien et le reste forme d'homme. Et de la terre d'Angolle vers le cap de Bonne Espérance, vers l'austre midy, les gens par la plus grand part, ne parlent point et ne font que sibler et ont forces beufz et vaiches.» (3).

Il faut chercher l'origine de cette allusion, que fait Alphonse de Saintonge aux hommes monstrueux peuplant l'intérieur de l'Afrique, dans les traditions tératologiques du Moyen Âge, elles-mêmes puisées dans la littérature de l'antiquité classique. Cet exemple montre bien l'emprise de la science du Moyen Âge sur les esprits, même quand ils ont pu la confronter avec les révélations apportées par les Découvertes. Les hommes sans tête s'appelaient les *Blemmæ;* ceux qui n'avaient qu'un seul œil les *Arinaspians*. Ces deux races se trouvent représentées sur la carte de Hereford [c. 1280] (4). Pour trouver l'origine des Arinaspians, il faut remonter aux écrits d'Aristeas de Proconnesus (5). Les hommes à tête de chien, les *Cynocephali*, sont mentionnés par Hésiode; dans la tradition arabe, ils portaient le nom de *Benichelib* (homme à tête de chien). Toutes ces races montrueuses sont citées par Solin, Isadore de Seville et Pline. Pour la plupart, ils les ont eux-mêmes trouvées chez le grec Ctésias.

Dans son *Histoire du Commerce*, Max Schmidt suggère que ces monstres ont été inventés par les Phéniciens, et placés aux confins de la terre, pour protéger leur hégémonie commerciale contre toute concurrence étrangère.

St. Augustin, dans la *Cité de Dieu*, s'inquiète de la situation de ces monstres devant la théologie chrétienne. «Est-il croyable»,

(3) Alphonse de Saintonge, *Cosmographie*, 1544, ed. de Georges Musset, Paris, 1904, p. 342.

(4) Reproduite par A. Kammerer, *Mer Rouge* [...] etc., Tome II, Partie II, Pl. CXXXIV.

(5) Cf. J. K. Wright, *Geographical Lore of the Time of the Crusades*, New-York, 1925, p. 467.

demande-t-il, «que des fils de Noé, ou plutôt du premier homme, dont ils sont eux-mêmes issus, descendent certaines races monstrueuses d'hommes dont l'histoire profane fait mention» (6). Sa réponse est que «cela ne doit pas nous paraître absurde qu'étant dans chaque race certains individus monstrueux, il soit aussi, dans l'universalité du genre humain, certaines races monstrueuses.» (7).

(6) St. Augustin, *La Cité de Dieu*, XVI, 8.
(7) *Ibid.*

Chapitre X

Les nouveaux titres pris par le Roi Emmanuel à l'occasion de l'achèvement du périple africain et leur signification juridique. — La doctrine de Francisco de Vitoria et son importance pour les peuples récemment découverts. — La doctrine de Vitoria au Portugal.

En 1489, D. João II ajouta à ses titres celui de «*Senhor de Guiné*» (1).

Lorsque Cabral fut revenu des Indes, en 1501, D. Manuel ajouta au titre de «*Senhor de Guiné*» celui de «*Senhor da Navegação, Conquista, e Comércio da Etiópia, Arábia, Pérsia e India*». Le pape Alexandre VI confirma ces titres en 1502. «Ce ne fut pas sans raison», nous dit Barros, «ou au hasard qu'il prit ce titre, mais avec beaucoup d'habileté, de justice et de prudence; car avec la venue de D. Vasco da Gama, et surtout de Pedro Álvares Cabral (Pedrálvares Cabral), il prit effectivement possession par leur intermédiaire de tout ce qu'ils avaient découvert, et cela lui fut accordé et donné par les Souverains Pontifes» (2). Barros s'étend assez longuement sur le sens et la portée de ces titres. Il explique que si D. João II se qualifiait de *Senhor de Guiné* et non pas de *Roi de Guinée*, c'était qu'il n'avait pas d'autorité juridique sur le peuple de ce pays. Il n'en avait pas moins pris possession — *Senhorio* — du pays. Ces explications de Barros semblent indiquer que D. João II se considérait plutôt comme le *propriétaire titulaire* du territoire, que comme le *gouverneur* de ses habitants. La notion de *Senhorio* devait être analogue à celle, moderne, du *protectorat*.

(1) Codex 443, Fundo Geral, Pombal, Biblioteca Nacional de Lisbonne, f. 123.
(2) João de Barros, Déc. I, Liv. VI, Cap. I.

Quant aux titres de D. Manuel, soulignant qu'il est *Seigneur de la Navigation et du Commerce de l'Éthiopie, etc,* ils signifient certainement qu'il se considérait comme ayant droit à ces deux monopoles sur tous les territoires longeant la route maritime vers l'Inde. «... puisqu'il était le maître du chemin et de la conquête du territoire, il importait qu'il eût aussi le monopole *(Senhorio)* du Commerce» ([3]).

Contrairement aux Espagnols, les Portugais ne semblent pas s'être passionnés, au XVI[e] siècle, pour les problèmes d'ordre juridique posés par la découverte de nouvelles terres et de nouveaux peuples. La condition des indiens d'Amérique faisait alors en Espagne l'objet d'un violent débat, et il fallut l'intervention du pape Paul III, en 1537, pour faire admettre que les indiens étaient bien des hommes et non pas des bêtes, comme cela avait été soutenu par certains.

En 1537 également, Francisco de Vitoria, professeur à l'Université de Salamanque, commençait une série de cours, où il se proposait d'élaborer une théorie juridique afin de préciser les rapports entre les états européens et les peuples non-chrétiens. Sa *Relection, «De Indis»,* prononcée en 1539, fut publiée pour la première fois à Lyon en 1557 ([4]). La doctrine exposée dans *De Indis* s'oppose de façon frappante à celle que l'on trouve dans João de Barros et dans les bulles pontificales mentionnées ci-dessus. On ne saurait trop insister sur l'importance de Vitoria, dont les idées étaient répandues et admises dans toute l'Europe. On peut avancer, sans exagération, qu'il est le fondateur du droit international. Il n'existe pas de preuves solides que ses doctrines étaient connues au Portugal au XVI[e] siècle, mais on sait qu'un de ses disciples, Martin Ledesma, venu de Salamanque, enseignait à l'Université de Coïmbre en 1540. Dans ses commentaires de la *Summa* de St. Thomas, d'après Carro, on peut constater l'identité complète de sa pensée avec celle de Vitoria, il va même jusqu'à employer les mêmes mots ([5]).

([3]) João de Barros, Déc. I, Liv. VI, Cap. I.

([4]) J. B. Scott, *The Spanish Origin of International Law, Part I, Francisco de Vitoria and his Law of nations,* Londres, 1934, p. 116.

([5]) P[e] Venancio Carro, *La teologia y los teólogos-juristas españoles ante la conquista de America,* 2[e] ed. Salamanque, 1951, p. 327.

Voici les points les plus intéressants de la doctrine de Vitoria:

Tout d'abord, il niait que l'Empereur fût la suprême autorité temporelle sur l'humanité tout entière. Le pape, exerçant sa suprême autorité spirituelle sur l'Empereur, instrument temporel de son pouvoir spirituel, ne pouvait donc sanctionner aucune action de contrainte engagée par une nation européenne pour décider du sort des infidèles.

En contestant le titre de l'Empereur, et par là même, celui du pape, à la suzeraineté sur le monde entier, Vitoria soutenait qu'une telle domination aurait dû être fondée soit sur le droit divin, soit sur le droit positif, soit sur le droit naturel. Selon lui, ces titres ne pouvaient évidemment être fondés ni sur le droit divin, ni sur le droit humain. Après avoir cité St. Thomas, disant que «la domination et la prééminence émanaient du droit positif», il soutenait qu'ils ne pouvaient non plus être fondés sur le droit naturel ([6]). Il en arrivait donc à invalider les bulles de concession.

Vitoria affirmait ensuite que les indiens étaient les légitimes propriétaires de leurs terres. Le fait d'être pécheurs ou infidèles ne saurait les priver de ce droit. Ils étaient propriétaires de leurs terres en vertu du droit naturel, et il n'était pas licite de leur faire la guerre sous prétexte qu'ils étaient des infidèles.

C'est en partant de ce droit naturel que Vitoria définissait alors les rapports futurs entre les indiens et les états européens. Puisqu'il était admis qu'il n'y avait point de place pour les indiens dans la structure hiérarchique de la société chrétienne, Vitoria envisageait une société mondiale dont les différents groupements seraient liés entre eux par des liens basés sur le droit naturel. «Bien que n'aboutissant pas à une autorité exercée par l'ensemble sur ses parties, ce lien impliquait en tout cas un système de droits et de devoirs sociaux réciproques.» ([7]).

Ayant établi l'indépendance et la souveraineté des indiens, Vitoria soutenait cependant qu'ils ne pouvaient pas refuser aux européens le libre accès à leurs territoires, ni leur dénier le droit d'y prêcher l'Évangile, d'y faire du commerce et d'«entrer en rapports

([6]) J. B. Scott, *The Spanish Origins of International Law, Part I,* Londres, 1934, p. 118.

([7]) Otto von Gierke, *Natural Law and the theory of Society,* trad. angl. de Sir Ernest Barker, Cambridge, 1934, Vol. I, p. 85.

avec eux» [8]. Il y a là une notion importante: celle que le droit de faire du commerce était indiscutable. Nous avons vu l'opinion de João de Barros sur ce point. Que le commerce lui-même et le désir d'établir entre eux des relations commerciales aient été chez les hommes, même les plus primitifs, un élément constant, évident et universel, nul n'en doutait. Mais ce dont on ne s'était pas aperçu, c'est que sous son apparente simplicité, cette idée du commerce considéré comme l'activité humaine universelle et fondamentale, base de beaucoup d'autres, dissimulait l'illusion d'une égalité d'évolution économique entre les sociétés intéressées.

La pensée de Vitoria montre bien jusqu'à quel point la conception médiévale du monde fut influencée par les Découvertes. Vitoria a montré qu'on s'était trompé en croyant que la race humaine possédait une unité ecclésiastique dans le cadre de l'Église Catholique. La Nouvelle Géographie eut pour effet de retirer certains appuis temporels à un système spirituel déjà fortement ébranlé. Le catalyseur fut, dans la pensé de Vitoria, l'idée de la loi naturelle. Il la devait surtout à St. Thomas. St. Thomas et ses disciples, «...tiraient le contenu de la loi naturelle de la Raison, qui est immanente dans l'Essence de Dieu et directement déterminée par cette Natura Rerum qui existe en Dieu lui-même, mais (d'autre part) ils attribuaient à la volonté de Dieu la contrainte exercée par cette loi.» [9].

Obligé, devant la réalité qui lui apparaissait, à se servir d'un instrument comme la loi naturelle pour construire sa théorie d'une société mondiale, Vitoria a, en fait, laissé de côté la structure hiérarchique alors en vigueur à travers laquelle la présence de Dieu se manifestait partout dans le monde (l'Église). Il a fait appel directement à la notion abstraite de la loi naturelle: *Dieu partout dans la Nature et dans la matière*. Depuis, Vitoria, les lois déterminant les relations entre les divers groupements humains ont toujours été basées sur des principes entièrement laïques.

(8) Ce dernier point exprime le nouvel apport de Vitoria: la doctrine de la sociabilité naturelle des hommes.

(9) Otto von Gierke, *Political Theories of the Middle Ages*, trad. angl. de F. W. Maitland, Cambridge, 1913, p. 172, note 256.

Chapitre XI

Le document du Jurisconsulte Anonyme adressé à D. João III concernant les peuples non-chrétiens. — Le document de la Mesa da Consciência *concernant la guerre proposée contre le Monomotapa.*

Nous avons vu au chapitre précédent que les doctrines de Francisco de Vitoria ont dû être connues assez tôt au Portugal, par l'entremise de Martin Ledesma. On considère en général que les Portugais ne se sont jamais beaucoup souciés, au XVI^{e} siècle, des problèmes juridiques concernant la découverte de nouvelles terres. En fait, ils s'étaient cependant efforcés — et il en existe des preuves — de formuler un rapport juridique équitable entre eux et les peuples qu'ils venaient de découvrir. Ces preuves se présentent sous la forme d'un document élaboré par un jurisconsulte anonyme de D. João III (qui régna de 1521 à 1557). Ce document, qui a pour titre «*Porq̃ cousas se pode mover guerra justa cõtra infieis*» [1] — «Pour quelles raisons on peut entreprendre une guerre juste contre les infidèles» — est rédigé assez grossièrement, on n'y retrouve rien du style soigné de Vitoria. M. Costa Brochado pense qu'il fut rédigé pour D. João III à l'occasion du projet de colonisation du Brésil. Il le situe donc vers 1530 [2]. Même si l'on n'accepte pas cette date, il suffit de lire le document pour se persuader que le Jurisconsulte Anonyme ne devait rien à Vitoria, bien que ses conclusions fussent identiques.

Il commence par affirmer que l'on ne saurait mener une guerre juste contre les infidèles, qu'ils soient gentils ou Maures, si les terres qu'ils habitent n'ont jamais été auparavant au pouvoir des

(1) Archives Nationales de la Torre do Tombo — (Gavetas 11-8-3). Publié par Costa Brochado, *A Lição do Brasil*, Lisbonne, 1949, pp. 44-55.

(2) Costa Brochado, «O Problema da Guerra Justa em Portugal», In *Rumo* (revue mensuelle), N° 1, Lisbonne, 1946, p. 57.

chrétiens, et si l'on peut présumer qu'ils n'ont jamais entendu prêcher l'Évangile (3). De tels peuples sont, dit-il, les «légitimes propriétaires» de leurs terres et il serait injuste de les occuper. Ceux qui penseraient par ce moyen étendre le «culte divin» commettraient un péché très grave. La conversion doit être obtenue par l'exemple «en s'exposant aux mêmes périls que des brebis parmi les loups» (4). Ceux que l'on voulait convertir devaient avoir la liberté de ne pas accepter l'Évangile (5).

Le Jurisconsulte Anonyme réfute la thèse selon laquelle le Pape peut autoriser un prince chrétien à faire la guerre aux infidèles qui ne reconnaissent pas l'autorité du Saint Siège (6). Dans un passage curieux, il soutient que le Pape est le «Pasteur» aussi bien des infidèles que des fidèles, mais que la juridiction sur les infidèles dépend de la loi naturelle (7).

---

(3) «Donde se infere q̃ poys esta causa, não podẽ ter movendo guerra cõtra Infieis gẽtios, ou mouros, q̃ habitão Provincias nunca possuydas por christãos e a q̃ se pode bẽ presumir q̃ nunca chegou noticiã do nome christão nẽ fama da ley evãgelica, [...]», Costa Brochado, *A Lição do Brasil*, Lisbonne, 1949, p. 46. On trouvera une opinion analogue chez Fernão Oliveira, *Arte da Guerra no Mar*, Coïmbre, 1555, p. xiij (Bibl. Nat. Lisbonne, Rés. 275 v.).

(4) «...a tã çerto perigo como estão as ovelhas entre lobos». Cf. Costa Brochado, op. cit., p. 46-47.

(5) «... Deyxão aos ouvĩtes liberdade pera a não aceptar [...]». Même chez Barros, qui adopte en général une attitude extrêmement orthodoxe, on trouve un texte dont l'esprit se rapproche assez de celui-ci: «Mais communiquer, converser et commercer avec ces gens de l'Inde avec leurs idolâtries, leurs abus, leurs vices, leurs opinions et leurs sectes, alors qu'un apôtre de Jésus-Christ, envoyé par lui, comme St. Thomas, craignait d'aller vers eux rien que pour leur apporter la doctrine de paix et le salut de leurs âmes; comment peut-on espérer leur faire accepter notre doctrine, pour Catholique qu'elle soit, si elle leur est apportée les armes à la main, et non pas de la bouche d'un Apôtre, mais par des hommes plus intéressés à leurs profits particuliers qu'au salut de ce peuple païen [...]». João de Barros, Déc. I, Liv. VI, Cap. I.

(6) «Menos aparencia tem os q̃ dizẽ q̃ porq̃ o papa he pastor universal de todas as ovelhas de Christo nosso Senhor, pode dar autoridade a qualquer Rey christão de mover guerra a quaisquer Infieis q̃ o não reconhecẽ nẽ lhe dão obediencia como a seu pastor». Cf. Costa Brochado, *op. cit.*, p. 51.

(7) «...mas concedendo que todos fieis e infieis o [le Pape] tenhão por pastor e q̃ a elle cõvenha dar a todos conveniẽte pastor pera os encaminhar pera a gloria, o modo hade de ser cõforme a equidade da ley natural [...]». Costa Brochado, *op. cit.*, p. 51-52. On trouve en germe dans ce texte l'idée que Guillaume Postel devait prendre pour thèse principale de son ouvrage *De Orbis Concordia*, Bâle, 1544.

On ne pouvait légitimement faire la guerre aux infidèles que s'ils refusaient aux missionnaires le droit d'entrer sur leurs territoires et d'y prêcher librement l'Évangile, ou s'ils les maltraitaient et les persécutaient. Ils pouvaient alors être punis «cõ mão armada».

Précisons que si le ton de ce document trahit un esprit beaucoup plus libéral et plus humanitaire que tous ceux que nous avons examinés jusqu'ici, on ne saurait conclure qu'il est le reflet d'un revirement général de l'opinion au Portugal. Il existait à cette époque, dans la péninsule, deux courants: l'un représentant l'esprit militant de la Croisade, et l'autre l'humilité du Sermon sur la Montagne. On constate souvent une forte tension entre ces deux tendances, non seulement entre des groupes opposés, mais parfois chez un seul individu.

Le 15 Mars 1561, le premier missionnaire à visiter l'Afrique du sud-est, le Père Gonçalo da Silveira, fut assassiné sur l'ordre du Monomotapa. La nouvelle de sa mort provoqua une émotion considérable à Lisbonne, et on commença à préparer une expédition punitive contre le Monomotapa. Elle ne partit qu'en Avril 1569, sous le commandement de Francisco Barreto. La «guerre» fut «légalisée» par un conseil d'ecclésiastiques, appelé la *Mesa da Consciência*. Le document rédigé par ce conseil et daté du 23 Janvier 1569 est extrêmement intéressant, parce qu'il montre comment la doctrine de la *Guerre Juste* fut appliquée à l'Afrique du sud-est.

Les membres de la *Mesa da Consciência* affirmaient tout d'abord que,

> «... les empereurs du Monomotapa font souvent tuer et voler leurs vassaux et des innocents et commettent bien d'autres mauvaises actions et tyrannies pour des causes légères; ils ont fait tuer et voler quelques Portugais, qui allaient pacifiquement faire du commerce, et un de ces empereurs a fait tuer le Pe D. Gonçalo, qui allait prêcher la foi du Christ au nom du Roi Notre Seigneur et en tant que son ambassadeur, envoyé par le Vice-Roi de l'Inde, et alors qu'il prêchait pacifiquement et sans scandale.» (8).

---

(8) «Determinação dos Letrados com q̃ condiçoens se podia fazer Guerra aos Reys da Conquista de Portugal, fala em especial do Monomotapa», Bibliothèque Nat.; Paris, Dept. des Manuscrits, Vol. Portugais 8, f. 266. Publié par George McCall Theal, *Records of South-east Africa*, Cape Town, 1899, Vol. III, p. 150-153.

Ils affirmaient ensuite que,

«... dans l'assassinat du dit Pe Gonçalo, on n'avait observé ni la loi naturelle ni même un simulacre de jugement. Et étant donné également la façon dont ils ont volé et emprisonné chez eux deux portugais qui étaient envoyés comme ambassadeurs par le Capitaine de Sofala, et inviolables selon le droit commun des gens, et comment ils accueillent sur leurs terres beaucoup de Maures ennemis de la Foi de N. S. Jésus-Christ, et qu'ils se sont rendus coupables de beaucoup des dites offenses et lésions [...]» (9).

Les membres de la *Mesa da Consciência* se réclamaient alors des termes des bulles pontificales de concession:

«... par lesquelles est concédé au Roi Notre Seigneur seulement [...] le commerce de tous les Royaumes, îles, et Provinces, qui vont du Cabo de Não et du Bojador jusqu'à l'Inde [...].

Le Roi:

«... peut et doit [...] faire promulguer le Saint Évangile dans les Royaumes et Domaines du Monomotapa, et dans tous les autres pays conquis, le faisant avec tant de prudence et de modération que ne soit pas perdu le fruit de l'enseignement et qu'aucun scandale ne soit provoqué; pour réaliser cela et pour la sécurité des ministres comme on peut craindre des trahisons ou d'autres troubles comme il y en a dans les dits Royaumes et Domaines de Monomotapa, on peut faire des forteresses et envoyer des hommes d'armes; et si les Cafres ou autres gens des pays conquis ne veulent pas laisser entrer les dits Ministres ni permettre qu'ils enseignent l'évangile avec toutes les précautions indiquées, ou s'opposent par la violence à l'hospitalité et au commerce qui sont le commun droit des gens, les Capitaines et les

(9) *Ibid.*, p. 150.

Vassaux du dit Roi pourront très justement prendre des mesures de défense, le tout se faisant avec la modération voulue [...]» (10).

Le Roi pouvait aussi

«... conformément au droit, surtout dans les dits Royaumes et Domaines conquis, abroger des lois tyranniques et des rites néfastes, et contre nature, comme en particulier les sacrifices injustes d'innocents, et si les arguments et les moyens doux sont sans effet, il peut très justement faire la guerre et déposer les Rois et Seigneurs qui s'y opposent, et nommer d'autres et exercer tous les droits d'une guerre juste, jusqu'a ce que les rites en question et les morts injustes aient cessé.» (11).

Nous éclairerons deux points importants de ce document: D'une part, l'on y admet pleinement la doctrine de Vitoria, la sociabilité naturelle des hommes, les ambassadeurs ont droit à la liberté et à la sécurité dans le pays où ils sont envoyés; d'autre part, et contrairement à Vitoria, qui réfutait la validité de la concession pontificale, la *Mesa da Consciência* en fait le titre habilitant le Roi de Portugal à faire prêcher l'Évangile au Monomotapa. D'après Vitoria, la sociabilité naturelle des hommes suffisait.

Avant de déclarer la guerre au Monomotapa, une condition devait lui être posée: la guerre serait évitée s'il expulsait tous les Maures installés sur ses terres. Un refus justifierait la guerre, et c'est en fait ce qui arriva.

(10) *Ibid.*, p. 151.
(11) *Ibid.*, p. 151.

Chapitre XII

L'histoire missionnaire de l'Afrique du Sud-Est jusqu'en 1600.

Après l'expédition missionnaire de Rui de Sousa au Royaume du Congo en 1491, ce ne fut qu'en 1560 que l'on se lança de nouveau dans l'évangélisation des peuples d'Afrique, au sud de l'équateur. Gonçalo da Silveira et André Fernandes furent alors envoyés au Roi d'Otongue, près d'Inhambane.

Comment s'expliquer que l'on ait si longtemps laissé à l'abandon l'Afrique méridionale? On peut en donner un certain nombre de raisons. D'abord, on attachait plus d'importance à l'Orient car on pensait que l'hérésie y était plus profondément enracinée. De plus, les Portugais n'avaient ni assez d'hommes, ni des moyens matériels suffisants, pour se charger encore de l'Afrique. Mais la raison la plus importante est peut-être que les habitants de l'Afrique du sud-est étaient considérés comme des sauvages très inférieurs et bien plus sauvages que les Orientaux. L'hostilité qu'ils manifestaient à l'égard des étrangers visait plutôt leur personne que leur religion. Les expériences de la flotte d'Almeida dans la Baie de Saldanha et celles des rescapés des naufrages le long de la côte d'Afrique du sud-est avaient grandement contribué à donner mauvaise réputation à la région et à ses habitants.

Quant à la mission de Gonçalo da Silveira à Otongue, elle fut sollicitée par les indigènes eux-mêmes. Le fils du Roi d'Otongue se rendait de temps en temps dans l'île de Mozambique. Il y fut converti par le Père résident. Rentré chez lui, il convertit sa famille et persuada son père de demander qu'on lui envoyât des missionnaires. Cette demande fut expédiée à Mozambique, d'où on la fit suivre à Goa, et c'est là que furent choisis Gonçalo da Silveira, André Fernandes et un frère lai.

Dans une lettre écrite de Goa en Novembre 1559 (1), Silveira exprime son enthousiasme pour sa future mission en Afrique du sud-est. Il cite un certain Dom Jorge, de l'Ordre des Dominimains, qui, de passage au Mozambique, en route pour les Indes, avait remarqué la «bonne disposition que l'on trouve dans ce pays pour recevoir la lumière Évangélique» (2). Les habitants lui semblent «des hommes habiles, et intelligents, et portés au bien» (3). Silveira dépeint ensuite l'Afrique du sud-est sous des couleurs aimables. Il parle de l'espoir de convertir le Monomotapa, et il affirme que «on dit qu'il n'est pas très éloigné de se faire chrétien» (4).

Silveira et ses deux assistants arrivèrent à Inhambane le 25 Mars 1560. Il firent à pied le voyage de trente lieues d'Inhambane à Otongue.

Silveira ne resta que sept semaines à Otongue. Il retourna alors à l'île de Mozambique, pour préparer son voyage au Monomotapa. Le 26 Décembre 1560, il parvenait à la résidence du Monomotapa, sur la rivière Mzingesi. La conversion du Monomotapa s'annonçait assez bien, lorsque quelques arabes qui vivaient là réussirent à le convaincre que Silveira était un sorcier. Il le fit exécuter dans la nuit du 16 Mars 1561, et son corps fut jeté dans un lac, sur la crête où le Mzingesi et le Utete prennent leurs sources (5).

Silveira fut le premier martyr de l'Afrique du sud-est (6).

La littérature concernant la mission de Silveira est considérable, mais elle s'occupe surtout des circonstances de son martyre. On n'y trouve presque rien sur la géographie et l'ethnologie du pays. Trois ouvrages furent publiés dès le XVIe siècle. Il en parut bien d'autres plus tard.

(1) Publiée In *Nuovi Avisi dell'Indie di Portugallo* (terza parte), Venise, 1562, p. 115-116. La lettre originale est publiée par Bertha Leite, *D. Gonçalo da Silveira*, Lisbonne, 1944, p. 317. Elle ne se trouve pas dans les *Records* de Theal.

(2) *Ibid.*, p. 115.

(3) *Ibid.*, p. 116.

(4) *Ibid.*, p. 116.

(5) José Torres, «Esboço de Estudo da penetração portuguesa na Africa Oriental no século XVI», In *I Congresso da História da Expansão Portuguesa no Mundo*, 4.ª Secção, Lisbonne, 1938.

(6) La tradition franciscaine parle d'un certain Père Pedro, qui aurait souffert le martyre avant Silveira. Cf. F. da Solidade, *História Seráfica Cronológica de Ordem de S. Francisco na Provincia de Portugal*, Lisbonne, 1705, Vol. III, Cap. V, p. 497.

Le premier ouvrage fut le *Nuovi Avisi particulari dall'Indie di Portugallo* [...] *etc. 4.ª parte*. Il renferme la célèbre lettre de Luís Fróis, qui décrit le martyre (7).

Le second fut publié à Alcalá en 1575 (8).

Le troisième est le *Historiarum Indicarum* de J. P. Maffei, dont la première édition est de 1588 (9). Une traduction italienne parut en 1589 et une française en 1603. Il y en eut de nombreuses rééditions.

Après la mort de Silveira, le Père Provincial de Goa envoya Pêro de Tomar et Luís de Góis à Inhambane, pour aider André Fernandes. Ils partirent de Goa en Janvier 1562 et restèrent à Inhambane jusqu'au moment où le Vice-Roi des Indes, ayant été prévenu de Lisbonne qu'on préparait une expédition contre le Monomotapa, leur ordonna de quitter le pays (10).

Ce n'est qu'en 1577 qu'on envoya de nouveau des missionnaires en Afrique du sud-est. Une mission dominicaine fut alors fondée dans l'île de Mozambique. Quelques années après, des missions étaient créées à Tete et à Sena. En 1586, João dos Santos, le célèbre auteur *d'Ethiopia Oriental*, arriva de Lisbonne accompagné d'autres missionnaires.

Il faut attendre le premier quart du XVIIe siècle pour voir l'œuvre missionnaire en Afrique du sud-est prendre un réel essor. Elle atteignit son apogée avec le baptême du Monomotapa, le 4 Août 1652 (11).

(7) Venise, 1565, p. 107.

(8) *Cartas que los padres y hermanos de la compañia de Iesus que andan en los Reynos de Iapon escrivieron a los dela misma Compañia* [...]. Alcalá, 1575, p. 19-23.

(9) J. P. Maffei, *Historiarum Indicarum*, Florence, 1588.

(10) P.e Fernam Guerreiro, *Relação annual das Indias*, Lisbonne, 1611, Vol. V, f. 4.

(11) Une gravure représentant la scène se trouve dans la maison des Dominicains à Rome. Reproduite dans George McCall Theal *History and Ethnography of South Africa before 1795*, Londres, 1907, p. 426 de l'édition de 1916.

ANNEXE

L'Asie de Jean de Barros (1)

Où il est traitté des faits mémorables des Portugais en la descouverte et en la conquiste des Mers et des terres du Levant.

LIVRE X

Contenant le fondement de la forteresse de Sofale et une partie des choses que le Vice Roy Dom François fait en l'année MDVI.

PREMIÈRE DÉCADE

Description du Royaume de Sofale des Mines d'Or et des choses qui s'y trouvent comme pareillement de la façon de vivre des habitants et de leur Prince Benomotapa. Chap. 1er.

Toute ceste large estendue de terre qui nous prennons pour le Royaume de Sofala est un grand pays de la domination d'un prince Gentil appellé Benomotapa (2). Il est environné en façon d'une Isle de deux cornes ou bras (3) d'un fleuve qui sortent d'un lac le

---

(1) Extrait d'un MS français, n.° 9047 à la Bibliothèque Nationale, Paris. Il s'agit d'un manuscrit inédit. La traduction doit dater de la première moitié du XVIIe siècle.

(2) On trouve indifféremment, dans les textes du XVIe siècle, les formes Benomotapa, Benometapa et Monomotapa. Ce n'est que plus tard, semble-t-il, que la forme Monomotapa a été généralement adoptée.

(3) Le Espírito Santo et le Zambèze.

plus remarquable (4) de toute ceste contrée d'Afrique. Les anciens autheurs ont grandement desirer de le cognoistre, à cause qu'il est comme une source incognue de l'illustre Nil dont naist encore nostre Zaire (5) qui court par le Royaume du Congo. C'est de ce mesme coste que nous pouvons dire que ce grand lac s'avoisine plus de l'océan occidental que non pas de celuy d'orient (6) selon la situation de Ptolomée. Vers ce mesme Royaume du Congo se vont joindre à luy ces six rivières Bancar (7), Vamba (8), Quilu (9), Bibi (10), Mariamria (11) et Zanculo (12) qui ont de l'eau en abondance, exceptes quelques autres sans nom que le rendent comme une Mer où peuvent naviguer plusieurs voiles, et où il y a telle Isle dont sortent plus de trente mille habitants qui s'en vont combattre ceux de la terre ferme. De ces trois remarquables fleuves (13) dont nous sçavons à present qu'ils prennent leur sources de ce lac et se vont rendre dans la Mer, fort eslognés l'un de l'autre, celuy qui court par une plus grande estendue du pays c'est le fameux Nil, que les Abissins subiets du Prete Joan nomment communement Tacuin. Dans ceste grande fleuve se vont rendre encore ces deux autres qui Ptolomée appelle Astabora et Astapus, et ceux du pays Tacase (14) et Abani (15). Or bien que cet Abani qui chez eux signifie pere de plusieurs eaux qu'il entreine d'un autre grand lac qu'ils nomment Barsena (16) et Ptolomée Coloa, et qu'il y ait dans son enclos des Isles où sont remarquables quelques monasteres de

---

(4) Pour l'histoire de l'origine de ce lac fabuleux, voir l'étude de l'auteur «South-East Africa and the Empire of Monomotapa as shown on Printed Maps of the 16th Century», In *Studia*, Lisbonne, 1958, N.° 2, pp. 103-163.

(5) Le Congo.

(6) C'est-à-dire plus proche de l'Atlantique que de l'Océan Indien.

(7) Impossible à identifier.

(8) Aujourd'hui le Wamba. Il prend sa source près de Lunda en Angola et rejoint le Kasai soixante-dix milles au-dessus de son confluent avec le Congo.

(9) White River de Stanley.

(10) Kassabi?

(11) L'Ibari.

(12) Le Sancuru.

(13) Le Nil, le Congo et le Zambeze-Espirito Santo, que Barros considère comme ayant une origine comune.

(14) Aujourd'hui Takaze.

(15) Le Nil bleu.

(16) En arabe *Bahr-Tsana*, aujourd'hui Lac Tana.

Religieux comme il se verra dans nostre Geographie (17); il n'est toutes fois aucunement comparable à nostre grand lac, lequel suivant la cognoissance que nous en avons par la voye du Congo et de Sofale a plus de cent lieues (18) de circuit (19). Le fleuve qui va contre Sofale (20) après estre sorti de ce lac et avoir couru par une longue distance, se divise finalement en deux bras dont l'un s'engolfe dans la Mer au deça du cap des Courants (21) et celui la mesme que les nostres souloirent appeller iadis le fleuve à l'eau (22) — et qu'on nomme maintenant le fleuve du St. Esprit nom qui luy donne Laurent Marquis (23), qui s'en alla pour le descouvrir l'an mil cinq cents quarante cinq. Quant à l'autre bras il se rend à vingt cinq lieues au dessous de Sofale, et est appellé Cuama (24) lorsque d'autres peuples qui sont dans le coeur du pays le nomment Zambere. Ce dernier bras est beaucoup plus abondant en eau que l'autre du Saint Esprit, car il y a de quoy naviguer plus de deux cents soixante lieues (25), et dans luy mesme s'engolfent six fleuves remarquables Pananim (26), Luanguä (27), Arriuä (28), Mangiouo (29), Jnadire (30) et Runia (31) qui baignent tous les terres de Benomotapa et entreinent quant et eux quantité d'or qui naist dans le pays. Ainsi par le moyen des deux bras de ces deux rivières, et de la mer qui est d'un autre costé de ce royaume de Sofale se fait une Isle qui a de circuit plus de sept cents cinquante

---

(17) Elle a disparu, le manuscrit n'a jamais été retrouvé.

(18) Le lieue portugaise représentait environ 6 kilomètres.

(19) Le texte portugais donne «de comprido» — de long.

(20) Le Zambèze-Espirito Santo.

(21) C'est-à-dire au sud de celui-ci.

(22) Rio da Lagoa.

(23) Lourenço Marques.

(24) «Les Portugais appelaient le Zambèze *Cuama* près de son embouchure à cause d'une agglomération qu'ils y avaient trouvée». Indication donnée sans preuve dans J. Brueckner: «Découverte des grands lacs de l'Afrique Centrale et sources du Nil et du Zaire au XVI° siècle», in *Études Religieuses*, Mars 1878, p. 389, note 2.

(25) Le texte portugais donne 250 lieues, Duarte Barbosa 170.

(26) Hunyani.

(27) Angwa.

(28) Luia ou Ruia.

(29) Mazoe.

(30) Nyadiri.

(31) Ruenga.

lieues. En sa situation elle est presque comparable au pays de Zanguebar dont nous avons parlé cy dessus, vue mesme qu'elle en fait une partie, sans qu'il y ait que bien peu de distinction, soit pour les vivres qu'elle produict ou pour les gents et les animaux qui l'habitent mais surtout à mesme qu'on s'eslogne de la Ligne Equinoctiale si toutes fois on en excepte la partie maritime qui la regarde despuis ce fleuve Cuamate ([32]) iusque au cap des Courants. Le dedans de ce pays est tout à fait excellent extremement temperé et par consequent sain, frais et fertile en toutes les choses qu'il produict. Il n'y a seulement qu'en cet endroit du cap des Courants où iusque à l'embouchure du fleuve du St. Esprit, s'eslognant un peu de la Mer, l'on ne treuve que des campagnes où se norrissent quantité d'animaux gros et petits sans qu'on y treuve un seul arbre car il y a si peu de boys en ce pays que les habitants ont accoustume de brugler le fient de ces animaux pour se chauffer et de se vestir de leur peaux car ceste contrée est grandement froide à cause des vents qui soufflent de la Mer glacée du costé du Sud. Par le regard de l'autre pays qui s'estend le long du fleuve de Cuama et vers le dedans de ceste Isle, elle est la plus part montagneuse, couverte d'arbres arrousée de rivières agreable en sa situation, et pour cela mesme grandement peuplée, ce qui est cause que Benomotapa y tient sa cour la plus part du temps. Dela vient pour ce qu'elle est si peuplée les Elephants s'en retirent et s'en vont dans ces autres campagnes dont nous avons parlé cy dessus, où il s'en treuve à troupeaux comme ici des vaches et des boeufs, de quoy certes il ne faut pas s'estonner puis que c'est le commun dire de ces Cafres, qu'il s'en tue la tous les ans plus de quatre ou cinq mille, ce que n'est pas sans apparence, vue la grande quantité d'hyvoire que de ce lieu la l'on transporte en l'Inde. Les mines de ce pays d'où l'on tire l'or, les plus proches de Sofale sont celles qu'ils appellent Manica. Elles sont en une campagne environnée de montagnes qui ont trente lieues de circuit. Le commun judire qu'ils ont pour cognoistre le lieu qui produict l'or, c'est de voir que la terre y est audessus aride et sans herbes. Quant à ceste province on l'appelle Matuca, et Botongues ([33]) le peuple qui tire l'or. Bien qu'il soit entre la Ligne et le

([32]) Cuama dans le texte portugais.

([33]) Les Botongas ont émigré depuis au Tongaland, entre Delagoa Bay et le Zululand. Il y a toujours une tribu apparentée aux Batoka à l'est du Ruenya.

Tropique de Capricorne, il ne laisse pas toutes fois d'y avoir tant de nege sur ces montagnes, que s'il arrive fortuitement que quelques uns s'y treuvent en temps d'hyver, ils y meurent transis et glacés; comme au contraire en temps d'hyver l'air est tellement pur et serain sur leur sommet que quelques uns des nostres s'y treuvant en ce temps la y virent la nouvelle Lune, le iour mesme qu'elle s'en alloit hors de conionction. En ces mines de Manica qui sont eslognées de Sofale de quelques cinquante lieues tirant contre le Ponent, les Cafres n'y sont pas sans peine en leur occupation ordinaire, à cause comme i'ai dit cy devant que le terroir y est grandement aride, car tout l'or qui se treuve la estant en poudre, il faut necessairement qu'ils portent la terre qu'ils tirent en un lieu où ils treuvent de l'eau; tellement que pour en avoir, ils font certaines fosses où elle s'amasse en hyver ([34]). Ils ne vont pas ordinairement plus avant dans terre, que de six ou sept pieds, que s'ils vont jusques à vingt. ils treuvent alors [...] ([35]). Quant aux autres mines elles sont plus eslognées de Sofale de quelque cents à deux cents lieues et situées aux provinces de Boro ([36]) et de Cuidituy ([37]). En ces mesmes provinces et dans les rivières susnommées qui baignent tout le pays, il se treuve de l'or qui n'est pas si fin partie dans les veines de pierre et partie et d'autres endroits qui les rigeurs de l'hyver ([38]) ont plus espuré. Il advient encore qu'en quelques lieux où les fleuves ont leur courant plus calme et plus paisible comme en Isle ils en peschent beaucoup dans le gravier qu'ils tirent de l'eau; bien souvent aussi dans les lieux marescageux s'assemblent iusques à deux cents hommes qui se mettent à le tarir à moitié, si bien qu'en la vase qu'ils en tirent ils y treuvent encore de l'or, et certainement de la façon que ce pays est fertile en la production de ce metail si les habitants n'estoient si paresseux à le chercher, ou pour mieux dire si peu avares, il n'y a point de doute qu'ils y en trouveroient en abondance; mais ces naigres s'en soucient si peu qu'il faut bien dire qu'ils ont grande faim quand ils se mettent après pour en tirer.

([34]) Ou plutôt en été.

([35]) Il manque une partie de la ligne. Le texte portugais donne *lájea* — roche de fond.

([36]) Parfois *Buro* — impossible à identifier.

([37]) Peut-être Que Que, en Rhodésie du Sud.

([38]) Ou plutôt de l'été.

Les Mores qui pratiquent avec eux ont beaucoup de peine à l'avoir de leurs mains et usent de plusieurs finesses en ce commerce, car ils leur donnent des draps des guirlandes et outres merceries qu'ils sçauvent leur estre fort agreables. Comme ils les ont donc contentez ils abandonnent tout a leur confiance, les Mores leur disent alors qu'ils s'en aillent eux mesmes tirer de l'or et qu'a leur retour, ils leur payeront les choses qu'ils leur ont données, de maniere que par ceste franchise qu'ils leur tesmognent a leur faire credit, ils les obligent a le tirer et sont si veritables en leurs parolles qu'ils ne leur manquent iamais de parolle. Ils ont encore dautres mines en une province appellée Toroa, autrement le Royaume de Butria ([39]), duquel est Seigneur un prince nomme Burro subiet de Benomotapa. Ceste contrée est proche de l'autre où nous avons dit qu'il y a de grandes plaines et ces mines sont les plus anciennes de ce pays toutes situées en une campagne. Tout au beau millieu de ce pays champestre il y a une forteresse ([40]) quarrée ([41]) par le dedans et de pierre unie. Par le dehors elle est extremement bien bastie de pierres de merveilleuse grandeur, sans qu'en leurs joinctures il y ait ny chaux ni bitume. La muraille de ce fort a plus de vingt cinq pieds de largeur ([42]), tellement qu'elle n'est pas si haute que large. Dessus la porte de ce bastiment sont escrites certaines Lettres que quelques marchands Mores fort sçavants ne sçeurent iamais lire ny dire quels caractères cestoit. Au tour de cet édifice se voient en quelques plaines d'autres bastiments fort semblables à ce premier en l'architecture sans qu'il y paroisse mais ny chaux ny ciment, et là mesme une tour ([43]) de plus de douze brassées. Tous ces edifices sont appellés de ceux du pays Simbaoui c'est à dire court, car c'est ainsi

([39]) D'après Hall, Butua, et non pas «Butria», signifie terre des Bushman (R. N. Hall: *Prehistoric Rhodesia*, Londres, 1909, p. 428).

([40]) Les ruines du Zimbabwe.

([41]) En réalité elliptique.

([42]) En réalité, l'épaisseur des murs va de 16 pieds 2 pouces à 5 pieds, et la hauteur maximum au-dessus du sol est de 35 pieds.

([43]) En réalité la tour se dresse à l'intérieur de la ruine dans la plaine. Voici les explications données par différents auteurs de la valeur symbolique de cette tour: Bent — «culte phallique»; Hall — «un énorme phallus»; Schlicter — «un gnomen»; Dornan — «superstructure d'un tombeau»; Schofield — «structure d'initiation tribale»; MacIver — «symbole du pouvoir du chef»; Frobenius — «emblème de termitière sacrificatoire».

qu'ils nomment tous lieux ou Benomotapa fait sa résidence ([44]) à cause que ces bastiments, à ce qu'ils disent, sont des chefs d'oeuvre du Roy. Un grand Seigneur du pays en a le gouvernement en estant comme le chastelain, charge qu'ils appellent Simbacaye, comme qui diroit garde de Simbaoue, et y a toujours dedans quelques metresses de Benomotapa qui sont sous la garde de ce Simbacaye ([45]). De dire maintenant comment et par qui ces bastiments peuvent avoir esté faits, c'est une chose impossible car ceux du pays n'ont ny tradition de cela ny cognoissance d'aucunes lettres. Tellement qu'ils les tiennent pour un ouvrage du diable, pour ce qu'a l'esgaler aveque d'autres bastiments, ils ne peuvent croire que les hommes l'ayent peu faire. Quelques Mores qui avoient veu ceste place et nostre forteresse de Sofale qui leur fut monstrée par Vincent Pagade ([46]) qui pour lors en estoit Capitaine luy dirent franchement qu'il n'y avoit aucune comparaison du fort que nous avions la bas aveque ce merveilleux edifice de Benomotapa tant cet edifice estoit parfait soit pour simmetrie des murails soit pour la grandeur des pierres et la grandeur des arcades ([47]). Cet edifice est eslogné de Sofale, à le prendre du Ponent en ligne droicte, environ cent septante lieues entre vingt et vingt un degres de hauteur du costé du Sud, sans qu'en toute ceste contrée il y ait point d'autre bastiment ancien ny moderne, parce que les habitants de ceste contrée sont fort barbares, et ne font leurs maisons que de boys ([48]). Ceste mesme forteresse au iugment des Mores qui l'ont veuë, semble grandement ancienne et y avoir esté bastie pour la possession de ces mines dont il y a long temps qu'on ne tire aucun or, à cause des

([44]) On notera que cette phrase ne permet en aucune façon de conclure (comme on l'a fait) que le Monomotapa ait jamais séjourné au Zimbabwe.

([45]) Bent parle d'un écrivain portugais (dont il ne dit pas le nom) qui a décrit un endroit appelé Chiburga, où le Monomotapa avait quelques-unes de ses femmes. (T. Bent: *The Ruined Cities of Mashonaland*, Londres, 1893, p. 267).

([46]) Vicente Pegado.

([47]) Cette phrase semble indiquer qu'au moment au Barros écrivait aucun Portugais n'avait encore vu les ruines.

([48]) Ce n'est pas tout à fait vrai. António Fernandes parle de la résidence de Monomotapa comme d'une construction de pierre sans mortier. (Hugh Tracey: *António Fernandes, Primeiro Descobridor do Monomotapa, 1514-1516*. Lourenço Marques, 1940, p. 24). Alcáçova écrit que le roi avait des maisons de pierre et d'argile. (Diogo de Alcáçova, lettre du 22.11.1506, in George McCall Theal, *Records of South-east Africa*, Cape Town, 1898, vol. I, p. 59).

guerres. À bien considerer sa situation et la forme de son bastiment, qui est si fort avancé dans le pays, ioinct que les Mores confessent que ce n'est pas un ouvrage qu'ils ayent fait à cause de sa grande antiquité, et que les caracteres qui se voient sur la porte sont incognus, nous pouvons inferer par coniecture que ce pays est celuy là mesme que Ptolomée appelle Agisimba, où il fait sa suputation meridionale, parceque son nom et celuy du Capitaine qui la garde ont une manière de conformité, hors la corruption que le temps peu avoir mise de l'un à l'autre, que si maintenant il en faut iuger par les apparences, ceste forteresse semble apparemment avoir esté faicte par quelque prince qui fust autres fois seigneur de ces mines, que perdit aveque le temps, ce qui peut advenir encore, pour ce qu'elles estoient trop eslognées de son Estat, car ces bastiments resemblent fort en leur forme a ceux qui se voyent au pays de Preste Joan, principalement dans Acassumo, ville où fut autres fois la cour de la Reyne de Saba, que Ptolomée nomme Assuma. Il est donc bien vray semblable que le Prince de ces Estats le fut aussy de ces mines, pour la conservation desquelles il fit ces merveilleux bastiments, comme nous avons maintenant la forteresse de la mine et celle de Sofale. Et pour ce qu'au temps de Ptolomée, il n'estoit pas incompatible que par le moyen du Royaume des Abissins ou du Preste Joan, qu'il nomme Ethiopie sur l'Egipte, ce pays dont nous parlons ne fust cognu, à cause de l'or qu'il produisoit, le mesme Ptolomée fit la ces limites et son compte despuis la distance australe. Tous les habitants de ce pays a les prendre en general, ont le teinct noir et les cheveux crispeux, mais plus d'esprit que ceux de Mozambic, de Quiloa et de Melinde; parmy eux il y en a plusieurs qui se nourrissent de chair humaine et de celle des boeufs et des vaches dont ils ont accoustume de boire le sang ([49]). Tous ces peuples qui sont subiets de Benomotapa ont une grande disposition à se convertir à nostre foy, car ils croyent en un seul Dieu qu'ils appellent Mozimo ([50]) et nont aucunes Idoles; au contraire des Negres de l'autre coste qui sont generalement addonnez à l'Idolatrie et aux sortileges mais quant a ces autres, ils punissent les sorciers avec une grande

([49]) Un texte chinois de 863 Apr. J.-C. parle de cette coutume de saigner le bétail en Afrique Orientale (cf. J. J. L. Duyvendak: *China's Discovery of Africa*, Londres, 1949, p. 13).

([50]) Parfois *Mozino*.

severite, non pour le suiet de la religion, mais pour ce qu'ils les tiennent pour contagieux à la vie et au commun bien des hommes; si bien que quand ils en tiennent quelqu'un, il ne s'eschappe iamais de la mort. A ce crime ils en adioustent deux autres qu'ils disent luy estre esgaux, assavoir l'adultere et le larcin, et ne faut point d'autre preuve entre eux pour conveincre quelqu'un d'adultere, que de le treuver assis au mesme endroit où quelque femme a accoustume de s'assoir car alors ils sont tous deux condamnés et executés a mort. Il est permis a chacun d'avoir autant de femmes qu'il en peu entretenir. La premiere néanmoins est la principale a qui toutes les autres obeissent, et ses enfants comme les aisnes sont declares heritiers. Nul ne se peut marier à une fille qu'après qu'elle a eu ses moys car alors cela leur est permis, à cause qu'elle peut concevoir, et ce iour la ils ont accoustumé de faire de grandes rejouissances. Le principal de leur religion consiste en deux choses, assavoir en l'observation des iours, et en ce qui regarde leurs defuncts. Pour les iours ils observent le premier de la Lune, le sixiesme, le septiesme, l'onziesme, le seiziesme, le dixseptiesme, le vingtiesme, et le vingthuictiesme, pour ce qu'a ce iour la naquit leur Roy ([51]). Dela ils reviennent a un autre compte, et mettent le mystere de leur religion au premier, au sixiesme et au septiesme. Quant aux autres ce n'est qu'une reiteration sur la dizaine ([52]). Pour le regard de leurs morts ([53]), apres qu'ils ont mangé quelque corps ([54]), ils prennent les os de l'ascendant ou du descendant, ou de la femme, dont ils ont eu plusieurs enfants et y font certaines marques, afin de cognoistre a qui ils appartiennent; puis tous les septiesmes iours en ce mesme lieu, ou ils les ont mis comme pour en faire les funerailles, ils estendent quantités de draps sur des tables couvertes de pain et de chair cuite qu'ils offrent aux defuncts ausquels ils offrent leurs prieres. La principale chose qu'ils leur demandent, c'est un heureux succes pour les affaires de leur Roy; puis ces prieres durant

([51]) Dans le texte portugais ces jours sont les 6e, 7e, 11e, 16e, 17e, 21e, 26e, 27e et 28e.

([52]) Bivar Pinto Lopes (*Respostas ao Questionário Etnográfico*, Beira, 1928, p. xvii) note que pour les indigènes la semaine n'avait que cinq jours.

([53]) Ici Thevet ajoute: «Ils pensent également que l'âme est immortelle et qu'un jour elle retrouvera son corps» (André Thevet: *Cosmographie Universelle*, Paris, 1575, f. 99 r.).

([54]) Dans le texte portugais: *depois que algum corpo é comido*.

lesquelles ils sont tous vestus de blanc, estant achevées, le maistre de la maison et tous ceux de sa famille se mettent à manger la chair de l'offrande. Leur habillement ordinaire est d'un drap de coton qui se fait dans le pays et de semblables estoffes qu'on leur apporte dans les Indes entre lesquelles il y en a plusieurs de soye à filets d'or qui peuvent valoir vingt escus la piece, et c'est de quoy les gentilshommes et les Damoiselles s'habillent. Mais quant a Benomotapa combien qu'il soit Roy du pays, et par consequent seigneur de tout ce qu'il y a dedans, et que ces femmes se parent de ces mesmes estoffes, il ne luy est pas permis neanmoins de s'habiller d'autres estoffes que de celles qui sont faictes dans le Royaume ce que ses suiets sont curieux d'observer, de crainte qu'ils ont que ce qui vient des pays estrangers ne soit infecté de quelque chose qui luy puisse este dommageable. Ce Prince que nous appellons Benomotapa, ou Monomotapa, est tel que l'empereur parmy nous, aussi estre la signification de son nom. Quant à son equipage, il ne consiste point en meubles precieux, tels que peuvent estre les tapisseries et autres choses, car les plus grands ornements qu'il ait en son palais sont quelques draps de coton diversement ouvragés et faits dans le pays, chacun desquels peut valoir cinquante escus ([55]). On le sert les genoux en terre, et luy fait on l'essay non de ce qu'on luy presente, mais de ce qu'il laisse de reste apres avoir beu ou mangé. Durant qu'il boit ou qu'il tousse, tous ceux qui sont devant luy disent certains mots à sa louange et par lesquels ils luy souhaitent du bien, de sorte que ces parolles ([56]) passent des uns aux autres, l'on sçait par tout quand le Roy boit ou quand il tousse ([57]). Pour une plus grande marque de respect pas un de ceux qui sont devant luy n'osent tousser, et il faut qu'ils soient tous assis. Car si quelques uns parlent debout devant luy ce sont les Portugais et les Mores,

---

([55]) Vingt cruzados, dans le texte portugais. Le cruzado valait 22,5/8 carats ou 71,1/4 grains. Cf. E. Axelson, *South-East Africa, 1488-1530*, Londres, 1940, p. 6

([56]) *brados* — «cris», dans le texte portugais.

([57]) Cf. *Hamlet*, Act I, Sc. IV, 8-12.

> «The King doth wake to-night and takes his rouse,
> Keeps wassail and the swagg'ring up spring reels:
> And as he drains his draughts of Rhenish down,
> The kettle drum and trumpet thus bray out
> The triumph of his pledge».

ou bien ceux ausquels il le permet par une espece d'honneur que est le premier, le second c'est qu'en sa maison telle personne puisse s'assoir sur un tapis, et le troisièsme qu'elle ait le privilege d'entrer dans sa chambre ([58]), ce qui n'apartient qu'aux grands de sa cour. Aussy est il vray que les maisons de tous ses autres subiets n'ont aucunes portes pour raison de quoy ils alleguent qu'ils nont que faire de craindre estant de basse condition et qu'il y a une iustice dans le pays, et que les portes n'ont estées faictes que pour l'aprehension des meschants; tellement que s'il est permis aux grands d'en avoir c'est par une grace particuliere, et pour le respect que l'on porte à leurs personnes ([59]). Quant à leurs maisons elles sont toutes de boys et faictes en pyramide, plantant pour cet effect un grand arbre au milieu qui en soustient plusieurs autres a l'entour a peu près semblables aux tentes d'un Camp. Elles sont au reste couvertes de terre et de chaume, pour estre a couvert de l'eau; or comme les plus grandes sont les plus honorables, il y en a dont les poutres ne sont pas moins grosses et longues qu'un grand Mast de navire. En quelque part que se treuve ce prince Benomotapa, quand mesme ce seroit a la campagne dessous des arbres, il a toujours des musiciens a sa mode et plus de cinq cents boufons aveque leur Capitaine, qui veillent ordinairement au tour du lieu ou se retire le Roy, s'amusants a faire des contes et a dire le mot pour rire; il est vray qu'en temps de guerre ils combattent eux mesmes et luy font service comme les autres. Ce Roy porte pour armes un petit soc de charrue de qui la pointe est d'hyvoire ([60]), ce qui luy est comme un symbole de paix,

---

([58]) Dans le texte portugais: *que tenha portas nos portais da sua casa* — «d'avoir des portes à sa maison».

([59]) Voici ce que dit le texte portugais: e *diz ele que as portas não se fizeram senão por temor dos malfeitores, e, pois ele é justiça, que os pequenos não têm que temer, e se as dá aos grandes, é por reverência de suas pessoas* — «et il dit [le Monomotapa] que les portes n'ont été faites que par crainte des malfaiteurs, et, puisqu'il est lui-même la justice, le menu peuple n'a rien a craindre, et s'il permet aux grands d'en avoir, c'est par respect pour leurs personnes».

Dans son poème *La Complainte contre la Fortune* (1559). Ronsard évoquait ainsi l'Âge d'Or:

> «Alors qu'on n'attachait pour les rendre plus sûres
> Des portes aux maisons, aux portes des serrures».

([60]) «Bien des gens ont remarqué dans ce pays un indigène portant une hache ornementale, qui, manifestement, ne peut guère être utilisée comme outil

pour exhorter tous ses suiets a labourer et a cultiver la terre. Il porte pareillement une ou deuz zagaies, pour marque de sa iustice et de la defense de son peuple [61]. Il a sous son empire plusieurs grands princes, quelques uns desquels dont les Etats se bornent de ceux d'autruy, se rebellent contre luy, à cause de quoy il a accoustumé d'avoir a sa cour ceux qui leur doivent succeder par droict d'heritage [62]. Tout son pays est tellement libre que ses suiets ne luy payent point d'autre tribut que le present qu'ils luy font, quand ils s'en vont parler a luy: Aussi n'y a il personne qui l'allant voir, n'ait quelque chose a la main a fin de luy en faire offre pour une marque de devoir et d'obeissance. Tout le tribut qu'on luy rend c'est que durant trente iours tous les Gentilshommes de sa cour et les Capitaines des gents de guerre sont obligez eux et leurs valets de luy donner sept iours de service, soit pour cultiver ses terres, ou pour tel autre usage que bon luy semble. Ce qui est encore observé par ceux qui tiennent de luy des terres nobles et qui par consequent ont des vassaux. Quand quelques uns travaillent aux mines il leur fait distribuer a telle fois une ou deux vaches selon le nombre qu'ils sont, pour recognoissance de quoy et pour une marque d'affection chacun deux donne une petite quantité d'or du poix d'un ducat et demy Quand il se tient quelque foire, les marchands luy donnent ce que bon leur semble sans que toutes fois ils soient punis s'ils y manquent, car tout le mal qui leur en vient qui n'est pas petit c'est qu'a l'advenir ils ne peuvent se presenter devant Benomotapa. Quant aux matieres de iustice, encore qu'il y ait des offciers, il faut toutes fois qu'elle passe par le iugement du Roy qui confirme la sentence, ou absout la partie comme il advise bon estre, sans que pour cet effet il ait aucun Siege, a cause que les proces sont vuidez tous aussi tost par les griefs des

---

ou comme arme... [C'est] une sorte de fétiche». C. Bullock, *The Mashona,* Cape Town, 1927, p. 145.

(61) João dos Santos nie ces coutumes (João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* Évora, 1609 (p. 222, ed. 1891).

(62) Voici, à ce sujet, le commentaire de Faria y Sousa *(Ásia Portuguesa,* Lisbonne, 1666, Tome I, Partie I, Chap. X): «[Il s'agit là] d'une intervention violente de l'autorité ou d'une honteuse façon de s'assurer des gages». Transcrivant une partie du chapitre de Barros dans son *Encyclopédie* à l'article «Monomotapa», Diderot ajoute le commentaire suivante: «C'est un trait de politique, des plus adroits et des mieux imaginés». Il est souvent question de cette coutume, au Moyen Âge, à propos du Prêtre Jean.

parties et les temoins que chacun produict, que s'il n'y en a aucuns et qu'on s'en veuille tenir au serment de l'accusé, cela se fait de ceste sorte. Ils pilent l'escorse d'un certain boys et en y iettent la poudre dans de l'eau, qu'ils font boire a l'accusé; que s'il ne la vomit on l'absout incontinent, comme au contraire s'il advient qu'il la vomisse il est condamné. Alors si l'accusateur en veut faire autant, c'est a dire prendre la mesme brevage, s'il ne la vomit point non plus que celuy qu'il pretend estre coupable il n'est plus receu en ses griefs et tous deux sont renvoyez hors de cour et de proces. Toutes les fois qu'ils voulent demander quelque grace au prince, elle leur est expediée pour une tierce personne qui est comme arbitre de ce qu'il faut donner pour cela, et on la met bien souvent à si haut prix que celuy qui la demande est constrainct de s'en passer, car outre le present qu'il est obligé de faire au prince, il faut encore que ce tiers qui est comme l'entremeteur soit satisfait en particulier. Il n'y a point de chevaux dans le pays, a cause de quoy leur Prince Benomotapa ne se sert que d'infanterie, dont les armes sont des arcs, des zagaies, des targes et des simeterres de fer qui ne tranchent que bien peu [63]. La plus ordinaire garde de ce Roy consiste en plus de deux cents chiens qui ne l'abandonnent guère alleguant pour sa raison que ce sont des valets qui le servent fidellement et a la chasse et a la guerre. Tous les despouilles que l'on gagne au combat sont partagés entre le Roy, les Capitaines et les soldats, chacun desquels porte de chez soy ce qu'il luy faut de provisions pour vivre, ce qui n'empesche pas que le Prince ne leur face distribuer du bestail, qui leur tient lieu de munition et suit ordinairement l'armée. Quand elle marche, au mesmes endroit ou le Roy se doit camper, ils luy font une maniere de hutte de boys qui n'a iamais servy, où il faut qu'il y ait touiours du feu, sans que iamais il s'estegne car ils disent que s'il s'estegnoit, on pourroit faire quelque sortilege dans la centre, qui tourneroit au prejudice de la personne Royale. Durant qu'ils sont a la guerre ils ne se lavent iamais les mains, ny le visage, qu'ils n'ayent gagné la victoire sur leurs ennemis, et ne menent aveque eux aucunes femmes: aussi ont ils accoustumé de les aymer grandement et de les respecter iusqu'a ce point, que lors qu'il y en a quelqu'une qui passe par une rue, fut ce le propre fils du Roy qui la rencontre il est obligé de luy faire place, et de ne bouger qu'elle

---

(63) *Mui bem* — «très bien», dans le texte portugais.

ne soit passée. Benomotapa en a dans son Palais plus de mille, toutes damoiselles de naissance; La premiere desquelles, quand mesme ce seroit la moins qualifiée, commande a toutes les autres, et le premier fils qu'elle a succede au Royaume. Quand la saison de semer est venue, ou bien de recueillir les fruicts, la Reyne s'en va en personne a la campagne avec elles, et tient cela pour un grand honneur. J'obmets plusieurs autres coustumes fort contraire aux nostres qui sont communes a ces gents la; bienque toutes fois dans leur barbarie, ils semblent suivre le sens commun et estre assez bien polies. Mais ce que i'en ay dit doit suffire affin de ne me tirer hors des bornes d'histoire, pour la continuation de laquelle ie viens au recit de ce que les Mores firent pour s'etablir en ceste contrée, et aux autres choses qui s'y passerent sous la conduite de Pierre d'Agnaya [64].

[64] Pedro Anhaiá.

NOTE: Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance envers M. Manuel Freire d'Andrade, de l'Ambassade Sud-Africaine à Lisbonne, et envers Mme. Simone Biberfeld, également de Lisbonne, qui ont eu l'extrême obligeance de procéder à la lecture du microfilm du manuscrit de ce chapitre. En ce qui concerne l'exactitude de la transcription, j'en prends sur moi toute la responsabilité.

BIBLIOGRAPHIE

INTRODUCTION

Afin d'éviter toute confusion, les auteurs étant classés par ordre alphabétique, nous avons pris comme nom le dernier nom des auteurs portugais. On trouvera donc Duarte Pacheco Pereira à: PEREIRA, Duarte Pacheco; João de Barros à: BARROS, João de.

Les abréviations B. N. P., B. M. et B. N. L. correspondent respectivement à: «Bibliothèque Nationale, Paris», «British Museum», et «Biblioteca Nacional, Lisbonne». Les cotes ne sont indiquées que pour les livres rares ou ceux qui ont été difficiles à trouver. Les dates des éditions postérieures à 1600 ne sont pas toujours précisées.

I

SOURCES, CRITIQUES ET ARTICLES JUSQU'EN 1498

AILLY, Pierre d' — *Ymago Mundi,* écrit en 1410. Imprimé pour la première fois à Louvain c. 1480. Texte latin et traduction française des quatre traités de Cosmographie de d'Ailly, avec notes marginales de Christophe Colomb, édité par E. Buron, 3 Vols., Paris, 1930.

ANON. — *História da Colonização do Brasil,* Porto, 1921. Par plusieurs auteurs. Utile pour apprécier les connaissances que l'on avait jadis concernant le monde au sud de l'Équateur.

ANON. — *Alguns Documentos da Torre do Tombo,* Lisbonne, 1892. Renferme des documents officiels très importants, se rapportant à l'époque des Découvertes.

ANON. — *The Book of Knowledge of All Kingdoms,* écrit c. 1350. Traduction anglaise de Sir Clements Markham, Hakluyt Society, Londres, 1912.

AXELSON, Eric — *South-east Africa (1488-1530)*, Londres, 1940. Un livre de pionnier, plein de précieuses informations tirées des archives, indispensable à qui veut étudier la région.

BARING GOULD, S. — *Curious Myths of the Middle Ages*, Londres, 1866. Ce livre, qui traite aussi des légendes Nordiques, complète le livre de Graf.

BEAZLEY, Sir Raymond — *The Dawn of Modern Geography*, 3 vols., Oxford, 1897-1900. Utile pour se faire une idée de la valeur comparée des premiers géographes du Moyen Âge, mais de peu d'intérêt pour préciser dans quelle mesure ils connaissaient les différentes régions.

BENSAÚDE, Joaquim — *L'origine du Plan des Indes*, Paris, 1930. L'auteur, un portugais d'origine juive, soutient la thèse que les expéditions portugaises pour atteindre l'Inde avaient avant tout un but religieux; il s'agissait en particulier de se joindre au Prêtre Jean pour prendre l'Islam à revers.

BENSAÚDE, Joaquim — *A Cruzada do Infante Henrique*, Lisbonne, 1942. Reprend le thème de *L'Origine du Plan des Indes*.

BRASIO, A. — *Monumenta Missionária Africana*, Lisbonne, 1952, Vol. I.

BRUCE, James — *Travels to discover the source of the Nile in the years 1768-73*, Londres, 1790, 5 vols. — Vol. II, p. 108, affirme que Covilhã renvoya une carte de l'Inde à João II.

BUNBURY, Sir E. H. — *A History of Ancient Geography*, 2 vols., Londres, 1883. Positif et systématique mais sans grand sens critique.

CADAMOSTO, Alvise da — *The Voyages of Cadamosto and other documents on West Africa in the second half of the 15th century, edited by G. R. Crone*, Hakluyt Society, Londres, 1937.

CADDEO, Rinaldo — *Le Navigazioni Atlantiche di Alvise da Cadamosto, Antoniotto Usodimare e Niccolaso da Recco*, Milan, 1929.

CAMPOS, Rafael Torres — *Carácter de la Conquista y Colonización de la Islas Canárias*, (Discursos leidos ante da Real Academia de la História), Madrid, 1901.

CIAMPI, Sebastiano — *Monumenti d'un manoscrito autografo di messer Gio. Boccaccio da Certaldo trovati ed illuminati da Sebastiano Ciampi*. Florence, 1827. On y voit poindre l'idée du «bon sauvage».

CORTESÃO, Armando — *Cartografia e Cartógrafos Portugueses dos séculos XV e XVI*. Lisbonne, 1935, 2 vols. Plutôt un *catalogue raisonné* des cartographes et de leur œuvre qu'une analyse du développement de la représentation cartographique des pays nouveaux. Une œuvre monumentale.

CORTESÃO, Jaime — «Teoria Geral dos Descobrimentos», In *III Congresso do Mundo Português*, Vol. III, Tome I, 1.ª Secção, Lisbonne, 1940. Les conclusions sont souvent fausses, mais l'ouvrage n'en est pas moins intéressant.

COSTA, A. Fontoura da — «Descobrimentos Marítimos Africanos dos Portugueses com D. Henrique, D. Afonso V e D. João II», In *I Congresso da História da Expansão no Mundo*, Lisbonne, 1938, 1.ª Secção. Une analyse qui suit pas à pas l'avance des Portugais le long de la côte d'Afrique occidentale.

COSTA, A. Fontoura da — *Às Portas da Índia em 1484*, Lisbonne, 1936. Réfute la thèse d'Eugène Déprez, selon laquelle les Portugais auraient doublé le Cap de Bonne Espérance en 1484. Reproduit les *Orations d'Obédience* adressée par João II au Pape et présentées par Vasco Fernandes de Lucena en 1485 et par D. Fernando de Almeida en 1493. Il s'agit de documents importants concernant une période sur laquelle on a peu d'éléments.

CRONE, G. R. — «Fra Mauro's representation of the Indian Ocean and the eastern islands», In *Studi Columbiani*, Vol. III, Gênes, 1951. Affirme que l'*île de Diab* de Fra Mauro est Madagascar.

COUTINHO, Gago — *A Náutica dos Descobrimentos*, Lisbonne, 1951. Expose la théorie de la technique du «grand arc».

DAVENPORT, Francis Gardener — *European Treaties bearing on the History of the United States*. Washington, 1917. Renferme, entre autres, les Bulles suivantes, en anglais: (1) Bulle Romanus Pontifex, 8 Janvier 1455; (2) Bulle Intercaetera, 13 Mars 1456.

DE LA RONCIÈRE, Charles — *La Découverte de l'Afrique au Moyen Age*, Le Caire, 1925, 3 vols. Renferme d'excellentes cartes. Analyse parfois décevante.

DE WITTE, CH.-M. — «Les Bulles pontificales et l'expansion portugaise au XV^e siècle», In *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, Vol. XLVIII, N° 3-4, pp. 438-461, Louvain, 1953-54. Donne la liste de toutes les bulles connues pour cette période, indiquant le lieu où elles se trouvent et leurs cotes. Renferme également une pétition adressée par D. Duarte à Eugène IV (1434), concernant la condition spirituelle des Canariens, ainsi que la réponse du Pape.

DINIS, A. J. Dias — «Limite meridional dos descobrimentos henriquinos», In *Itinerarium*, Braga, Ano I, N.° 6, 1955, pp. 799-845. Résume tout ce qui a été dit à ce sujet par les auteurs antérieurs.

DUYVENDAK, J. J. L. — *China's Discovery of Africa*, Londres, 1949. Une brochure intéressante sur les connaissances des Chinois concernant la côte de l'Afrique du Sud-est au XV^e siècle.

FERNANDES, Valentim — *O Manuscrito de Valentim Fernandes*, Lisbonne, 1940.

FICALHO, Conde de — *As Viagens de Pêro de Covilhã*, Lisbonne, 1898. Reste l'ouvrage classique sur Covilhã.

FUCHS, Walter — «The Mongol Atlas», In *Monumenta Serica*, Monograph VIII (Bibliothèque Nationale, Paris, Dept. des Manuscrits: 8° Imp — Or 1303 — viii). L'ouvrage est imprimé. Reproduction de la carte chinoise de c. 1300 A. D. représentant l'Afrique.

FUCHS, Walter — «Was South Africa known in the 13th century?» In *Imago Mundi X*. Reproduction d'une carte chinoise de 1402 A. D. représentant l'Afrique.

GODINHO, Vitorino Magalhães — *A Expansão Quatrocentista Portuguesa*, Lisbonne, 1945. Présente des thèses originales.

GODINHO, Vitorino Magalhães — *Documentos sobre a Expansão Portuguesa*, 3 vols., Lisbonne, 1945-1956. Reproduit d'importants documents-clés, avec des notes condensées.

GRAF, Arturo — *Miti leggende e superstizioni del medio evo*, Turin, 1892-93, 2 vols. Excellent en ce qui concerne la légende du Paradis Terrestre.

GUILLAIN, Robert — *Documents sur l'histoire de la Côte Orientale de l'Afrique*, Paris, 1856, 3 vols. Le Vol. I retrace l'histoire de la côte orientale de l'Afrique depuis le temps des Phéniciens

jusqu'à l'époque du livre. Les Vols. II et III sont constitués par le récit d'un voyage réalisé par Guillain en 1846 le long de la côte, sur l'ordre du Gouvernement Français. Les trois volumes sont accompagnés d'un excellent atlas, qui renferme même des dessins de têtes d'indigènes.

HAUKAL, Ibn — *The Oriental Geography of Ibn Haukal*, traduit par William Ouseley, Londres, 1800. Remarques intéressantes sur les noirs, p. 4.

HENNIG, R. — *Terræ Incognitæ*, Leyde, 1950. Une collection de documents, présentés dans leur langue originale, concernant les premières découvertes, avec notes explicatives en allemand.

HUMBOLDT, A. — *Examen critique de l'histoire du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles*. Traduction française, Paris, 1836-39. Examine l'histoire de l'idée des antipodes. N'accorde pas assez de crédit aux Portugais dans l'histoire de la science nautique.

HUMMERICH, J. F. H. — «Estudo Crítico sobre o Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama». Traduit de l'allemand par Moura Reis in *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, Vol. II, Porto, 1945, p. 318 et suiv.

JORDANUS, Frère — «Mirabilia descripta per Fratrem Jordanum», In *Recueil de Voyages et de Mémoires publié par la Société de Géographie*, Paris, 1839. Tome IV, pp. 55-57. Composé vers 1340.

KAMAL, Youssouf — *Monumenta Cartographica Africæ et Aegypti*, Le Caire, 1926-1951, 5 tomes en 16 volumes. Excellent choix de cartes arabes anciennes.

KAMAL, Youssouf — *Quelques éclaircissements épars sur mes Monumenta Cartographica Africæ et Aegypti*, Leyde, 1935.

KAMMERER, Albert — *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité*, Le Caire, 1929-1952, 3 vols. Les Vols. II et III se rapportent à l'Afrique du Sud-est. Excellentes reproductions de cartes.

KAMMERER, Albert — «Le périple de l'Afrique à travers les âges», In *Bull. de la Sect. Géogr. 59*, Paris, 1944, (1950), pp. 21-59.

KIMBLE, G. H. T. — *Geography in the Middle Ages*, Londres, 1938. Excellente étude substantielle.

KIMBLE, G. H. T. — «Portuguese Policy and its influences on 15th century cartography», In *Geographical Review*, New-York, Octobre, 1933. Prouve qu'à la date de la carte de Fra Mauro (1460), les Portugais ne pouvaient pas avoir atteint le Golfe de Guinée.

KIMBLE, G. H. T. — *The Catalan World Map of the R. Biblioteca Estense at Modena with memoire by George H. Kimble*. Reproduction d'anciennes cartes manuscrites II, Royal Geographical Society, Londres, 1934.

LATINI, Brunetto — *Li Livres dou Tresor*, édité par P. Chabaille, Paris, 1863. On trouve p. 171 d'intéressantes remarques sur les noirs. Latini fut le maître de Dante.

LEITE, Duarte — *Acêrca da «Crónica dos feitos de Guinee»*, Lisbonne, 1941. Détrône la légende d'Henri le Navigateur.

LEITE, Duarte — *Coisas de Vária História*, Lisbonne, 1941. Collection d'essais où se trouve réfutée l'opinion romantique au sujet des Découvertes.

LETRONNE, A. J. — «Discussion de l'opinion d'Hipparque sur le prolongement de l'Afrique au sud de l'équateur et sur la jonction de ce continent avec le sud-est de l'Asie...» In *Journal des Savants*, 1831, p. 546 et suiv. Excellent.

LILIO, Zaccaria — «Contra Antipodes», In *De Origine & laudibus scientiarum*, Florence, 1496, (B.N.P. Rés. Z 1776).

MANDEVILLE, Sir John — *Travels*, édité par Malcolm Letts, Hakluyt Society, 1953 (textes français et anglais).

MAJOR, R. H. — *Henry the Navigator*, Londres, 1868. Une œuvre monumentale mais qui date un peu aujourd'hui.

MARINESCU, C. — «Le Prêtre Jean. Son Pays. Explication de son nom». In *Académie Roumaine, Bul. de la Sect. Hist.* t. X, Bucarest, 1923, pp. 73-112. V. également des remarques dans *Bul. Sect. Hist. Acad. Roumaine*, t. XXVI, 2, Bucarest, 1945, pp. 202-222.

MARGRY, Pierre — *Les navigations françaises et la révolution maritime du XIV^e siècle, d'après les documents inédits de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie*, Paris, 1867. A pour but de prouver que les marins de Dieppe ont atteint la Guinée avant les Portugais. L'ouvrage est évidemment périmé, mais le chapitre sur «Les deux Indes» est toujours intéressant.

MARQUES, João Martins da Silva — *Descobrimentos Portugueses*, Lisbonne, 1944, Vol. I. Ce vol. et son supplément contiennent tous les documents officiels et toutes les bulles papales jusqu'en 1460. Le Vol. II n'est pas encore publié.

MILLS, J. V. — «Notes on Early Chinese Voyages». In *Journal of Royal Asiatic Society*, Avril, 1951.

MUNZER, Jeronimus — *Itinerário*, Coimbra, 1932. Journal de voyage d'un allemand à travers le Portugal vers 1495. Observations concernant les progrès des Découvertes.

PERES, Damião — *História dos Descobrimentos Portugueses*. Porto, 1943. Introduction générale positive.

RAFOLS, Elies Serra y — «Els Reis Catolics i L'esclavitud», *Extrait de la Revista de Catalunya*, Barcelone, Nov.-Déc. 1928.

RAINAUD, Armand — *Le Continent Austral*, Paris, 1893.

RAVENSTEIN, E. G. — *Martin Behaim and his Globe*, Londres, 1908. Ramène l'importance de Behaim à des proportions très réduites.

RAVENSTEIN, E. G. — «The Voyages of Diogo Cão and Bartolomeu Dias», In *The Geographical Journal*, Londres, Décembre 1900, p. 625 et suiv.

SANTARÉM, Visconde de — *Memoria sobre a prioridade dos Descobrimentos Portugueses na costa da Africa occidental*, Lisbonne, 1841. En dépit de son ancienneté, cet ouvrage est toujours excellent bien que quelque peu marqué par le nationalisme. Écrit pour réfuter la thèse de Margry, affirmant que les Français sont parvenus en Afrique Occidentale avant les Portugais.

SANTARÉM, Visconde de — *Essai sur l'histoire de la Cosmographie*, Paris, 1849-1852. 3 vols. Vieilli, mais toujours utile.

SIMAR, Thomas — «La géographie de l'Afrique centrale dans l'antiquité et au moyen âge». In *Revue Congolaise*, 1912, p. 93 et suiv. Très bon.

THOMPSON, J. C. — *History of Ancient Geography*, Londres, 1948.

TEIXEIRA, João — *Oratio habita ab insigni viro*, Ioanne Teyxeira... Coimbra, 1562, et traduction portugaise: B.N.L. Rés. 80 v.). Le discours fut prononcé en 1489.

UZIELLI, G. — *Il Prete Ianni*, Florence, 1893. Brochure assez banale.

WELCH, S. R. — *Europe's Discovery of South Africa*, Cape Town, 1935. Un certain nombre de faits intéressants.

WÖLFEL, D. J. — «La Curia Romana y la Corona de España en la defensa de los aborígenes Canários» In *Anthropos*, Vienne, 1930, t. XXV, pp. 1011-1083.

WÖLFEL, D. J. — «Quienes fueron los primeiros conquistadores y obispos de Canárias». In *Investigación y Progresso*, Madrid, 1931. Tome V, p. 133 et suiv.

WRIGHT, J. K. — *The Geographical Lore of the Time of the Crusades*. New York, 1925. Une mine d'informations.

ZURARA, Gomes Eannes de — *Crónica dos Feitos de Guinee*, terminé après 1460. Ed. de l'Agência Geral das Colónias, 1949. Traduction anglaise: «*The Chronicle of the Discovery and Conquest of Guinea*», de Sir Raymond Beazley et Edgar Prestage, 2 vols., Londres, Hakluyt Society, 1896-99. Source précieuse en ce qui concerne les Découvertes jusqu'en 1448. Considéré par Magalhães Godinho comme très peu digne de foi.

ZURLA, Placido — *Il mappamondo di Fra Mauro*, Venise, 1808. Transcription et analyse des légendes de la carte de Fra Mauro. C'est un livre rare, dont on trouve un exemplaire à la Bibliothèque de l'Université de Coimbra.

II

OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES D'ÉCRIVAINS ARABES DU MOYEN AGE

ABOULFÉDA — *Géographie d'Aboulféda*, Traduction française de J. T. Reinaud, Paris, 1848, 2 vols. Renferme un excellent sommaire de l'œuvre de géographes arabes antérieurs.

ALBEROUNI — *Alberuni's India*, Traduction anglaise d'Edouard Sachau, Londres, 1888, 2 vols.

DIMISQI — *Manuel de la Cosmographie du Moyen Age*, Traduction française de A. F. Mehren, Copenhague, 1874.

BATOUTA, Ibn — *Travels in Asia and Africa*, Traduction anglaise de H. A. R. Gibb, Londres, 1929.

KAMAL, Youssouf — *Monumenta Cartographica Africæ et Aegypti*, Le Caire, 1926-1951, 5 Tomes en 16 vols. Contient, dans la mesure où ils traitent de l'Afrique, des textes arabes avec la traduction française, d'ouvrages d'Edrisi, Ibn Sayd, Al-Istakri, Ibn Haukal et Masudi.

STRONG, S. A. (éditeur) — *The History of Kilwa* (Anon.) (B.M. Suppl. 600). Traduite et édité par S. A. Strong in *Journal of Royal African Society*, 1895, p. 385 et suiv.

III

TRAVAUX ET ARTICLES MODERNES CONCERNANT LA GÉOGRAPHIE ARABE

DEVIC, Marcel — *Le pays des Zendj ou la côte orientale de l'Afrique au Moyen Âge*, Paris, 1883.

FERRAND, G. — «Les Géographes Arabes et Madagascar» In *Journal Asiatique*, Déc. 1907. Traite le problème de Wak-wak.

FERRAND, G. — «Le pilote Arabe de Vasco da Gama et les instructions nautiques des Arabes au XV^e^ siècle», In *Annales de Géographie*, Tome 31, 15 Juillet 1922, pp. 289-307.

FERRAND, G. — «Voyages des Javanais à Madagascar», In *Journal Asiatique*, 10^e^ série, XV, Paris, 1920, pp. 281-330.

FERRAND, G. — *Instructions Nautiques et Routiers Arabes et Portugais des XV^e^ et XVI^e^ Siècles*, Paris, 1928. Renferme une note de l'historien arabe Kutb ad-din an-Nahrawabi sur le voyage de Vasco da Gama.

FERRAND, G. — *Les Musulmans à Madagascar et aux Iles Comores*, Alger, 1890.

FERRAND, G. — «Le K'ouen Louen et les anciennes navigations dans les mers du sud», In *Journal Asiatique*, 1919. Intéressant sur le Sud-est africain.

GRANDIDIER, Alfred — *Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar*, Paris, 1885. Analyse cartographique intéressante de cartes arabes anciennes.

HOURANI, George Fadlo — *Arab seafaring in the Indian ocean in ancient and medieval times*. Princeton Oriental Studies, New York, 1951.

ISSAWI, Charles — «Arab Geographers and the circumnavigation of Africa», In *Osiris*, Vol. X, Bruges, 1952, pp. 117-128. Excellent.

TOMASCHEK, W. — *Die Topographischen Capitel des Indischen Seespiegel, Mohit*, Vienne, 1897. Démontre que les Arabes ont fréquenté la Baie Delagoa.

IV

LIVRES ET MANUSCRITS IMPORTANTS — 1498-1550

Parmi les nombreux ouvrages de littérature géographique du XVIe siècle, on n'en trouvera qu'un assez petit nombre, en dehors des ouvrages portugais, qui aient tenu compte des connaissances les plus récentes en ce qui concerne les Découvertes des Portugais et leurs voyages au delà du Cap de Bonne Espérance. Tandis que dans la première partie du siècle, on trouve quelques œuvres du genre *Carta das Novas*, imprimées un an ou même moins après le voyage décrit, il arrive dans la seconde moitié du siècle, alors que l'imprimerie avait fait beaucoup de progrès, que des ouvrages imprimés soixante ans après l'un des grands voyages de découvertes n'en parlent même pas. C'est ainsi que *La Division du Monde*, de Jacques Signot, Paris, 1539, ne parle pas de l'Amérique, et pourtant on en fit six éditions durant le XVIe siècle. Le fait que des livres en retard sur leur temps peuvent avoir tout

autant de succès que des livres très «à la page» constitue un phénomène qui a été remarquablement traité par Lucien Febvre (*Le problème de l'incroyance au XVIe siècle*, Paris, 1942, p. 416).

Pour apprécier l'actualité d'un ouvrage de la seconde moitié du XVIe siècle, il est souvent utile de comparer les connaissances qui y sont exposées avec celles des *Décades* de João de Barros. Un ouvrage, dont l'auteur ne semble pas avoir connaissance des *Décades* de Barros dix ans après leur publication, peut être définitivement considéré comme médiocre.

ALPHONSE, Jean — *Cosmographie*, 1544. N'a jamais été publié de son temps. Édité par G. Musset, Paris, 1904, Collection Carl Schefer. Un développement des *Voyages aventureux* d'Alphonse (v. Bibliographie des ouvrages, 1550-1600).

ALVARES, Francisco — *A Verdadeira Informação das Terras do Preste João*, Lisbonne, 1540. Traduction française, Anvers, 1558, (2 éditions). Traduction allemande, 1566. Traductions espagnoles: Saragosse, 1561; Anvers, 1577; Tolède, 1588. Traduction italienne (Ramusio), 1550, 1554, 1563, etc. Première information précise et largement diffusée en Europe sur l'Abyssinie.

ANON. — *Gesta proxima per Portugalensis in India: Ethiopia: y aliis orientalibus terris*. Cologne, 1505; Rome, 1506; Nuremberg, 1507.

ANON. — *Letter from King Manuel to Ferdinand and Isabella, 29th July, 1501*. N'a jamais été publié de son temps. Dans William Brooks Greenlee: *The Voyage of Pedro Alvares Cabral to Brazil and India*, Hakluyt Society, Londres, 1937, pp. 40-52. Il y est dit que les gens de Sofala ont quatre yeux.

ANON. — *Den rechterweg aus zu faren von Lisbona gen Kalkakuth... etc.*, Nuremberg, 1505, éd. fac-similé et trad. University of Minnesota Press, *From Lisbon to Calicut*, 1956. Description de la route de l'Inde par Le Cap. Rien de particulier sur Sofala.

ANON. — *Legatio Dauid Aethiopiæ Regis, ad Sanctissimum D. N. Clementem Papam VII una cum obedientia eidem sanctis D. N. Praestitia*. Bologna, 1533; Paris, 1533; Bâle, 1533; Anvers, 1533 (B.N.P. 8° O³ c. 34). Traduction italienne: Bologne, 1533; 1535; et s. d.

ANON. — *Carta de El-Rei D. Manuel ao Rei de Castella*, imprimé par Joanne de Besicken, Rome, 1505. (B.M. c. 32, f. 19). Authenticité douteuse. Décrit la population de Sofala.

ANON. — «*Calcoen*», Anvers, 1504. Ainsi qu'une autre édition avec une traduction anglaise de J. Ph. Berjeau, Londres, 1874. Récit du second voyage de Vasco da Gama, en flamand, par un Flamand. Décrit Sofala.

ANON. — *Carta das Novas que vieram a el-Rei nosso senhor do descobrimento do Preste João*, Lisbonne, 1521. Il existe également une édition fac-similé avec une traduction anglaise d'Henry Thomas et Armando Cortesão, Londres, 1938. Première nouvelle parvenue à Lisbonne concernant l'Empereur d'Abyssinie.

APIAN, P. — *Cosmographicus liber*, Landshut, 1524. Seize éditions en latin, français, hollandais et espagnol au XVI[e] siècle. En retard sur son temps, même dans les dernières éditions. Ne parle pas de l'Afrique du sud-est.

BARBOSA, Duarte — *O Livro de Duarte Barbosa*, MS, écrit vers 1518. Texte espagnol imprimé en 1550 par Ramusio. V. à RAMUSIO. Texte portugais publié dans *Notícias Ultramarinas*, Lisbonne, 1867, Vol. II. Edition de l'Agence Générale des Colonies, Lisbonne, 1944, Introduction et Notes par Augusto Reis Machado. Traduction anglaise du texte portugais par Mansell Longworth Dames, Hakluyt Society, Londres, 1918. Première description de l'intérieur de l'Afrique du sud-est (Monomotapa).

BARLOW, Roger — *A Briefe Summe of Geographie*, MS, (1540-41), traduction de la *Suma de Geografia* d'Enciso. B. M. Royal MSS: 18 B. xxviii. Il existe également une édition de la Hakluyt Society.

CABRAL, Pedro Álvares — V. à GREENLEE, William Brooks, et à MONTALBODDO, Fracanzanodo da.

CORSALI, André — 1[e] Lettre écrite de Cochim, 6 Janvier 1515. Imprimé pour la première fois par Ramusio. Décrit la côte de l'Afrique du sud-est. V. à RAMUSIO.

EMPOLI, Giovanni di — *Viaggio fatto nell'Indie per Giovanni di Empoli*. V. à RAMUSIO. Décrit Mossel Bay, le voyage d'Albuquerque, 1503.

ENCISO, Martin Fernandes de — *Suma de Geografia*, Seville, 1519, 1530, 1546. Ed. de 1519 — (B.N.L. Res. 717 v.). Ed. de 1530 — (B. N. L. Rés. 921 v.). Enciso séjourna longtemps à Mombasa à partir de 1507, mais il parle à peine de l'Afrique du sud-est.

FAUSTO, da Longiano Sebastiano — *La descrittione del Asia e del Europa del papa Pio II con l'aggiunta de l'Africa secondo diversi scriptori*, Venice, 1544. (B.N.P. Rés. G. 2037). En retard sur son temps, ne dit pas un mot ni de l'Afrique du sud-est, ni des voyages des Portugais.

FONTENEAU, Jean — V. ALPHONSE, Jean.

FRANÇOIS — *De Orbis situ ac descriptione*, Antwerp, 1524, 1565. Reproduit in L. Gallois: *De Orontio Finaeo*, Paris, 1890 (en latin). Situe Ophir dans le Royaume de Melinde (Malindi).

GIOVANNI, Aluigi di — «Duas viagens de Aluigi di Giovanni Veneziano a Calecut nos annos de 1529 a 1532». V. l'article de Pereira de Paiva e Pona, in *Bol. Soc. Geog. de Lisboa*, 1892, p. 633 et suiv. Décrit Sofala.

GÓIS, Damião de — *Fides religio moresque Aethiopum sub Imperio Pretiosi Ioannis (quem vulgo Presbyterum Ioannem vocant) degentium*. Louvain, 1450. (B.N.L. Rés 370 p.). Paris, 1541. — Louvain, 1544. — Traduction portugaise in *Opúsculos Históricos de Damião de Góis*. Livraria Civilização, Porto, 1945. Renferme une description de l'empire et des sujets de l'empereur d'Abyssinie.

GREENLEE, William Brooks (éditeur) — *The Voyage of Pedro Alvares Cabral to Brazil and India*, Hakluyt Society, Londres, 1938. Donne tous les documents concernant le voyage.

GRYNEUS, Simon (auteur de la Préface) — *Novus Orbis*, Bâle et Paris, 1532. Première collection de voyages «sérieuse». Cite Cadamosto, le récit du pilote de Cabral, et Ludovici di Varthema. Des traductions en allemand de l'original latin furent publiées à Bâle en 1534, 1537 et 1555. L'ouvrage fut édité par Huttich.

LISBOA, João de — *Livro de Marinharia*, MS. Lisbonne, c. 1514. Imprimé à Lisbonne, 1903. Routier de pilote comprenant la côte de l'Afrique du sud-est.

LOPES, Thomé — *Navigationi verso le Indie Orientali*. V. à RAMUSIO. Décrit Sofala et raconte le second voyage de Vasco da Gama (1502).

MASSER, Lunardo de Chá — «Relazioni», c. 1505. In *Memórias da Academia Real das Ciências de Lisboa*, Nova Série, Tome VI, da Colecção Classe de Ciências Moraes, Politicas e Bellas Letras, p. 67. Ed. par Prospero Peragallo. Un document qui n'a jamais été publié de son temps. Décrit un voyage autour du Cap de Bonne Espérance.

MAYR, Hans — «Do viagem de Dom Francisco Dalmeyda 1505-1506» In *O Manuscrito de Valentim Fernandes*, Lisbonne, 1940.

MONTALBODDO, Fracanzano da — *Paesi nouamente retrouati*, Vicence, Nov. 1507, Milan, 1508, 1512, 1519; Venise, 1517. Une traduction latine de Madrignano parut à Milan en 1508, sous le titre: *Itinerarium Portugalensum e Lusitania in Indiam et inde in Occidentem et demum ad Aquilonem*. — Une traduction française fut publiée à Paris en 1515 et en 1521 sous le titre: *Sensuyt le nouveau monde*. — Une traduction allemande parut à Nuremberg en 1508 sous le titre: *Newe Unbekannte Landte... etc.* — Une traduction espagnole fut publiée à Venise en 1521. — Toutes les traductions ont eu, de même que l'original, plusieurs éditions. — Une édition fac-similé de l'édition de 1508 fut publiée à Princeton en 1916. — Cet ouvrage est un recueil de voyages. Il est intéressant pour le Sud-est africain parce qu'il renferme le récit du pilote de Cabral et la lettre de Girolamo Sernigi.

MUNSTER, Sebastian — *La Cosmographie Universelle...* Bâle, 1552. Première édition en alemand, Bâle, 1544. On publia des éditions dans les langues suivantes: Allemand: Bâle, 1544, 1545, 1546, 1548, 1567, 1598, 1752. Latin: Bâle, 1550, 1552, 1554. Français: Bâle, 1556, 1565; Paris, 1575 (2 éds.). Italien: Bâle, 1558; Cologne, 1575; Venise, s. d. Tchèque: Prague, 1554. Bien que les dernières éditions aient été augmentées, Munster reste en retard sur son temps. Il ne semble connaître que Cabral, Varthema et peut-être *Calcoen*.

QUIRINI, Vincenzo — «Relazione delle Indie Orientali di Vincenzo Quirini nel 1506». In *Le Relazioni degli Ambasciatori Veneti al Senato durante il secolo decimosete. Raccolte ed illustrati da Eugenio Alberi*, Florence, 1863, pp. 6-9. Ne mentionne que Sofala. Informations de seconde main obtenues de portugais au Portugal.

PEREIRA, Duarte Pacheco (ou seulement Duarte Pacheco) — *Esmeraldo de Situ Orbis*, 1505-1508. Ne fut pas imprimé de son temps. Ed. de l'Académie Portugaise d'Histoire, 1954. Traduction anglaise de G. H. T. Kimble, Hakluyt Society, Londres, 1937. Va jusqu'au voyage de Bartolomeu Dias. En même temps cosmographie et routier. Connaissances scientifiques d'une précision remarquable pour l'époque.

RAMUSIO, Giovanni Battista — *Navigationi e Viaggi*, Venise, 1550, 1554, 1563, 1588, 1606, 1613, 1813. La première grande collection de voyages. Renferme les navigations du pilote de Cabral, de Thomé Lopes, Duarte Barbosa, Giovanni di Empoli, Cadamosto, Sernigi, Francisco Álvares, Corsali, Varthema, et, dans la seconde édition et les suivantes, le chapitre de Barros sur le Monomotapa.

RAVENSTEIN, E. G. (ed.) — *A Journal of the First Voyage of Vasco da Gama*, Hakluyt Society, Londres, 1898. Traduction anglaise d'un récit du voyage attribué à Álvaro Velho. Ne fut pas imprimé de son temps.

SAINTONGE, Alphonse de — V. à ALPHONSE, Jean.

SERNIGI, Girolamo — Lettre d'un gentilhomme Florentin à Lisbonne sur le retour de Vasco da Gama, publiée in *Paesi novamente retrouati*, Vicence, 1507. Un paragraphe sur l'Afrique du Sud-est.

SIGNOT, Jacques — *La Division du Monde contenant la déclaration des provinces et régions d'Asie, Europe, et Aphrique*, Paris, 1539, 1540, 1545, 1547, 1555, 1572, 1599. Très en retard sur son temps, ne parle même pas de l'Amérique.

SPINGER (= Sprenger), Balthazar — «Iter Indicum Balthasaris Spinger... etc.» In *Voyage Littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de St. Maur*, Paris, 1724, Tome II, p. 361 et suiv. (B.N.P. 4.° L^{45}. 36). Une version en latin de l'ouvrage suivant.

SPRENGER, Balthazar — *Dje Merfart*, Munich, 1509. À la Bibliothèque Nationale et Royale de Bavière, Munich, (Rar. 470). Un récit autrichien du voyage d'Almeida (1505).

(SPRENGER, Balthazar) — *Of the newe lãdes and of ye peoples found by the messengers of the Kynge of Portygal named Emanuel*. Anvers, 1521 ou 1522, B. M. Catalogue). (B.M. G. 7106):

Arber, (*The First Three English Books on America*, Londres, 1885, p. xxvi), place l'ouvrage en 1511. Harrisse, *Bibl. Americ. Vetust.*, New York, 1886), le situe en 1522. Procter, (*Jan van Doesborgh, Printer at Antwerp*, Londres, 1894), le situe c. 1520. Il s'agit d'une traduction anglaise de *Dje Merfart*. C'est le premier livre anglais où il est question de l'Afrique du sud-est.

(SPRENGER, Balthazar) — *Die Reyse van Lissebone*, Anvers, 1508, (B.M. C. 32, f. 26). Également une édition fac-similé avec une traduction anglaise de C. H. Coote, Londres, 1894, publiée sous le titre: *Vespuccius: Voyage from Lisbon to India, 1505-1506*, (Coote avait attribué par erreur l'ouvrage à Vespucci). Une traduction flamande de *Dje Merfart*.

VARTHEMA, Ludovici di — *Itinerario*, Rome, 1510, 1517; Venise, 1518; Milan, 1519; Venise, 1520; Milan, 1523, 1525; Venise, 1535 (2 éds.); Venise, 1550 (Ramusio); Venise, 1563 (Ramusio), Venise, 1589. Traductions: en latin, 1511, 1532, 1610, 1611; allemand, 1515, 1516, 1518, 1530, 1534, 1548, 1608, 1610, 1615; espagnol, 1520, 1523, 1570, 1576; français, Lyon, 1556 (Léon l'Africain); anglais, 1577 (Eden); hollandais, 1563, 1654, 1655. — Décrit le Mozambique.

VELHO, Álvaro — *Diário da Viagem de Vasco da Gama*, Livraria Civilização, Porto, 1945. V. également à RAVENSTEIN, E. G.

VOLATERRANUS, Raphael — *Commentariorum Urbanorum*, Bâle, 1530. Affirme que Sofala est Ophir.

V

LIVRES IMPRIMÉS ET MANUSCRITS — 1550-1600

AFRICANUS, Leo (Léon l'Africain) — *Description de l'Afrique*, Lyon, 1556 (éd. par Jean Temporal). Publié pour la première fois dans Ramusio. Deux fois réédité en français en 1556, à Anvers, par Plantin et par Bellere. Éditions latines par Florianus en 1556 et en 1558. Édition anglaise de John Pory, 1600. Également dans les éditions de la Hakluyt Society. Toutes les éditions renferment non seulement le manuscrit de Léon d'Africain, mais aussi les récits du pilote de Cabral, Thomé Lopes, Ludovici di Varthema, Giovanni di Empoli, Cadamosto, Sernigi, Corsali, et Francisco Álvares.

ALMADA, André Álvares de — *Tratado breve dos rios da Guiné e de Cabo Verde*. Lisbonne, 1594. p. 31: parle d'un trafic d'or entre Sofala et Tombouctou.

ALPHONSE, Jean — V. SAINTONGE, Alphonse de.

ANON. — *Diversi Avisi particolari dall'indie di Portogallo recevuti, dall'anno 1549 fino al 1561, dalli Reverendi Padri della Compagnia di Giesú*, Venise, 1558, 1565, 1568. — *Nuovi Avisi*... etc., Venise, 1559, 1568. *Idem*, 3.ª parte, Venise, 1562. *Idem*, 4.ª parte, Venise, 1565. Les quatre parties sont reliées en quatre vols. B.N.P. O. y. 15. La troisième partie des *Nuovi Avisi* renferme, (1) la lettre de Silveira au Père Provincial, datée de Nov. 1559 (non citée dans les *Records* de Theal); (2) la lettre de Silveira du 12 Fév. 1560 (citée dans les *Records* de Theal); (3) Une lettre du Roi d'Inhambane, 20 Mai 1560 (non citée dans les *Records* de Theal); (4) Une lettre d'André Fernandes du 26 Juin 1560 (citée dans les *Records*); (5) Une lettre de Silveira du 19 Août 1560 (citée par Theal mais en date du 9 Août); (6) La quatrième partie des *Nuovi Avisi* renferme la lettre du Luís Froes décrivant la mort de Silveira. (Citée par Theal).

ANON. — *Historia da muy notavel perda do galeam grande S. Joam, em 1552*. Lisbonne, s. d. (entre 1555 et 1564). Raconte l'histoire de Sepulveda.

ANON. — *Cartas que los padres y hermanos de la Compañia de Jesus que andan en los Reynos de Iapon escrivieron a los dela misma Compañia*... Alcalá, 1575. (B.N.L. Rés. 443 p). pp. 19-23: lettre sur la mort de Silveira.

BARREIROS, Gaspar — *Commentarius de Ophyra Regione apud Divinam escripturam cõmemorata*. Coimbra, 1561. (B.N.L. Rés. 398 p). L'auteur ne pense pas que Sofala soit Ophir, mais cite les arguments d'autres auteurs.

BARROS, João de — *Panegírico à Infanta D. Maria*, écrit en 1555; publié pour la première fois à Lisbonne en 1655. p. 203 (éd. Sá da Costa, 1937): observation intéressante sur la musique des peuples primitifs.

BARROS, João de — *Panegírico a D. João III*, écrit en 1533; publié pour la première fois à Lisbonne en 1740. (éd. Sá da Costa, 1937).

BARROS, João de — *Décadas da Ásia*. 1ᵉ *Décade*, Lisbonne, 1552; 2ᵉ *Décade*, Lisbonne, 1553; 3ᵉ *Décade*, Lisbonne, 1563. La quatrième *Décade* fut entièrement remaniée par Lavanha et publiée à Madrid en 1615. Les trois premières furent republiées en 1628. Toutes furent publiées de nouveau en 24 vols. en 1777-88, en même temps que la suite écrite par Diogo do Couto, soit en tout 12 *Décades*. — Une traduction en italien des deux premières *Décades* par Affonso Ulloa parut à Venise en 1562. — Une traduction espagnole de la première *Décade* par Luiz Alvarez de la Torre parut à Madrid en 1628, ainsi que la moitié de la troisième *Décade*, traduit par D. Diogo de Meneses. — Une traduction allemande abrégé des quatre *Décades* parut à Brunswick en 1821. — Il existe à la Bibliothèque Nationale de Paris (MSS Nᵒˢ 9047 et 9048) une traduction française manuscrite des deux premières *Décades*. — Il n'y a jamais eu aucune traduction anglaise complète. — La première *Décade* de João de Barros est une source de premier ordre en ce qui concerne l'histoire des Découvertes et l'Afrique du sud-est. Les autres *Décades*, quoique moins importantes, renferment des passages intéressants. Le chapitre sur le Monomotapa, dans la première *Décade*, fut traduit et publié par Ramusio en italien, et par Pory en anglais. Barros est indiscutablement le plus grand des historiens portugais, tant en ce qui concerne le contenu que le style. Eds. modernes portugaises: Coimbra, 1932, (1ᵉ *Décade* seulement — bon texte d'après la première ed.); Lisbonne, 1944, (Les quatre *Décades* — texte très mauvais).

BELLEFOREST, François de — *L'Histoire Universelle du Monde*, Paris, 1570-1572. Bibl. de L'Arsenal, Paris, nº H. 747. Compilation de Boemus avec des additions. Intéressant en ce qui concerne les origines des races noires.

BELLEFOREST, François de — *La Cosmographie Universelle de Tout le Monde*, Paris, 1575. Résume les historiens portugais en ce qui concerne l'Afrique du sud-est. Bon compendium géographique.

BELLERE, Jean — V. AFRICANUS, Leo.

BELLINATO, Francesco — *Discorso di Cosmographia*, Venise, 1573, 1595. (B.N.P. Rés. G 2291). En retard sur son temps; élémentaire.

BEMBO, Pierre — *L'Histoire du Nouveau Monde Découvert par les Portugaloys*, Lyon, 1556, 24 pp. (B.M. c. 97 aa 3). Parle de Sofala.

BOEMUS, Joannes — *Omnium Mentes Mores*, Fribourg et Lyon, 1536. Traduction italienne: *Gli costumi, le leggi e l'usanze di tutte le gente*. Venise, 1542, 1558. — Traduction espagnole de Francisco Tamara: *El libro de los costumbres de todas las gentes del mundo*. Anvers, 1556. (B.N.L. Rés. 1464 p & 1465 p) — Traduction française: *Recueil de Diverses Histoires*. Lyon, 1540, 1545. (B.N.P. G. 9122). — Traduction anglaise: *A description of the country of aphrique translated by William Prat*. Londres, 1554. — L'ouvrage est entièrement basé sur des sources classiques et médiévales, et ne parle pas du Nouveau Monde, sauf dans l'édition espagnole.

BOTERO, Giovanni — *Della Relationi Universali*, Venise, 1592. Traduction espagnole, Valladolid, 1603; Barcelone, 1605. Traduction allemande, 1596. Traduction anglaise, 1599. Il s'agit d'un compendium géographique très à jour, il reproduit le chapitre de Barros sur le Monomotapa.

BRANDÃO, Luís Pereira — *Elegiada*, Lisbonne, 1588, 1785. (B.N.L. Rés. 1048 p). C'est un poème épique, une très faible tentative d'imitation des *Lusíadas*. Parle de la mort de Silveira (canto III) et de l'expédition de Barreto (canto X).

CAMÕES, Luís Vaz de — *Os Lusíadas*. Lisbonne, 1572, 1584, 1591, 1597, 1609, 1612, et éditions suivantes. Épopée nationale portugaise. Traductions: Latin, Lisbonne, 1622, par Fr. Thomé de Faria. — Espagnol, Alcalá, 1580, par Benito Caldera; Salamanque, 1580, par Luís Gomes de Tapia; Madrid, 1591, par Henrique Garcez, et autres traductions ultérieures. — Français, Amsterdam, 1735, par Louis Adrien Duperon de Casters; Paris, 1776, par D. Hermilly et I. Fr. La Harpe, et autres traductions ultérieures. — Italien, Lisbonne, 1658, par Carlo Antonio Paggi; Turin, 1772, par Miguel Antonio Cazzano. — Anglais, Londres, 1655, par Sir Richard Fanshaw; Londres, 1776, par William Julius Mickle, et autres traductions ultérieures. — Allemand, Hambourg, 1806-1807, par le Dr. C. C. Heise, et autres traductions ultérieures. — Hollandais, Amsterdam, 1777, par Lambertus Stoppendaal Pieterzoon. — Polonais, Cracovie, 1790, par Przybylski. — Danois, Copenhague, 1828, par H. V. Lyndbye. — Suédois, Stockholm, 1839, par Nils Lorén. — Russe, Moscou, 1788, par Alexander Dmitrieff, d'après la traduction française de La Harpe. — L'intérêt des *Lusíadas* pour l'Afrique du sud-est est la description du voyage de Vasco da Gama, thème du poème.

CASTANHEDA, Fernão Lopes de — *História do Descobrimento e Conquista da India*. 1ᵉʳ livre, Coimbra, 1551; 2ᵉ livre, Coimbra,

1552; 3e livre, Coimbra, 1552. En 1554, réédition du 1er livre avec importantes modifications. — Traduction française de Nicholas Grouchy du 1er livre publiée en 1553, réédité à Anvers en 1554 et 1576. — Traduction allemande de l'éd. française, s. l. 1565. — Traduction anglaise du 1er livre, de Nicholas Litchfield, Londres, 1582, 1587 — Traduction espagnole, Anvers, 1554. Traduction italienne, 1577. — Traduction italienne d'Affonso Ulloa, Venise, 1578. — éds. modernes portugaises, Lisbonne, 1833; Coimbra, 1924. — L'Histoire de Castanheda fut la première de toutes les grandes histoires des Découvertes qui parut, aussi fut-elle la plus traduite. L'Afrique est traité de façon plus sommaire que dans Barros.

CENTELLAS, J. de — *Les Voyages et conquestes des Roys de Portugal, es Indes d'Orient, Ethiopie, Mauritanie, d'Afrique et Europe.* Paris, 1578. (B.N.P. O. y. 52). Écrite par un Portugais. Ne parle pas de l'Afrique du sud-est.

CORTE REAL, Jerónimo — *Naufrágio e lastimoso successo da perdição de Manuel de Sousa de Sepúlveda e Dona Leonor de Sá sua mulher e filhos composto em verso heroico...* Lisbonne, 1594; Lisbonne, 1783; Lisbonne, 1840. Composé de 27 chants. Traduction française d'Ortaire Fournier, Paris, 1844. Traduction italienne, 1643.

DE BRY, T. — Édition de *Relatione del Reame di Congo,* de Pigafetta, avec des gravures de De Bry. Francfort, 1597. Renferme des gravures représentant les Amazones du Monomotapa, ainsi que des nègres de Mozambique.

ESCALANTE, Bernardino de — *Discurso de la navegación que Los Portugueses hazen à los reynos y provincias del Oriente.* Seville, 1577. (B.M. 790, a. 27). Décrit brièvement les voyages de Gama et de Cabral. En retard sur son temps.

ESCALANTE, Bernardino de — *A Discourse of the Navigations which the Portugals do make.* Londres, 1579. (B.M. c. 32, f. 35). Traduction anglaise de l'ouvrage précédent par John Frampton.

FONTENEAU, Jean — V. ALPHONSE, Jean.

GALVÃO, António — *Tratado que compôs o nobre e notavel capitão António Galvão, dos diversos e desvayrados caminhos, por onde nos tempos passados a pimenta e especearia veyo da India as nossas partes, e assi de todos os descobrimentos antigos e modernos que são feitos até à era de mil e quinhentos e cincoenta.* Lisbonne, 1563. 2e éd. en 1731. Étrange anecdote concernant les Hottentots du Cap.

GALVÃO, António — *The Discoveries of the World from their first original unto the yeere of our Lord 1555.* Londres, 1601. Traduction de l'ouvrage précédent par «some honest well affected merchant of our nation». Réédité par la Hakluyt Society.

GIRAVA, Hieronimo — *La Cosmographia y Geographia del S. Hieronimo Girava.* Venise, 1570. (B.N.P. Rés. G. 1057). Il existe également une édition publiée à Milan, en 1556 (B.M. 569, f. 7) que nous n'avons pas pu voir. Elle est intitulée *Dos libros de Cosmographia.* Auteur espagnol. Trés en reliard sur son temps, n'a qu'une vague connaissance des voyages portugais.

GÓIS, Damião de — *Crónica do felicíssimo Rei D. Manuel I,* Lisbonne, 1556-57 et 1619. Traduction latine 1602. Éd. moderne portugaise, Coimbra, 1926.

HOUTMAN, C. — *Journael van de Reyse der Hollandische Schepen gheden in Cost Indien,* Middelburg, 1598. (B.M. 1296 G. 8, f. 3 v). Décrit les Hottentots du Cap.

HOUTMAN, C. — *Journal du voyage de l'Inde Orientale,* Middelburg, 1598. (B.M. 10058, df. 5). Traduction française de l'ouvrage précédent.

IOVIO, Paolo — *Historiarum sui temporis,* Florence, 1550-1552; Paris, 1553-1554, 1555, 1558-1560; Bâle, 1567; Lyon, 1561. Traduction italienne: Ie Partie, Florence, 1551, 1553; IIe Partie, Venise, 1554, 1555. Traduction française, *Histoire de Paolo Iovio:* Lyon, 1552, (B.N.P., K 124); Lyon, 1558; Paris, 1570, 1581. Le «Dixhuictième Livre», pp. 291-301 (B.N.P., K 124), contient des passages sur l'Afrique et les royaumes du Prêtre Jean.

IOVIO, Paolo — *Elogios y Vidas Breves,* Grenade, 1568. Il est question du Prêtre Jean à la p. 200.

JOVIO, Paolo — V. IOVIO, Paolo.

JOVIUS, Paolo — V. IOVIO, Paolo.

LINSCHOTEN, Jan Huyghen van — *Itinerario*, Amsterdam, 1592, 1596, 1623, 1638. Traductions: Anglaise, 1598. — Allemande, 1598. — Latine, Francfort, 1598, 1599; Amsterdam, 1599. — Française, 1610. Court passage sur l'Afrique du sud-est.

LE ROY, Loys — *De la vicissitude ou variété des choses*, Paris, 1575, 1577, 1579, 1583. Livre III, p. 25, discussion sur la nature de la religion chez les peuples primitifs.

LODEWYCKSZ, W. — *Navigation... Indes Orientales*, Amsterdam, 1598. (B.N.P., O² K 19). f. 4 v., descriptioin des Hottentots du Cap.

MAFFEI, J. P. — *Historiarum Indicarum*. Florence, 1588; Cologne, 1589; Lyon, 1589; Cologne, 1590 (2 éds.), 1593; Anvers, 1605. Traductions: Italienne, Florence, 1589; Milan, 1806. — Française, Lyon, 1603; Paris, 1665. — Allemande, Cologne, 1588. — Parle de la mort de Silveira et de l'histoire de Sepúlveda.

MARMOL-CARAVAJAL, Luis del — *Descripción General de Africa*. I[e] Partie, Grenade, 1573; II[e] Partie, Malaga, 1599. Traduction française de Nicolas Perret sieur d'Ablancourt, Paris, 1667. En ce qui concerne l'Afrique du sud-est, résume les historiens portugais, y compris Barros. Compendium géographique type.

MARTINEZ, Pierre — *Recueil d'un fort notable naufrage*, Paris, 1588. (Bibliothèque de l'Arsenal, Paris, 8° H 17737). Traduction italienne, Rome et Venise, 1588. p. 46, description des *cafres*.

MONTAIGNE, Michel de — *Essais*, Bordeaux, 1580, 1582; Paris, 1587, 1588; Lyon, 1593; Paris, 1595, 1598. On trouve des réflexions intéressantes sur les peuples primitifs dans l'Essai sur les *Cannibales*, sur *La Coutume*, et dans l'*Apologie de Raymond Sebond*.

NIGER, Dominicus Marius — *Geographiae commentarius*, Bâle, 1557. (B.N.P. Rés. G. 67). Très en retard sur son temps, ne parle ni de Sofala, ni du Monomotapa, ni des Découvertes. Reprend les ouvrages classiques.

OLIVEIRA, Fernão — *Arte da Guerra no Mar*, Coimbra, 1555, (B.N.L. Rés. 275 v). pp. xiiij et xj, réflexions libérales très intéressantes sur le droit de faire la guerre aux peuples non-chrétiens.

OSÓRIO, Jerónimo — *De Rebus Emmanuelis*, Lisbonne, 1571. Cologne, 1575, 1586, 1597. Traduction française de Simon Goulart, Paris, 1580, 1581, 1587, Genève, 1610. Éd. latine, Cologne, 1586, 1597. Dans l'*Histoire du Portugal* de Simon Goulart, 12 des 20 livres sont consacrés à Osório. Traduction anglaise de James Gibbs: *The History of the Portuguese during the reign of King Manuel, 1752*. Traduction portugaise de Francisco Manuel do Nascimento (pseud. «Filinto»), Lisbonne, 1804. Nombreuses fautes de traduction. V. L. Bourdon: «Corrections autographes à la *Vida de D. Manuel* de Francisco Manuel do Nascimento» in *Bulletin Hispanique*, Tome LV, N.° 2 (1953), pp. 174-190. Cecil Rhodes fit traduire l'ouvrage en deux volumes dactylographiés. Osório s'est beaucoup servi de la *Crónica de D. Manuel* de Damião de Góis. Il a ajouté parfois son interprétation humaniste. Pour son style latin il était considéré comme le Cicéron de son temps.

PIGAFETTA, Filippo — *Relatione del Reame di Congo et delle Circonvicine per Filippo Pigafetta*, Rome, 1591. Traductions: Allemande, (De Bry), Francfort, 1597, 1598, 1609. — Latine, 1598, 1624. — Hollandaise, Amsterdam, 1596. — Anglaise, d'Abraham Hartwell, Londres, 1597. Également dans *Purchas his Pilgrims*, 1625. L'édition de Hartwell fut de nouveau imprimée en 1881. — Nouvelle édition française, Bruxelles, 1883. — Court passage sur le Monomotâpa et ses Amazones.

PLANTIN, Christopher — V. AFRICANUS, Leo.

PORY, John — V. AFRICANUS, Leo.

POSTEL, Guilhaume — *De Orbis Terræ Concordia*, Bâle, 1544. (B.N.P. D² 262). Intéressant en ce qui concerne l'influence du développement des connaissances géographiques sur la religion.

RAMUSIO, Giovanni Baptista — *Navigationi e Viaggi*, Venise, 1550. Nombreuses rééditions. La seconde édition, 1554, et les suivantes citent le récit de Duarte Barbosa et le chapitre de Barros sur le Monomotapa. V. également à AFRICANUS.

RESENDE, Garcia de — *Crónica da Vida de D. João II*, Évora, 1545, Lisbonne, 1554. Rien sur l'Afrique du sud-est. Court passage sur le Congo, p. 94, (éd. 1798). Parle de Covilhã.

SAINTONGE, Alphonse de — *Voyages Aventureux*, Poitiers, 1559, Rouen, 1578. Cet ouvrage fut plus tard développé dans

la *Cosmographie* (1544), qui ne fut pas publiée de son temps. Pour Saintonge, voir à son nom dans la bibliographie des ouvrages de 1498-1550.

SANUTO, M. Livio — *Geografia di M. Livio Sanuto,* Venise, 1588. Excellent compendium géographique, résumant tous les historiens portugais et apportant un ou deux faits nouveaux.

TAMARA, Francisco — V. BOEMUS, Joannes.

TEMPORAL, Jean — V. AFRICANUS, Leo.

TERRAUBE, G. de — *Brief discours des choses plus nécessaires et dignes d'estre entendues en la Cosmographie.* 1599. Bibliothèque de l'Arsenal, Paris, (8°. H. 97). En retard sur son temps. Ne parle pas de l'Afrique du sud-est.

THAMARA, Francisco — V. TAMARA, Francisco.

THEAL, George McCall — *Records of South-east Africa,* 9 vols. Cape Town, 1898. Renferme des extraits de tous les grands historiens portugais concernant l'Afrique du sud-est, avec la traduction anglaise. Apporte également de nombreux documents et des manuscrits inédits. C'est un ouvrage essentiel sur ce point.

THEVET, André — *Cosmographie Universelle,* Paris 1575. Compendium géographique assez comparable à la Cosmographie de Belleforest, mais moins digne de foi. De longs passages sur l'Afrique du sud-est, dont une partie est copiée sur les historiens portugais (Barros en particulier), une autre tirée de sources inconnues, et le reste entièrement inventé par Thevet. En tant qu'homme, Thevet est une énigme. C'est un esprit du Moyen-Âge vivant à l'époque de la Renaissance. V. J. Adhemar: *Frère André Thevet,* Paris, 1947, et P. Gaffarel: «André Thevet» in *Bull. de Géog. Hist. descriptive,* 1888, p. 166 et suiv., ainsi que D. Touzoud: «André Thevet» in *Bull. Mémoires Soc. Archéolog. de la Charente,* 1907-8, Tome VII, pp. 1-47.

ULLOA, Affonso — V. BARROS, João de.

VITÓRIA, Francisco de — *Relectiones Theologicæ,* N.os 5 et 6 «De Indis». Lyon, 1557; Salamanque, 1565; Venise, 1571; Anvers, 1575; Ingolstad, 1580; Lyon, 1586; Lyon, 1587; Venise, 1626; Cologne, 1686; Madrid. 1765. Texte latin et traduction espagnole éd. par Marquês de Olivant, Madrid, 1928. Traduction anglaise dans J. B. Scott: *The Spanish Origins of International Law,* Londres, 1934. Traduction française dans J. Baumel: *Les leçons de Francisco de Vitória sur les problèmes de la colonisation et de la guerre,* Montpellier, 1936.

ZAMALLOA, Esteban de Garibay y — *Los XL Libros del Compendio historiale de la Chronica y Universal Historia de todos los Reynos de España,* Anvers, 1571. (B.N.P. Fol. O. a. 23). Barcelone, 1628. Prétend qu'António de Lisboa voyagea avec Bartolomeu Dias, fit avec lui le voyage autour du Cap, abandonna le bateau au Rio do Infante, se dirigea par terre vers Jérusalem et de là rentra au Portugal.

VI

SOURCES PUBLIÉES APRÈS 1600, MAIS PRÉSENTANT UN INTÉRÊT PARTICULIER POUR L'ÉTUDE DU XVIème SIÈCLE

ANON. — *Relation d'un voyage aux Indes Orientales par un Gentil-homme Français arrivé depuis trois ans avec une hydrographie pour l'intelligence dudit voyage,* Paris, 1645. (B.N.P. 0², K. 27). Décrit les Hottentots du Cap.

BERGERON, P. — V. LE BLANC, Vincent.

BOCARRO, António — *Década 13 da História da India:* in Colecção de Monumentos inéditos para a História das Conquistas dos Portugueses em Africa, Asia e América, Série I, Tome VI, Part. I et II. Lisbonne, 1876. La 13e *Décade* s'ajoute aux séries commencées par João de Barros et continuées par Diogo do Couto. La *Décade* de Bocarro fut composée en 1635, mais ne fut publiée qu'au XIXe siècle.

BOTELHO, Sebastião Xavier — *Africa Oriental, Memórias estatistica sobre os dominios Portugueses na Africa,* Lisbonne, 1835. Renferme des notes sur le Monomotapa.

BRITO, Bernardo Gomes de (éditeur) — *História Trágico-Marítima,* Lisbonne, 1735-36. Traduction française apportant en outre d'autres éléments: *Histoire des naufrages, ou recueil des relations les plus intéressantes des naufrages, hivernements, incendies, famines et autres évènements funestes sur mer par M. D. Avocat.* Paris, 1792.

CONCEIÇÃO, Fr. António de — *Tratado dos Rios de Cuama*, daté de «Senna, 20 Junho, 1696», Publié dans *O Chronista de Tissuary*, periódico mensal, vol. II, Nova Goa, Imprensa Nacional, 1867. Vol. II n.º 14, p. 39 et suiv.; Vol. II N.º 15, p. 63 et suiv; Vol. II N.º 16, p. 84 et suiv.; Vol. II N.º 17, p. 105 et suiv. Il se trouve à la Bibliothèque de la Sociedade de Geografia de Lisbonne. Décrit le Monomotapa.

CORREIA, Gaspar — *The three voyages of Vasco da Gama*, v. à STANLEY, Hon. Henry E. J.

CORREIA, Gaspar — *Lendas da India*, écrit vers 1561. Imprimé à Lisbonne, 1858-1864, et à Coimbra, 1922. Renferme des passages sur les plus anciens voyages portugais autour de l'Afrique, et révèle quelques faits dont ne parlent pas les autres historiens.

COUTO, Diogo do — *Décadas da Asia, Décade IV*, Lisbonne 1602 (ne pas confondre avec la *Décade IV* de Barros). *Décade V*, Lisbonne, 1612; *Décade VI*, Lisbonne, 1614; *Décade VII*, Lisbonne, 1616; *Décade VIII*, Lisbonne, 1673. 5 livres de la *Décade XII* publiés à Paris, 1645. Toutes les Décades indiqués ci-dessus furent rééditées à Lisbonne en 1736, en même temps que la *Décade IX*. Seules 120 pages de la *Décade X* furent imprimées. On n'a jamais trouvé la *Décade XI*. Toute la série fut publiée à Lisbonne, 1777-88, en même temps que les quatre *Décades* de João de Barros. Pour combler la lacune, Manuel Severim de Faria écrivit une *Décade XI*. On trouve des renseignements sur le Monomotapa dans les *Décades IX*, chapitres 20-25, et *XI*, chapitres 15, 16, 17, 26, 27.

DIDEROT — *Les Bijoux Indiscrets*, «au Monomotapa» (en vérité Paris) 1784. C'est un roman à clef «publié» ou *Monomotapa* pour éviter la censure.

DUBOIS FONTENELLE — *Anecdotes Africaines*, Paris 1775, Renferme une histoire imaginaire du Monomatapa.

GUERREIRO, Fr. Fernam — *Relação Annual das Indias*, Lisbonne, 1611. (B.N.L. Rés. 448 p). Réédité à Coimbra, 1931. Au Vol. V, ed. 1611, pp. 3-6, on voit comment le Provincial de Goa envoya à Inhambane, en Jan. 1562, Pero de Toar et Luís de Goes au secours d'André Fernandes.

LA FONTAINE — *Fables*, Paris 1688. Avec la célèbre Fable «Les deux amis du Monomotapa».

LE BLANC, Vincent — *Les Voyages fameux de Vincent Le Blanc*, Paris 1648, 1649, 1658. Traduction hollandaise, Amsterdam, 1654. Traduction anglaise de Peter Brook, Londres, 1660. Le livre est en grande partie de l'invention de P. Bergeron, qui s'appuya sur les expériences personnelles de Le Blanc pour forger ses histoires fantastiques.

MILLAR, George Henry — *The New and Universal System of Geography*, Londres, 1782. Le Chapitre V, Section V, p. 339, s'occupe du Monomotapa. Révèle le développement fantaisiste de la légende du Monomotapa à cette époque.

MOCQUET, Jean — *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales faits par Jean Mocquet*, Paris, 1614, 1617, 1645, 1665 (2 éditions), 1830. Traduction anglaise, 1698. Décrit le séjour de l'auteur au Mozambique.

RITTER, Carl — *Géographie Comparée*, Paris, 1835. Traduit de l'allemand. Le Monomotapa y est évoqué au Vol. I, pp. 172-207.

SANTOS, João dos — *Ethiopia Oriental e varia historia de coisas notáveis do Oriente*, Évora, 1609, Lisbonne, 1891. Traduction française de Gaetan Charpy, Paris, 1684, 1688 (Première moitié seulement). Résumé en anglais (inférieur) dans *Purchas his Pilgrims*, Londres, 1625. Souvenirs d'un prêtre portugais de son séjour en Afrique du sud-est. Quelques renseignements ethnographiques intéressants.

SOLIDADE, F. de — *História Seráfica Cronológica de Ordens de S. Francisco na Província de Portugal*, Lisbonne, 1705. Le Vol. III, chap. V, p. 497, évoque la tradition qui veut qu'un certain Frère Pedro ait souffert le martyre au Monomotapa avant Gonçalo da Silveira.

SOUSA, Francisco de — *O Oriente Conquistado*, Lisbonne, 1710. Le Vol. I pp. 820-881 renferme un long passage sur le Monomotapa. Le troisième volume n'a jamais été publié, il se trouve sous sa forme manuscrite au Collège de Jésuites à Lisbonne.

SOUSA, Manuel Faria y — *Asia Portuguesa*, Lisbonne, Tome I, 1666 et 1703; Tome II, 1674; Tome III, 1675. Traduction anglaise du Captain John Stevens, Londres, 1694-95. Un Portuguais qui écrit en espagnol. Contient des renseignements sur le Monomotapa, Tome I, Partie I, Chapitre X, et Tome II, Chapitre XV.

STANLEY, Hon. Henry E. J. — *The Three Voyages of Vasco da Gama from the Lendas da India of Gaspar Correia*, Hakluyt Society, Londres, 1869. Donne des extraits des *Ledas da India* de Gaspar Correia, concernant les voyages de Vasco da Gama.

THOMAN, Mauriz — *Reise und Lebensbeschreibung... in Asien und Afrika*. Augsburg, 1788. (B.N.P., G. 29719). Décrit le Monomotapa.

VII

OUVRAGES D'HISTOIRE, DE CRITIQUE, ET ARTICLES MODERNES SE RAPPORTANT À LA PÉRIODE 1500-1600

ADHEMAR, J. — *Frère André Thevet*, Paris, 1947. 94 pp. cartes Donne des détails sur sa vie.

ALMEIDA, Fortunato de — *História de Portugal*, Lisbonne, 1922--29, 6 vols.

ANON (plusieurs auteurs), — *História da Expansão Portuguesa no Mundo*, Lisbonne, 1937.

ATKINSON, Geoffroy — *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance Française*, Paris, 1935. Excellent en ce qui concerne l'influence des Découvertes sur la pensée française.

ATKINSON, Geoffroy — *The extraordinary voyage in French literature before 1700*, Paris, 1922.

BATAILLON, Marcel — *Études sur le Portugal au temps de l'humanisme*, Coimbra, 1952. Renferme un excellent passage sur le cosmopolitisme de Damião de Góis.

BATAILLON, Marcel — «Nouveau Monde et Fin du Monde», in *l'Éducation Nationale*, Décembre 1952. Également en portugais dans *Revista de História*, n.° 18, Avril-Juin 1954, São Paulo, p. 343 et suiv. Intéressant en ce qui concerne les répercussions des Découvertes sur la pensée européenne.

BELL, Aubrey — *Portuguese Literature*, Londres, 1922. Ouvrage standard sur le sujet.

BORDALO, Francisco Maria — *Possessões Portuguesas*, Lisbonne, 1859, Renseigne sur les dates de l'établissement des portugais à Sena, Tete et Quelimane.

BOTELHO, General José J. Teixeira — *História Política e Militar de Moçambique*, 2 vols., Lisbonne, 1934. L'ouvrage n'est pas remarquable.

BOXER, C. R. — *Three Portuguese Historians: Barros, Couto and Bocarro*. Brochure publiée par la Imprensa Nacional, Macau, 1948.

BROCHADO, Costa — *A Lição do Brasil*, Lisbonne, 1949. Reproduit le document sur la *Guerra Justa*, preparé pour D. João III par un jurisconsulte anonyme.

BROCHADO, Costa — O «Problema da Guerra Justa em Portugal». In *Rumo* (revue mensuelle) n.° 1, 1946, p. 57 et suiv. Il s'agit du même document que dans l'ouvrage précédent.

CARRO, Fr. P. Venâncio, O. P. — *La teologia y los teólogos--juristas españoles ante la conquista de America*. 2e ed. Salamanque, 1951. Assez décousu, mais utile pour l'étude du Moyen Âge.

CHADWICK, Fr. Hubert — *Gonçalo Silveira, Pioneer-Missionary and Proto-Martyr of South-Africa*, Roehampton, 1910.

CHINARD, Gilbert — *L'exotisme Américain dans la littérature française au XVIe siècle — Rabelais, Ronsard et Montaigne*, Paris, 1911. Excellent en ce qui concerne les origines de l'idée du «bon sauvage».

CIDADE, Hernâni — *A Literatura portuguesa e a expansão ultramarina*, Lisbonne, 1943.

CIDADE, Hernâni — «Os Portugueses no Renascimento: sua contribuição para a mundividência quinhentista». In *Proceedings of the Colloquium on Luso-Brazilian studies*, Nashville, U. S. A., 1953.

CUVELIER, J. — *L'Ancien Royaume du Congo*, Bruxelles, 1946.

DENUCÉ, J. — *L'Afrique au XVIe siècle et le commerce Anversois*, Anvers, 1937.

FEBVRE, Lucien — *Le problème de l'incroyance au XVIe siècle*, Paris, 1942. Excellent sur la façon de penser et d'agir des gens du XVIe siècle.

FRANCO, Afonso Arinos de Melo — *O Índio Brasileiro e a Revolução Francesa. As origens brasileiras da teoria da bondade natural*, Rio de Janeiro, 1937. Expose les origines de l'idée du «bon sauvage».

GAFFEREL, Paul — *André Thevet* in «Bulletin de Géographie historique et descriptive», 1888, p. 166 et suiv.

GALLOIS, L — *Les Géographes Allemands de la Renaissance*, Paris, 1890. Ouvrage indispensable sur ce sujet; p. 133: «Les savants allemands, plus éloignés des sounces de renseignements, moins dégagés des vieilles méthodes, nous offrent un curieux exemple du désarroi qui règne dans les esprits à cette époque».

GIERKE, Otto von — *Political theories of the Middle Ages*, Traduction de Frederick William Maitland, Cambridge, 1927.

GIERKE, Otto von — *Natural Law and the theory of society*, Traduction de Sir Ernst Barker, Cambridge, 1934.

GONNARD, René — *La légende du bon sauvage*, Paris, 1946. Retrace l'histoire de la légende. Particulièrement intéressant en ce qui concerne les écrivains qui ont réfuté cette idée.

HUMMERICH, J. F. H. — *Quellen und Untersuchungen zur Fahrt der ersten Deutschen nach dem Portugiesischen Indien, 1505-1506*, Munich, 1918. (B.N.P., R. 5538) à propos de Balthazar Sprenger.

JULIEN, Ch. A. — *Les voyages de découverte et les premiers établissements français* (XV^e-XVI^e siècles), Paris, 1947. Excellent, renferme une remarquable bibliographie.

LEBEL, Roland — *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, 1931. Introduction au sujet.

LEITE, Bertha — *D. Gonçalo da Silveira*, Lisbonne, 1944. Reproduit tous les documents importants.

LE GENTIL, Georges — *La Littérature Portugaise*, Paris, 1935. Très condensé et facile à lire.

LE GENTIL, Georges — *Découverte du Monde*, Paris, 1954. Parfaitement digne de foi, sauf là où des faits nouveaux, mis au jour depuis le moment où il a été écrit, contredisent les conclusions. Tout à fait exempt de préjugé national.

LOBATO, Alexandre — *A Expansão Portuguesa em Moçambique de 1498-1530*. Vol. I — *Descobrimento e Ocupação da Costa, 1498-1508;* Vol. II — *A politica da Capitania de Sofala e Moçambique 1508-1530*, Lisbonne, 1954.

MACHADO, Barbosa — *Memórias para a história de El-Rei D. Sebastião*, Lisbonne, 1736. Voici les passages où il est question du Monomotapa: Tome I, p. 293 et suiv., p. 419 et suiv., p. 426 et suiv., p. 593 et suiv., p. 598-600; Tome II, p. 235-236; Tome III, p. 187 et suiv.

MATOS, Luís de — *Les Portugais en France au XVI^e siècle*, Coimbra, 1952. pp. 40-77 — résumé de la controverse concernant la nationalité d'Alphonse de Sointonge.

NYS, Ernst — *Les Origines du Droit International*, Bruxelles, 1894. Excellent sur Vitoria.

OLSCHKI, L. — *Storia Letteraria delle Scoperte Geografiche*, Florence, 1937. Excellent.

PENROSE, Bois — *Travel and Travellers in the Renaissance 1480-1620*, Harvard, 1952. Bonne introduction à l'histoire des Grandes Découvertes. Un bon chapitre sur l'Afrique.

PERES, Damião — *História dos Descobrimentos Portugueses*, Porto, 1943. Rien de particulier sur l'Afrique du sud-est.

PIERO, A. del — *Della Vita e degli studii di Giovanni Baptista Ramusio*, Venise, 1902. Ce livre ne se trouve ni au British Museum, ni à la Bibliothèque Nationale de Paris.

REPARAZ, G. de — *La epoca de los grandes descobrimentos Españoles y Portugueses*, Barcelone, 1931. Introduction commode.

REVELLI, P. — «La geografia nel cinquencento», *Bol. della Reale Soc. Geogr. di Roma*. Tome V, 2, Fév. 1913, p. 99 et suiv. Bonne vue d'ensemble.

SAN FILIPPO, P. Amat di — *Studi Biografici e Bibliografici sulla storia della Geografia in Italia*, 1860. Date beaucoup.

SCOTT, J. B. — *The Spanish Origin of International Law*. Part. I — Francisco de Vitória and his law of nations. Carnegie Endowment for International Peace. Londres, 1934. Donne en anglais les *relectiones* de Vitoria.

SCHULZE, F. — *Balthazar Springer Indienfahrt*, *Strasbourg*, 1902. (B. M. 12200 f 8/8).

STRANDES, Justus — *Die Portugiesenzeit von Deutsch und English Ostafrika*, Berlin, 1899.

TAYLOR, E. R. G. — *Tudor Geography 1483-1583*, Londres, 1930. Bon en ce qui concerne la littérature géographique anglaise du XVI^e siècle.

TAYLOR, E. R. G. — *Later Tudor and Early Stuart Geography, 1583-1650*. Londres, 1934.

THEAL, George McCall — *The Portuguese in South Africa from 1505-1795*. Vol. I — Histoire et ethnographie de l'Afrique du sud avant 1795. Londres, 1907.

THEAL, George McCall — *Chronicles of the Cape Commanders*. Cape Town, 1882.

TORRES, José — «Esboço de Estudo da penetração portuguesa na África Oriental no Século XVI», in *Primeiro Congresso da História da Expansão Portuguesa no Mundo* — 4.ª Secção, pp. 167-249. Lisbonne, 1938.

TRACEY, Hugh — *António Fernandes, Descobridor do Monomotapa 1514-1515*. Traduction portugaise et notes de Caetano Montez. Lourenço Marques, 1940.

VITERBO, F. M. Sousa — *Trabalhos náuticos dos Portugueses nos séculos XV* e *XVII*, 2 vols. Lisbonne, 1898 et 1900.

WELCH, S. R. — *Some Unpublished Documents relating to the History of South-east Africa*, Pretoria, 1930.

WELCH, S. R. — *South Africa under King Manuel, 1495-1521*. Cape Town, 1946.

WELCH, S. R. — *South Africa under John III, 1521-1557*, Cape Town, 1949.

WELCH, S. R. — *South Africa under King Sebastian and the Cardinal, 1557-1580*, Cape Town, 1949.

WELCH, S. R. — *Portuguese rule and Spanish crown in South Africa 1581-1640*. Cape Town, 1950.

VIII

OUVRAGES ETHNOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES CONCERNANT L'AFRIQUE DU SUD-EST

BAUMANN et WESTERMANN — *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, Paris, 1948.

BENT, J. Theodore — *The Ruined Cities of Mashonaland*, Londres, 1892.

BULLOCK, Charles — *The Mashona and the Matabele*, Cape Town, 1950.

CATON-THOMPSON, C. — *The Zimbabwe Culture*, Oxford, 1931.

DELAFOSSE, Marcel — *Les Noirs de l'Afrique*, Paris, 1941.

EISELEN, W. — *The Sacred Fire of the Bapedi of the Transvaal*, Johannesburg, 1927.

FOUCHÉ, L. — *Mapungubwe, ancient Bantu civilization on the Limpopo*, Johannesburg, 1937.

GRANDIDIER, M. — *Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar*, Paris, 1901.

HALL, R. N. — *Pre-historic Rhodesia*, Londres, 1909.

HALL, R. N. — *The Ancient Ruins of Rhodesia Monomotapiae Imperium*. Londres, 1902.

JUNOD, H. — «The condition of the natives of South-east Africa in the XVIth century», in the *South African Journal of Science*, 1914.

JUNOD, H. — «Os indígenas de Moçambique no século XVI e começo do XVIII», In *Moçambique*, Janvier-Mars, 1939. Le même article que ci-dessus.

LIVINGSTONE, David and Charles — *Narrative of an expedition to the Zambezi and its tributaries; and of the discovery of the Lakes Shirwa and Nyassa*. Londres, 1865.

LOPES, Bivar Pinto — *Respostas ao Questionário Etnográfico*, Beira, 1928.

MACIVER, Randall — *Medieval Rhodesia*, Londres, 1909.

MACIVER, Randall — «The Rhodesia Ruins: Their probable origin and significance». In *The Geographical Journal*, Avril 1906, vol. XXVII.

SCHAPERA, I. — *The Khoisan Peoples of South Africa*, Londres, 1930.

SCHEBESTA, P. — «Die Zimbabwe-Kultur in Afrika», in *Anthropos*, 1926, p. 484 et suiv.

SCHOFF, W. M. — *Periplus of the Erythraen Sea*, Londres, 1912.

TEMPELS, Fr. Placide — *La Philosophie Bantoue*, Paris, 1949.

WAINWRIGHT, G. A. — «The Founders of the Zimbabwe Civilization», in *Man* 1949, p. 80 et suiv.

WILMOT, Hon. H. A. — *Monomotapa (Rhodesia). Its monuments and its History from the most ancient times to the present century*, Londres, 1896.

IX

OUVRAGES RENFERMANT DES GRAVURES CONCERNANT L'AFRIQUE DU SUD-EST

BRUYN, A. — *Habits de diverses nations de l'Europe, Asie, Afrique et Amérique*. s. l. 1581, (B.N.P. Rés. G. 1400 (5). Une gravure représentant une figure allégorique, une femme sur un crocodile, de Martin de Vos.

BURGKMAIR, Hans — Auteur des premières représentations iconographiques (gravures sur bois) des nègres d'Afrique du sud-est en 1508, v. sup. pp. 61-62.

DE BRY, T. — Édition de *Relatione del Reame di Congo*, de Pigafetta. Francfort, 1597. Avec des gravures représentant les Amazones du Monomotapa et les nègres de Mozambique.

DESERPZ, François — *Recueil de la diversité des habits qui sont de présent en usage tout es pays d'Europe, Asie, Affrique et isles sauvagens*. s. l. 1567. (B.N.P. Rés. G. 2671). Gravure représentant un «homme sauvage».

HOGENBERG, F. — *Civitates orbis terrarum*, 1577, p. 53, gravure représentant Sofala.

VOS, Martin de — *Recueil des Gravures de Martin de Vos*. (B.N.P. Dept. des Estampes, C .c. 19. P. 61, pl. 87), gravure représentant une femme noire montée sur un crocodile; thème allégorique représentant l'Afrique. Ce thème est fréquemment reproduit, on le trouve au frontispice de l'*Ethiopia Oriental*, de João dos Santos, Évora, 1609. Il a été aussi utilisé dans les meubles sculptés. Martin de Vos est né à Anvers vers 1536 et y est mort le 4 Décembre 1603. Il représente l'école flamande de gravure.

X

BIBLIOGRAPHIES

ANSELMO, António Joaquim — *Bibliografia das obras impressas em Portugal no século XVI*, Lisbonne, 1926.

ATKINSON, Geoffroy — *La Littérature Géographique Française de la Renaissance — Répertoire bibbliographique par Geoffroy Atkinson*, Paris, 1927.

CARAYON, A. — *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus ou catalogue des ouvrages relatifs à l'histoire des Jésuites depuis leur origine jusqu'à nos jours par le P. Auguste Carayon de la même compagnie*, Paris, 1864.

COUTINHO, Bernardo Xavier C. — *Bibliographie Franco-Portugaise* Porto, 1939.

HARRISSE, Henry — *Bibliotheca Americana vetustissima*, Paris, 1922.

MACHADO, Barbosa — *Bibliotheca Lusitana*, Lisbonne, 1752.

PAULITSCHKE, Ph. — *Die Afrika-Literatur in der Zeit von 1500 bis 1750*, Vienne, 1882.

PEDROSO, Zophimo Consiglieri — *Catálogo bibliográphico das publicações relativas aos Descobrimentos Portugueses*, Lisbonne, 1912.

PINELO, Léon — Epitome de la Biblioteca Oriental y Occidental, etc., en que se contienen los escritores de las Indias orientales y occidentales y reinos de China, Tartaria, Iapon, Persia, Armenia, Etiopia y otras partes, Madrid, 1629, 1737. Ne se trouve pas à la Bibliothèque National de Paris (B.N.L., B 14 à 16a — B. 39 à 41a).

SILVA, Innocencio Francisco da — *Diccionário Bibliográfico Portuguez*, Lisbonne, 2ª ed. 1924.

STREIT, P. Robert & DINDINGER, P. Johannes — *Bibliotheca Missionum*, Tome 15 (1053-1599), Freiburg, 1951.

INDEX SOMMAIRE

Aboulféda, 8
Abûtua, 66
Ad, 90
Adam, 4
Adam, Guillaume, 7
Adamastor, 43
Agisymba, 41
Aguada da Boa Paz, 35
Albernás, João Teixeira de, 68
Albérouni, 8
Albertino, Arnaud, 117, 118
Almeida, D. Francisco de, 131, 132, 133
Almeida, D. Francisco de, 49, 145
Alphonse, João, v. Saintonge, Alphonse de
Alvares, Francisco, 25, 28, 29, 82
Amazones, 81, 82, 84
Ambios, 68
Angiolo, Jacopo, 2
Angoche, 60
Anhaia, Pedro de, 53
Annone, 76
Antichthones, 4
Antikoi, 4
Antipodes, 4, 5, 131, 153
Aristote, 3
Atkinson, Geoffroy, 74, 83, 163

Baie de Saldanha, 146, 147, 148
Barbosa, Duarte, 57-60, 72
Barreiros Gaspar, 48
Barreto, Francisco, 95, 102, 103, 175
Barreto, Manuel Telez, 147
Barros, João de, 36, 63, 71, 73
Behaim, Martin, 18
Belleforest, François, 73
Benemetapa, 58
Benemetaxa, 58

Bergeron, Pierre, 83-87
Berose, 152
Berry, Duchesse de, 67
Biel, Gabriel, 117
Biri, 66
Bocarro, António, 65
Boccaccio, Giovanni, 111
Boeme, Joannes, 155
Bohemus, Martinus, 18
Bon sauvage, 151-154, 158-159
Botelho, Sebastião Xavier, 98
Botero, Giovanni, 76
Botonga, 66
Brahmins, 111
Brandão, Luís Pereira, 103-106
Brito, Bernardo Gomes de, 106
Brochado, Costa, 173
Bruce, James, 30, 31
Brudzewo, Paul Wladimir, 117
Burgkmair, Hans, 51
Burró, 66
Butua, 66, 67
Bushrace, 67

Cabral, Pedro Alvares, 38, 169
Cadamosto, Alvise, 116
Calcoen, 45
Calixte III, 127, 128, 129
Camoëns, Luís de, 43, 53, 101-102, 108, 154-155
Campo, António do, 147
Canaries, 111, 112, 113, 153
Cantino, 22, 40
Cão, Diogo, 17-22
Cap Bojador, 127, 129
Cap Delgado, 21, 42
Cap de Bonne Esperance, 42, 135
Cap des Aiguilles, 42
Cap Lobo, 21
Capelle, Martian, 3, 4
Castanheda, Fernão Lopes de, 29, 31, 73
Cavério, 22, 40
Cham, 152
Changamira, 68
Charpy, Gaetan, 95
Chicanga, 66
Chicova, 102

Chidima, 68
Chinard, Gilbert, 74
Ciceron, 3
Coelho, Martim, 147
Colomb, Christophe, 22
Conceição, António da, 97
Constantin, Donation de, 110, 128
Cosmographie, 74
Costa, António Rodrigues da, 69
Coutinho Fernão, 147
Couto, Diogo do, 65, 80, 108
Covilhã, Pêro de, 25, 28, 29, 33
Crates, 4
Croix du Sud, 6
Crone, G. R. 32
Cuama, 63

Dante, 5, 27
D'Avity, Pierre, 84
De Bry, 79
Diab, 13, 14, 32
Dias, Bartolomeu, 22, 23, 135
Dias, Dinis, 115
Diderot, 99
Diodore de Sicile, 157
Dubois Fontenelle, 93-96
Duchesse de Berry, 67

Egyptiens, 2, 4
Egyptus Novelo, carte de, 18
Emozaides, 54, 74-75
Empoli, Giovanni da, 141-142
Espírito Santo (fleuve), 63, 64
Eugène IV, 127

Faria y Sousa, 71
Fernandes, André, 179
Ficalho, Conde de, 30, 31
Fitzralph, Richard, 117, 118, 128
Fontana, Giovanni da, 11
Fonteneau, Jean, v. Saintonge, Alphonse de
Fournier, Ortaire, 108

Galvão António, 29, 139
Gama, Vasco da, 35, 45, 136-144
Gandavo, Magalhães, 77

Gaonhé, 60
Gastaldi, Giacomo, 77
Giovanni, Aluigi di, 42, 48
Góis, Damião de, 65, 72, 165
Góis, Luís de, 181
Guerra Justa, 173, 175
Guerreiro, Fernam, 181
«Grand arc», 24
Great Fish River, 22
Grégoire VII, 128
Gundoforus, 88, 91

Hakluyt, Richard, 74
Hamy, 22
Haouqal, Ibn, 157
Hartwell, Abraham, 79
Henri, l'Infant, 14, 15, 21, 120, 124
Hipparque, 2
História Trágico-Marítima, 106
Homem, Gonçalo, 145
Homem, Vasco Fernandes, 102
Hottentots, 148, 149, 155, 160
Houtman, C., 148

Ialofs, roi de, 122
Inde, 120, 121
Indiens, 120, 121
Inhambane, 66
Islam, 109
Islamisme, 121

João II, 18, 25, 124, 132, 169
João III, 173
Jacomo, Mestre, 15
Jordan, Frère, 27
Juan de la Cosa, 41
Jurisconsulte Anonyme, 173, 174

Keraits, 26
Kilwa, 54-55
Kutb-ad-din an-Nahrawali, 37
Kwaaihoek, 22

Labaredas, Diogo Fernandes, 146
La Fontaine, 99
Lançarote, 119
Latini, Brunetti, 156

Latran, concile de, 123
Le Blanc, Vincent, 83-87
Ledesma, Martin, 170
Leon l'Africain, 72, 156
Le Roy, Loys, 161
Liber Chronicarum, 18
Libro del Conescimento, 17, 27
Limpopo, 63, 64
Lilio, Zaccaria, 5
Lisboa, António de, 26
Livingstone, 125
Lodewycksz, W., 149
Lopes, Duarte, 79
Lopes, Thomé, 46, 48
Luabo, 66
Lucena, Vasco Fernandes de, 20, 124, 125

Macabires, 68
Macrobe, 3
Madagascar, 13
Magalhães, Pêro Barreto de, 47
Malfante, António, 120
Malindi, 157
Mandeville, 7, 111
Manuel, Roi, 134
Mappemonde Catalane, 12
Mappemonde Gênoise, 12
«Mar Tenebroso», 10
Marin de Tyr, 2
Marmol, 72
Martellus, 22, 23, 41
Martin V, 123, 127
Martinez, Pierre, 155
Mauch, Carl, 68, 69, 80-81
Maur, Raban, 153
Mauro, Fra, 9, 13, 15, 31, 32
Mayence, évêque de, 26
Mesa da Consciência, 175, 176, 177
Millar, G. H., 96-97, 160
Milton, John, 48
Mocquet, Jean, 108
Monclaros, 102
Monomotapa, 46, 63-68, 83-87
Montaigne, 158, 162, 163
Montaroyo, Pêro de, 26
Morus, Thomas, 91

Mt Darwin, 60, 67
Mt Moria, 81
Mossel Bay, 35, 140-142
Mozambique, détroit de, 13
Muno-mu-tapa, 68
Munster, Sebastian, 74, 158
Musengesi, 67, 180
Muzimbas, 68

Nicolas V, 15, 118, 120, 121, 127, 128
Nil, 2
«Nouveau Monde», 19
Nova, João de, 45
N'pande, 67
Nunes, Pedro, 20
Nuremberg, 18

Oliveira, Fernão, 174
Onguts, 26
Ophir, 47, 48, 70, 79, 80
Osório, Jerónimo, 72
Ou-Yang Hsiu, 157
Otongue, 179, 180

Pacheco, Duarte, 23, 47, 115, 134, 153
Paepians, 45, 46
Paesi novamente retrovati, 35, 38
Paiva, Afonso de, 25, 28, 29
Paradis Terrestre, 6, 12, 91, 153, 159
Paul III, 170
Pegado, Vicente, 72
Pereyra, Jorge de Mello, 147
Pigafetta, 72, 79
Pinelo, Léon, 30
Pory, John, 72
Postel, Guillaume, 174
Prêtre Jean, 16, 25-28, 55-57, 87-91, 100, 120, 165
Ptolemée, 1, 9, 27, 41, 77
Punt, W. H. J., 69

Quelimane, 35, 61, 144
Quiteve, 66, 103

Ramusio, 72
Real, Jerónimo Corte, 108
Reine de Saba, 47, 80, 81
Renders, Adam, 69

Ricard, Robert, 154
Rio do Cobre, 35
Rio do Infante, 22
Rio dos Bons Sinaes, 35, 144
Ritter, Carl, 98
Rock, 33
Rodrigues, Álvaro, 106
Rozmital, Leo de, 10

Sabi, 64
Sacrobosco, Johannes de, 10
St Augustin, 4, 5, 131, 167
St Pierre, 128, 129
St Thomas, 88, 110
St Thomas d'Aquin, 117, 170-172
Ste Helène, baie de, 35
Saintonge, Alphonse de, 166
Salomon, 47, 48, 70, 81
Santos, João de, 65, 80, 95
Sanuto, Livio, 31, 76
Sanuto, Marino, 3, 17
São Brás, 35, 140, 142
Schapera, 161
Scheddad, 90
Schedel, Hartmann, 18, 42, 132
Schéhabeddin, 90
Schof, W. H., 48
Sedanda, 66
Sena, 61, 181
Sénégal, 115, 116
Sepúlveda, Manuel de Sousa de, 106-108
Sepúlveda, Dona Leonor de, 106-108
Sernigi, Girolamo, 35
Sidrach, Livre de, 7
Silveira, Gonçalo da, 101, 175, 176, 179
Sixte IV, 127
Sofala, 8, 28, 29, 38, 39, 40, 45-49, 53, 55
Solidade, F. de, 180
Sousa, Rui de, 132, 179
Sprenger, Balthasar, 49-51

Teixeira, João, 19, 132
Temporal, Jean, 160
Tendancûlo, 66
Terra da Boa Gente, 35, 142-143
Tete, 61, 181
Tetzel, Gabriel, 10

Thémoud, 90
Thevet, André, 73, 74
Thoman, Mauriz, 98
Toar, Sancho de, 38
Tomar, Pêro de, 181
Toroa, 66
Touat, 120
Troglodytes, 155
Tyr, Marin de, 2, 21

Umbelasi (Umbelusi), 63
Usodimare, Antoniotto, 28
Utete, 180
Utopie, 91

Varthema, Ludovici di, 149-150
Velho, Álvaro, 135
Veloso, Fernão, 136-138
Venetus, Ludivici, 48
Vespucci, 19, 40
Virga, Albertin de, 12
Virgile, 6
Vitoria, Francisco de, 170-172, 177
Volaterranus, Raphael, 48, 155

Waldseemüller, 21
Welser, Anton, 49
Welser, Baron von, 51
Wilczek-Brown, Atlas Ptolémien de, 12
Wyclef, 117

Zamalloa, Esteban de Garibay y, 26
Zambèze, 60, 63, 64, 105
Zimbabwe, 67-68, 80
Zimbaos, 58, 60
Zimbaué, 97
Zones, 4
Zumbo, 64, 68
Zurara, Gomes Eannes de, 116, 118, 119, 120, 122

FIN

Le continent africain comme le concevaient Marino Sanuto et Petrus Vesconte, (1321).

D'après la reproduction dans A. Kammerer, *Mer Rouge... &c*, Tome II, ii[e] partie, Pl. CXXXV.

Le continent africain comme le concevait Albertin de Virga, (c. 1415).

D'après la reproduction dans A. Kammerer, *Mer Rouge... &c*, Tome II, ii[e] partie, Pl. CXXX.

Voir aussi à la page 12.

Le continent africain d'après la Mappemonde Gênoise de 1457.

D'après la reproduction dans Youssouf Kamal, *Monumenta Cartografica Africae et Aegypti*, Tome V, fasc. I, f. 1494.

Voir aussi à la page 12.

Le continent africain d'après la carte de l'Afrique dans l'*Atlas Ptolémien* dit de *Wilczek-Brown* (c. 1430-1440).

L'original se trouve à la John Carter Brown Library, Providence, Rhode Island, U. S. A. Le dessin est fait d'après une photographie tirée de l'original par les services de cette Bibliothèque.

Voir aussi à la page 12.

Le continent africain d'après la Mappemonde Catalane de 1450.

D'après la reproduction dans A. Kammerer, *Mer Rouge... &c.* Tome II, Pl. CXXXVI.

Voir aussi à la page 12.

Le continent africain selon Fra Mauro, (1459).

Voir aussi à la page 12.